

**SAS [150] –
Bagdad Express**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BAGDAD-EXPRESS

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S. – 150

BAGDAD EXPRESS

EDITIONS
GÉRARD *de* VILLIERS

Photo de couverture : Thierry Vasseur
Arme fournie par : Armurerie Courty et fils

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2003
ISBN 978-2-3605-3278-0

CHAPITRE PREMIER

William Combs sursauta et appuya sur la télécommande pour baisser le son du téléviseur : on avait frappé à la porte de sa chambre. Il se leva de son fauteuil, gagna l'entrée et demanda sans ouvrir le battant :

— Qui est-ce ?

— La gouvernante, *sir*, répondit une voix de femme. Je viens faire le ménage.

— Inutile, merci, répliqua l'Américain avant d'aller se réinstaller devant CNN.

Il regarda sa montre, un peu nerveux. Son visiteur avait vingt minutes de retard et il n'avait aucun moyen de le joindre. Pour calmer son anxiété, il but une gorgée de Scotch whisky Defender et avala une poignée de pistaches. Il n'avait pas dîné, étant arrivé de Washington vers neuf heures du soir. Il avait horreur des vols de nuit et, à soixante ans, ménageait sa santé, aussi avait-il emprunté le vol United Airlines de 8 h 10 du matin, ce qui, à cause du décalage horaire de six heures, lui faisait passer toute la journée en avion. Il avait déjeuné et somnolé dans le Boeing 777. La navette « Oppa » de l'aéroport d'Heathrow l'avait ensuite déposé au *Méridien*, distant d'un kilomètre du terminal 2, où il avait retenu une chambre au 5^e étage, le *Royal Wing* réservé aux businessmen. Grâce à des triples fenêtres, aucun bruit de l'extérieur ne parvenait dans la chambre, bien que les avions décollent à quelques centaines de mètres de là. À la réception, on l'avait accueilli avec une indifférence souriante : William Combs, avec ses abondants cheveux gris, son visage légèrement empâté, ses lunettes d'écaille et sa silhouette lourde, ressemblait à tous les « *executives* » du monde, toujours entre deux avions, PC au poing.

Personne ne pouvait soupçonner son appartenance à la Central Intelligence Agency où il occupait le poste de *Deputy Director*, en prise directe avec le patron, George Tenet, dans un bureau voisin du 7^e étage.

Il ne passait que quelques heures sur le sol britannique : le lendemain matin, il s'envolait à 9 h 50 pour Ankara où il devait tenir une conférence importante avec le chef de station local et des responsables du MIT, les services de renseignements turcs. En passant la nuit à Heathrow, il ne perdait pas de temps et pouvait glisser dans son emploi du temps serré ce rendez-vous beaucoup plus important

que sa mission officielle.

La sonnerie du téléphone l'arracha à CNN et il alla répondre.

— *Mister Combs* ? demanda une voix d'homme.

— Oui.

— Je suis Nasri al-Sadoon, annonça l'homme en anglais avec un fort accent arabe. Je suis en bas.

— Montez, fit immédiatement William Combs. Je suis au 506.

Après avoir raccroché, il gagna la porte et scruta le couloir par le mouchard enchâssé dans le battant. Lorsqu'il vit son visiteur s'y encadrer, il ouvrit. Nasri al-Sadoon était plus grand et plus massif que lui, avec des cheveux noirs clairsemés, des poches sous les yeux et des bajoues qui lui donnaient l'air triste. Vêtu d'un costume rayé noir et d'un pardessus poil de chameau, portant une mallette, il serra longuement la main de William Combs et se glissa dans la chambre.

— Vous n'avez pas eu de mal à me trouver ? demanda l'Américain.

— Non, pas du tout. Mon contact à Amman m'avait expliqué comment vous retrouver, répliqua son visiteur. J'ai quitté Bagdad avant hier matin, très tôt, et je suis arrivé en Jordanie en fin de journée.

— Pas d'interférences là-bas ? demanda vivement William Combs.

L'Irakien sourit.

— Non, je vais régulièrement faire réviser ma Mercedes à Amman et y acheter certaines choses qu'on trouve difficilement à Bagdad, à cause de l'embargo. J'ai pris le vol Royal Air Jordan ce matin et je suis arrivé à Londres vers cinq heures de l'après-midi. Le temps de m'installer au *Connaught* où j'ai mes habitudes.

Nasri al-Sadoon était un businessman prospère, très proche du clan des Tikriti⁽¹⁾ qui gouvernait l'Irak depuis trente-cinq ans, et il venait fréquemment en Europe. La CIA possédait un épais dossier sur lui, ne contenant rien de trop fâcheux. Certes, il blanchissait un peu d'argent pour le clan Saddam Hussein, mais c'était son « passeport » pour la liberté. Sinon, le régime ne l'aurait jamais laissé quitter Bagdad, même en y laissant sa famille. William Combs jeta à son visiteur un regard intrigué, se demandant ce qui poussait un homme aussi riche à risquer sa vie... Certes, si son rôle permettait une sortie honorable de la crise, il en toucherait les bénéfices, des deux côtés, mais cette mission était à hauts risques.

— Scotch ? proposa William Combs.

— Un doigt, sans glace.

L'Américain alla prendre la bouteille de Defender « 5 ans d'âge » posée sur la console, servit son visiteur et se resservit au passage. C'était quand même un grand moment et il se sentit brutalement grisé par l'importance de cette rencontre. Il avait tout simplement entre ses mains le sort de la paix... La première rencontre *directe* entre deux

adversaires méfiants comme des serpents. Il laissa à Al-Sadoon le temps de savourer son whisky puis demanda d'une voix volontairement neutre :

— *Well, did you made any progress⁽²⁾ ?*

Nasri al-Sadoon posa son verre et répondit avec une esquisse de sourire :

— Si ce n'était pas le cas, pensez-vous que je serais là ? Vous connaissez les risques que je prends.

— C'est exact, reconnut l'Américain. Donc, il y a du nouveau.

L'Irakien croisa ses mains grassouillettes et lança un regard aigu à son interlocuteur.

— Oui. Je suis chargé d'un message pour M. George Tenet, de la part de qui vous savez.

— Vous l'avez rencontré ? interrompit William Combs. En personne ?

— Oui. Pendant quarante-cinq minutes.

— Vous aviez une raison « ouverte » pour cela ?

— Parfaitement. Il m'a chargé de démarcher à Londres des traders de brut désireux d'acheter notre pétrole dans le cadre de l'accord pétrole contre nourriture. Nous avons absolument besoin de cet argent. Le peuple irakien aussi, ajouta-t-il, un peu automatiquement.

— Et « il » s'occupe de cela ?

— Oui, comme de beaucoup d'autres choses.

— Bien, conclut William Combs, impatient. Quel est le message destiné à M. Tenet ?

— Mon commanditaire est prêt à vous rencontrer pour faire avancer les discussions. Le plus rapidement possible.

William Combs dissimula sa satisfaction sous une question brutale :

— Où ?

— À Bagdad.

Cette fois, l'Américain ne put s'empêcher de sursauter.

— Mais c'est impossible. Tout le monde va le savoir.

— Non, trancha Nasri al-Sadoon. Mon chauffeur m'attend à Amman avec une voiture. Il suffit que vous repartiez avec moi. À la frontière irako-jordanienne, nous serons accueillis par des gens qui vous donneront un visa, au cas où nous serions interceptés plus tard par des éléments tenus en dehors de ce projet. Ensuite, nous continuerons jusqu'à Bagdad où je vous hébergerai dans une de mes résidences. Personne ne connaîtra votre présence en Irak. Mon commanditaire viendra vous rencontrer chez moi et vous repartirez ensuite de la même façon.

Il se tut et le silence se prolongea durant d'interminables secondes. William Combs était partagé entre une folle excitation et une sourde appréhension.

— Vous voulez dire, fit-il avec une lenteur voulue, que je séjournerai en Irak clandestinement. Et s'il y a un imprévu ?

Nasri al-Sadoon corrigea aussitôt :

— Vous n'entrez pas *clandestinement*. Disons, discrètement. Et vous jouirez d'une protection invisible, puisque la personne que vous devez rencontrer s'engage à assurer votre sécurité.

William Combs faillit lui dire que la parole d'un Irakien, aux yeux des Américains, n'était pas une garantie en or... Mais ce n'eût pas été diplomatique. Comme pour enfoncer le clou, son interlocuteur précisa d'une voix suave :

— Si M. George Tenet préfère venir *lui-même*, ce sera encore mieux. Il faut un contact au plus haut niveau possible. N'oubliez pas à qui nous avons affaire.

L'Américain fut secrètement flatté de constater qu'il appartenait à ce niveau supérieur, mais c'était quand même courir un sacré risque.

— Il n'y a pas moyen de se retrouver dans un endroit neutre ? proposa-t-il. À Amman, par exemple ?

Nasri al-Sadoon secoua lentement la tête.

— Non. Ce contact doit être protégé par un secret absolu. Dans l'intérêt des deux parties. À Amman, c'est comme si on se rencontrait sur le plateau de Larry King⁽³⁾.

— Et en Syrie ?

— Non, impossible. Il n'est pas question pour lui de sortir d'Irak.

Avant de s'engager plus avant, William Combs demanda :

— Le raïs a-t-il approuvé ce projet ?

L'Irakien eut un sourire évasif.

— Vous le demanderez à votre interlocuteur. Je ne peux pas parler en son nom.

Nouveau silence, brisé par l'Américain :

— Je ne peux pas m'engager sous en référer à M. Tenet.

— Je comprends, admit l'Irakien. Mais le temps presse, comme vous le savez. Tout ne sera pas réglé au cours de cette rencontre. Je reste deux jours à Londres, ensuite je repasse par Amman où je séjournerai à l'hôtel *Hyatt*, comme d'habitude. Mais je ne peux pas m'éterniser en Jordanie sous peine d'attirer l'attention. Le Moukhabarat est très présent là-bas et rapporte à Bagdad tout ce qui est inhabituel...

— Comment entrerais-je en contact avec vous à Amman ?

— Par l'intermédiaire d'une dentiste dont je vais vous donner les coordonnées. Une personne sûre. Vous m'y rejoindrez et nous partirons directement de son cabinet pour Bagdad. En arrivant à Amman, vous lui téléphonez pour prendre un rendez-vous et je serai prévenu.

William Combs enregistrerait tout, se demandant si tout cela ne dissimulait pas un piège. Attirer en Irak le numéro 2 de la CIA, c'était

tendant.

— Il faut que j'en parle à Washington, conclut-il.

— Utilisez une ligne protégée, recommanda aussitôt l'Irakien.

— Évidemment. Vous pensez que le Moukhabarat peut intercepter une communication *ici* ?

Nasri al-Sadoon le rassura aussitôt.

— Non, bien sûr, mais de *votre* côté, il y a des gens qui feraient tout pour faire échouer ce projet, vous le savez.

William Combs le savait mais ne voulut pas faire de commentaires.

— Si j'obtiens une réponse positive, enchaîna-t-il, comment puis-je vous le faire savoir ?

— Vous me laissez un message au *Connaught* en disant que je peux passer essayer mon costume.

Tout en parlant, l'Irakien jouait machinalement avec un Zippo Play Boy orné d'un lapin qu'il faisait tourner entre ses gros doigts comme le grain d'un chapelet. Il le posa sur la table basse et sortit une enveloppe de sa poche.

— Voici l'adresse et le téléphone de ma dentiste. Voyez-vous un autre point à éclaircir ?

William Combs secoua la tête négativement.

— Non, mais je voudrais vous poser une question.

— Je vous en prie.

— Quel est, à votre avis, le pourcentage de chances de réussite ?

Nasri al-Sadoon lui jeta un regard ironique.

— De zéro à cent... Il y a trop de paramètres en jeu pour faire un pronostic.

— Pensez-vous au moins que votre commanditaire soit désireux d'aboutir ?

— Si je soupçonnais le contraire, je ne risquerais pas ma vie, répliqua sèchement l'Irakien.

— Et votre chauffeur ? Il est sûr ?

— Ce n'est pas mon chauffeur habituel. Il m'a été fourni pour le voyage par mon commanditaire. Voilà. La balle est dans votre camp.

Il se leva avec une lourdeur pachydermique et tendit la main à William Combs.

— J'ai été content de vous rencontrer. J'espère que nous nous reverrons à Amman, *inch Allah*.

William Combs le raccompagna jusqu'à la porte et referma. Il était en train de soulever le couvercle de sa valise satellite pour appeler Washington lorsqu'il vit sur la table le Zippo Playboy oublié par son visiteur. Il le ramassa et fonda vers la porte. Il l'ouvrit et s'immobilisa, le poulx brutalement à 200. Nasri al-Sadoon gisait à plat ventre au milieu du couloir, à quelques mètres de sa chambre, son attaché-case à côté de lui. Pendant quelques secondes, il crut à un malaise, puis il

tourna la tête et aperçut un homme cagoulé en imperméable, un pistolet prolongé d'un silencieux à la main. Le tueur s'éloignait vers l'escalier de service. Entendant du bruit derrière lui, il se retourna et se trouva nez à nez avec William Combs.

*

**

Pendant quelques secondes, l'inconnu sembla frappé par la foudre. À travers les deux trous de la cagoule, William Combs aperçut deux yeux aux prunelles sombres et il se dit qu'il allait mourir. Mais l'assassin, au lieu de s'attaquer à lui, courut vers la porte de l'escalier de service, l'ouvrit et disparut.

William Combs fut d'abord tenté de rentrer dans sa chambre et d'alerter la sécurité de l'hôtel. Il réalisa aussitôt que le tueur aurait dix fois le temps de s'échapper, et, presque sans réfléchir, il se rua dans le couloir, franchit à son tour la porte. L'assassin de Nasri al-Sadoon avait déjà parcouru un demi-étage, s'enfuyant sans se retourner, sautant les marches quatre par quatre. William Combs hurla à plein poumons :

— *Help me ! Help me ! Call the police !*

Puis, il se lança dans l'escalier. Emporté par son poids, rebondissant de mur en mur, il gagna peu à peu du terrain. Le tueur, l'entendant se rapprocher, se retourna, ce qui lui fit rater une marche, et il s'étala de tout son long sur le palier du deuxième étage. Dans son élan, William Combs ne put s'arrêter et vint s'écraser sur lui. Étourdi, il mit quelques secondes à retrouver ses esprits et entreprit de se relever. Le tueur fut plus rapide et parvint à se remettre sur ses pieds le premier. Avec le courage du désespoir, William Combs s'agrippa des deux mains à sa cheville gauche et hurla au secours, espérant que quelqu'un entendrait enfin ses appels. Il ne voulait pas se relever car il ne se sentait pas capable de reprendre la poursuite s'il lâchait prise. La descente folle l'avait épuisé et son cœur cognait sourdement contre ses côtes. Rageusement, son adversaire lui envoya des coups de pied dans le ventre, de sa jambe libre. William Combs cria de douleur mais ne lâcha pas prise. Et soudain, la porte donnant sur le couloir du deuxième étage s'ouvrit sur un employé du *room service*, un plateau vide à la main. Vraisemblablement alerté par les hurlements de l'Américain, il contempla l'incroyable spectacle sans intervenir, médusé, ne sachant trop de quoi il s'agissait. William Combs hurla aussitôt :

— Aidez-moi ! Empêchez-le de s'enfuir ! Il vient de tuer un homme.

Sans même lâcher son plateau, l'employé fit un pas en direction du tueur et dit d'une voix hésitante :

— *Sir*, lâchez votre arme.

L'assassin de Nasri al-Sadoon réalisa aussitôt qu'il n'échapperait pas à deux hommes. Sa main droite bougea légèrement, il y eut un *plouf* sourd et du sang jaillit de l'oreille droite de William Combs. Ses

doigts lâchèrent enfin la cheville de son adversaire qui se dégagea d'une ruade. Braquant son pistolet sur l'employé, l'homme cagoulé lui lança :

— *Don't move !*

Terrifié, les jambes flageolantes, l'employé du *room service* regarda sans réagir le tueur dévaler les deux derniers étages et disparaître. On ne risque pas sa vie pour deux cents livres⁽⁴⁾ par semaine.

CHAPITRE II

Elko Krisantem, assisté de la vieille Ilse qui avait délaissé ses fourneaux pour l'aider, vérifiait les chandeliers des douze tables rondes installées dans la salle de bal du château de Liezen pour accueillir les invités de la soirée donnée à l'occasion de l'anniversaire de la comtesse Alexandra, inoxydable fiancée de Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge. Dans une pièce voisine, les musiciens de l'orchestre tzigane loué pour la circonstance étaient en train d'accorder leurs instruments. Cela promettait d'être une des plus belles fêtes de la saison. Tout ce qui comptait en Haute-Autriche serait là.

Malko passa la tête dans la porte et lança à Elko, en train de rectifier la position d'un couvert :

— *Alles gut*⁽⁵⁾ ?

— *Alles ganz perfect, Ihre Hoheit*⁽⁶⁾, affirma aussitôt le Turc. Le téléphone est enfin réparé.

L'unique ligne du château était tombée en panne pour une raison mystérieuse en fin de matinée. Souvent frustré de ne plus pouvoir exercer à plein temps sa profession de tueur à gages, Elko Krisantem avait également le goût de la fête et adorait celles données par son maître. Pendant celles-ci, il demeurerait néanmoins vigilant, craignant toujours qu'un malfaisant ne vienne exercer une obscure vengeance pour le compte d'un des innombrables ennemis du prince Malko. Ces soirs-là, il dissimulait sous sa tenue de maître d'hôtel son vieux parabellum Astra, une balle dans le canon, prêt à servir. Il n'avait jamais oublié le raid punitif sur le château de Liezen organisé par des terroristes, des années plus tôt⁽⁷⁾.

En se retournant, Malko se heurta presque à Alexandra qui, elle, venait de descendre. Il s'immobilisa face à la jeune femme, submergé par une brutale poussée d'adrénaline.

— *Himmel !* Que tu es belle ! lança-t-il d'une voix admirative.

— Merci, fit avec modestie Alexandra. C'est pour toi, *Putzi*...

Moulée dans un long fourreau de satin rouge retenu par deux fines bretelles qui mettait en valeur ses seins lourds dont les pointes se dessinaient sous le tissu, ses cheveux blonds relevés en chignon, les yeux allongés par le mascara, elle était éblouissante.

Envahi par une irrésistible pulsion sexuelle, Malko posa les mains sur les hanches de la jeune femme, la plaquant contre la boiserie du

couloir. Puis ses doigts descendirent le long des hanches et il sentit les serpents des jarretelles, invisibles sous l'épais satin. De chaque côté, la robe était fendue très haut, transformant ce vêtement d'apparat en une tenue nettement plus sulfureuse. Malko glissa une main dans l'entrebâillement du satin et sentit d'abord le haut d'un bas, puis le renflement de la jarretière et enfin la peau tiède d'une cuisse. Il eut soudain l'impression que tout son sang convergeait vers son sexe et attira Alexandra.

— Viens. Remontons.

Elle le repoussa gentiment avec un sourire ironique.

— On n'a pas le temps, les invités commencent à arriver. Tu entends ?

Effectivement, des claquements de portières montaient de la cour. En Autriche, on arrivait à l'heure pile aux réceptions. Malko eut l'impression qu'on lui arrachait le cœur, mais comprit qu'Alexandra en faisait une question de principe : elle avait pris beaucoup de soin à se faire belle et ne se ferait pas prendre comme une bonne dans un couloir. Pourtant, la brutale flambée de désir de Malko ne la laissait pas indifférente. Celui-ci vit les pointes de ses seins saillir encore plus sous le satin et elle dit à voix basse :

— Ce soir, tu m'attacheras.

Malko eut l'impression qu'on lui versait de la lave en fusion dans la colonne vertébrale. Leur « chambre d'amour », au premier étage de l'aile sud, comprenait un grand lit à baldaquin très romantique, mais néanmoins muni d'un assortiment de cordelières permettant toutes sortes de jeux érotiques.

Elko Krisantem surgit, émit un discret toussotement et annonça :

— On vous demande au téléphone, *Ihre Hoheit*. J'ai décroché dans la bibliothèque.

— Tu vois, observa Alexandra avec un sourire coquin, *de toute façon*, nous n'aurions pas eu le temps.

Elle s'éloigna pour accueillir les premiers invités tandis que Malko allait répondre.

*

**

— *Herr* Malko Linge ?

L'allemand était impeccable, avec pourtant une indéfinissable pointe d'accent américain.

— C'est moi, répondit Malko.

— Je vous appelle de la part de M. Richard Pitt, continua l'inconnu d'une voix neutre.

Le poulx de Malko grimpa brutalement. Richard Pitt était le chef de station de la CIA à Vienne. Pourquoi l'appelait-il à huit heures du soir ?

— J'espère que ce n'est pas urgent, répondit-il d'un ton

volontairement léger ; je me prépare à recevoir une centaine d'invités et je n'ai pas beaucoup de temps.

Afin d'être tranquille, il avait coupé son portable depuis le matin.

— J'ai essayé de vous joindre à plusieurs reprises au cours de la journée, remarqua l'Américain, mais on m'a dit que votre ligne était en dérangement.

— En effet, dut reconnaître Malko. La neige avait endommagé plusieurs poteaux. Cela vient d'être remis en service. Quel est le message de Richard Pitt ?

— Il m'a chargé de vous dire que M. Frank Capistrano souhaite vous voir de toute urgence.

Malko n'en crut pas ses oreilles. Frank Capistrano était le *Special Advisor for Security* de la Maison-Blanche. Un des hommes les plus puissants des États-Unis, qui avait déjà fait appel à lui à plusieurs reprises pour des missions « impossibles ». La dernière, en Afghanistan et au Pakistan⁽⁸⁾, remontait à moins de six mois.

— Où ? demanda-t-il. À Washington ? Dites-lui que je pourrais, à la rigueur, y être demain en fin de journée.

— Non, *sir*, répliqua de la même voix impersonnelle l'agent de la CIA, à Francfort.

— Ah bon, fit Malko, soulagé. Quand ?

Francfort n'était qu'à une heure de vol de Vienne.

— Vers vingt-deux heures trente ce soir, précisa avec un calme horripilant son interlocuteur. M. Capistrano doit se poser en ce moment à Francfort, en provenance de Washington. Il repart vers minuit pour une autre destination.

Malko crut avoir mal entendu. Il était vingt heures dix.

— Mais cela m'est impossible, protesta-t-il. *Ganz unmöglich*⁽⁹⁾. D'abord parce que j'ai une soirée d'anniversaire et ensuite, matériellement, je n'ai pas le temps de rejoindre Francfort.

— Si, rétorqua avec le même calme l'homme de la CIA. Sans cette panne de téléphone, j'aurais pu vous avertir plus tôt. Je vous ai fait envoyer une voiture de Vienne. Elle devrait arriver incessamment. Un avion privé vous attend à Schwechat pour vous conduire à Francfort. Vous y serez à temps.

— Mais c'est impossible, répéta Malko, je ne peux pas quitter mes invités. C'est une soirée d'anniversaire, celui de ma fiancée !

— M. Capistrano vous attend à Francfort, répéta comme un disque usé l'agent de la CIA. Il a précisé qu'il s'agissait d'une affaire d'une extrême importance. Je ne suis pas autorisé à vous en dire plus. Maintenant, je dois vous quitter, *sir*. *Have a nice trip*.

Ce devait être de l'humour américain. Malko, assommé, entendit d'une oreille distraite le brouhaha des premiers invités, et les *plouf* des bouchons des premières bouteilles de Taittinger. Son cerveau avait

beau tourner à cent mille tours, il ne voyait pas d'issue à cette situation de folie. Si Frank Capistrano lui envoyait un jet privé pour le voir pendant une escale de quelques heures, ce n'était pas pour parler de la pluie et du beau temps. Il connaissait les règles non écrites régissant ses liens avec la CIA et la Maison-Blanche. On ne se dérobaît pas à ce genre d'ordre sans encourir par la suite de sérieuses conséquences négatives. Encore sonné, il vit soudain surgir Alexandra dans un envol de satin rouge.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle. Tout le monde t'attend !

Devant l'expression de Malko, elle se figea.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas bien ?

— Si, si, fit Malko d'une voix mal assurée. J'arrive. Le magnétisme sexuel d'Alexandra venait de renvoyer Frank Capistrano dans les ténèbres extérieures. Soudain, Elko Krisantem surgit à son tour et annonça :

— Un monsieur vient d'arriver. Il prétend qu'il doit vous emmener de toute urgence à l'aéroport.

Ça y est, le couperet venait de tomber... Malko ouvrait la bouche pour ordonner à Elko Krisantem d'envoyer promener l'importun lorsque son regard tomba sur un seau installé au milieu d'un couloir, destiné à recueillir l'eau filtrant d'un plafond. À cet endroit, la toiture du château de Liezen était de la dentelle. Sans les subsides de la CIA, Malko ne serait jamais arrivé à l'entretenir.

— Dites-lui d'attendre un peu, Elko, ordonna-t-il.

Alexandra lui jeta un regard stupéfait et déjà assombri de colère.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Malko prit une profonde inspiration.

— Attends-moi dans la bibliothèque, j'ai à te dire quelque chose d'important. Il faut d'abord que je voie cette personne.

Sans lui laisser le temps de répliquer, il s'éloigna vers le hall.

*

**

Alexandra tirait nerveusement sur une cigarette, assise sur un des canapés de velours de la bibliothèque, lorsque Malko se glissa dans la pièce. Instantanément, elle vit qu'il avait changé son smoking pour une tenue sport et son poulx grimpa en flèche. Elle se leva et demanda d'une voix blanche :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis obligé de partir.

En un minimum de mots, il lui raconta tout. Le regard d'Alexandra flamboya et ses traits se crispèrent de fureur.

— Encore tes *spooks*⁽¹⁰⁾ ! Même ce soir, ils nous gâchent la vie ! Je te déteste.

Malko, la gorge nouée, répliqua calmement :

— Ils nous gâchent la vie, c'est vrai, mais ils me la font *aussi* gagner. Tu sais bien que sans eux, nous ne vivrions pas de la même façon. Tu crois que je ne suis pas horriblement malheureux de te quitter ce soir ?

Ils restèrent face à face quelques instants, silencieux, puis Malko vit les traits d'Alexandra s'adoucir. Des larmes apparurent dans ses yeux et, d'une voix changée, elle dit :

— Je te demande pardon.

Spontanément, elle fit un pas en avant et l'étreignit, écrasant sa bouche contre la sienne. Malko s'embrasa en un clin d'œil. Lorsque Alexandra sentit son membre durcir contre son ventre, elle murmura :

— Fais-moi l'amour, vite !

— Attends, fit Malko, alors qu'Alexandra refermait déjà les doigts sur lui.

Il s'écarta, plongea la main dans sa poche et en sortit un petit écrin qu'il lui tendit.

— C'est ce que je voulais te donner tout à l'heure, dit-il simplement.

Alexandra l'ouvrit et poussa un petit cri ravi en découvrant le cœur en rubis entouré de diamants, suspendu à une mince chaîne d'or. Ses yeux se mouillèrent et, sans attendre une seconde, elle passa la chaîne autour de son cou. Le cœur tombait pile entre ses seins. De la même couleur que la robe.

— Il est magnifique ! fit-elle d'une voix enrouée.

Avant d'écraser à nouveau sa bouche contre celle de Malko. Titubant comme des ivrognes, ils se retrouvèrent contre le mur les séparant d'un des salons, d'où leur parvenait le brouhaha des conversations des invités. En un clin d'œil, Malko eut son pantalon aux chevilles. Glissant une main par la fente de la longue robe de satin, il atteignit le ventre inondé, le fouilla, arrachant des gémissements à Alexandra. Elle se détacha de lui, s'accroupit et l'enfonça dans sa bouche. Il crut qu'il allait exploser sur-le-champ. La bouche d'Alexandra montait et descendait à toute vitesse le long de sa hampe.

— Arrête ! supplia-t-il, tu vas me faire jouir. Je veux te baiser.

Elle se redressa puis se retourna, s'appuyant des deux mains à la boiserie.

— Prends-moi comme ça.

Malko était déjà derrière elle. Il releva un pan de satin, découvrant la croupe cambrée et les longues jambes gainées de bas noirs tranchant avec la culotte et le porte-jarretelles du même rouge que la robe. Écartant le string de satin, il plongea d'une seule poussée dans le ventre d'Alexandra. Elle coulait. Les mains crochées dans ses hanches, il s'appliqua à la prendre lentement, s'enfonçant chaque fois le plus loin possible. Alexandra haletait, ses ongles crissaient contre la boiserie. À d'infimes contractions du sexe fiché dans le sien, elle devina qu'il n'allait pas pouvoir se retenir longtemps.

— Attends ! gémît-elle, prends mes fesses.

Malko se retira, raide comme un bouc et, sans effort tant elle était ouverte, s'enfonça jusqu'à la garde dans ses reins. Il sentit presque aussitôt sa sève monter et, sans pouvoir se retenir, hurla comme un animal. Le cri rauque d'Alexandra lui fit écho : elle avait joui en même temps que lui. Ils restèrent immobiles, extasiés, tremblant encore de plaisir. Malko aurait voulu que cet instant ne finisse jamais. Soudain, il réalisa que de l'autre côté, de la cloison, un silence étonnant avait fait place au brouhaha. Apparemment, leur double cri avait perturbé les conversations.

Sans se retourner, Alexandra dit d'une voix altérée :

— Quand tu vas sortir de moi, pars tout de suite, ce sera plus facile. Je t'aime.

Il fit comme elle lui avait demandé. En quittant la bibliothèque, il se retourna et vit Alexandra, toujours dans la même position, les reins cambrés, la tête dans ses bras, le visage collé à la boiserie. Le pan de satin rouge était retombé et elle paraissait très convenable. Il rafla sur un plateau une coupe de Taittinger et fila vers la cour.

*

**

À peine Malko eut-il franchi la porte A 30 du terminal A de l'aéroport de Francfort que deux hommes s'avancèrent vers lui. Quasiment identiques, avec leurs cheveux courts, leurs costumes sombres et leurs visages inexpressifs.

— Malko Linge ? demanda l'un d'eux.

— Oui.

— Bienvenue à Francfort. Nous avons pour instructions de vous conduire auprès de M. Capistrano.

Son compagnon s'empara de la housse Vuitton de Malko et la glissa d'autorité sur son épaule. Il les suivit sans un mot, ne réalisant pas encore. Il sentait encore les reins ouverts d'Alexandra, il entendait son cri sauvage lorsqu'il l'avait violée, à sa demande. C'était irréel. Il se demanda ce qu'elle avait pu dire aux invités. Désormais, il avait basculé dans un autre univers : son monde parallèle. Dix minutes plus tard, après avoir parcouru d'interminables couloirs, il émergea dans l'air glacé. Une Mercedes noire attendait au bord du trottoir et il s'installa à l'arrière.

Le véhicule emprunta une des innombrables autoroutes cernant l'aéroport et s'enfonça très vite dans une épaisse forêt de sapins, pour stopper un quart d'heure plus tard en face de ce qui ressemblait à un *Gasthaus* plutôt modeste. L'intérieur était nettement plus luxueux. Un autre inconnu prit Malko en charge, le menant jusqu'au second étage. Cela sentait le bois verni. Des trophées de chasse décoraient les murs. Son guide s'effaça pour le faire entrer dans une grande pièce, meublée

rustique. Un homme corpulent, en chemise, un cigare à la main, lisait dans un canapé. En voyant Malko, il posa son *Wall Street Journal* et se leva, la main tendue, la bouche tordue par un sourire vaguement ironique.

— *Long time no see*⁽¹¹⁾ !

La voix était toujours aussi rocailleuse, le sourire chaleureux et les yeux soulignés de poches noires. Frank Capistrano avait légèrement maigri mais ressemblait toujours, avec sa grosse chevalière en diamant, son costume sombre rayé et ses bajoues, à un gangster de série B. Pourtant, il avait eu la confiance de quatre présidents des États-Unis successifs, et était le réceptacle de quelques-uns des secrets les mieux gardés du monde.

— Vous buvez quelque chose ? proposa-t-il, montrant une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne dans un seau qui attendait visiblement Malko.

— Non, fit celui-ci.

L'Américain se versa une copieuse rasade de Defender Success 12 ans d'âge, y ajouta des glaçons à ras bord et jeta :

— Vous avez dîné ?

— Oui, mal, dit Malko, pensant aux montagnes de caviar, de saumon fumé et de truffes qu'il avait abandonnées à Liezen.

En ce moment, le Taittinger devait couler à flots. Sans lui. Il repensa à Alexandra et eut un pincement au cœur. Frank Capistrano l'observait. Après avoir bu une gorgée de scotch, il remarqua :

— Je sais que je vous ai *sérieusement* dérangé. J'en suis désolé. Vous aviez des problèmes de téléphone...

— Oui, dit Malko, mais je pense que c'est pour une raison également *sérieuse* que je suis ici.

Frank Capistrano eut un hennissement presque joyeux.

— Je ne suis pas sadique, se défendit-il. Et je n'ai pas non plus de temps à perdre. Dans une heure, je m'envole pour l'Égypte. Et ensuite, je vais en Arabie Saoudite, à Dubaï et au Qatar...

Infatigable bourreau de travail, le conseiller de la Maison-Blanche, pourtant, voyageait rarement, cloué à son bureau de l'aile ouest. Malko se dit qu'il avait une heure pour apprendre pourquoi Frank Capistrano lui avait gâché l'anniversaire d'Alexandra.

— Je vous écoute, dit-il. Je suis sûr qu'il s'agit d'une affaire sérieuse, mais est-elle vraiment *urgente* à ce point ?

Les traits de Frank Capistrano s'affaissèrent un peu et son regard s'éteignit.

— Oui, dit-il. Parce que, vous aussi, vous allez repartir de Francfort. À peu près en même temps que moi.

Suffoqué, Malko ne put s'empêcher de demander :

— Où ?

— En Irak.

*

**

C'était si inattendu que Malko en resta muet quelques secondes. L'Américain but encore une gorgée de son Defender et annonça paisiblement :

— O.K. On commence par le commencement. Je pense que vous suivez ce qui se passe en ce moment avec l'Irak ?

Malko eut un léger haussement d'épaules.

— Un mongolien sourd et aveugle serait au courant. Le président Bush veut de toute évidence faire la guerre à Saddam Hussein.

Frank Capistrano hocha la tête.

— Ce n'est pas *tout à fait* aussi simple que cela. Le Président veut débarrasser le monde de Saddam Hussein, qui est un dictateur dangereux susceptible, si on le laisse en place, de fabriquer des armes de destruction massive et de s'en servir.

Malko s'autorisa un sourire ironique.

— Il n'est pas tout seul sur la liste. Que pensez-vous de la Corée du Nord, du Pakistan, de la Chine ? Ou de l'Iran ?

L'Américain balaya l'objection.

— On s'en occupera plus tard. Désormais, c'est Saddam Hussein que nous voulons.

— L'Amérique se prépare à la guerre, remarqua Malko, vous amassez des troupes tout autour de l'Irak et les conseillers de la Maison-Blanche annoncent, *urbi et orbi*, que la guerre est pour dans quelques semaines. Tout est prêt. Dès que les inspecteurs de l'ONU auront trouvé des preuves de la duplicité de l'Irak, vous attaquerez. Avec la bénédiction du Conseil de sécurité. Même si vos alliés habituels, à part votre caniche, Tony Blair, vous font faux bond. Vous avez, *tout seuls*, de quoi réduire l'Irak en cendres.

Frank Capistrano massa sa joue mal rasée et dit d'une voix lasse :

— Ça, c'est ce que vous lisez dans les journaux. Mais ce n'est pas la vérité. Les inspecteurs de l'ONU ne trouveront rien, ou presque rien en Irak.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a rien, avoua avec simplicité le conseiller de la Maison-Blanche. Nous le savons depuis le début.

Un peu étonné, Malko demanda :

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous exigé ces inspections ?

— Nous ne les avons jamais *exigées*, précisa l'Américain. C'est l'ONU et la France qui nous les ont imposées et nous avons dû faire contre mauvaise fortune bon cœur. Nous étions persuadés que Saddam Hussein, lui, n'accepterait jamais. Et il nous a baisés...

Un ange, les ailes frappées aux couleurs irakiennes, traversa le petit

salon. Malko n'en revenait pas.

— Mais alors, pourquoi toutes ces gesticulations ?

Frank Capistrano haussa les épaules.

— Je ne peux pas tout vous dire, mais le Président est entouré de gens qui ne partagent pas mes idées. Eux veulent la guerre à tout prix, ou plutôt le renversement de Saddam Hussein.

— Vous parlez de Richard Perle et de Paul Wolfowitz...

Deux conseillers de George W. Bush considérés comme des « Likoudniks », totalement inféodés à l'extrême droite israélienne...

— Il n'y a pas qu'eux, soupira Frank Capistrano. N'oubliez jamais que l'Administration actuelle vient du Sud. Ce sont, eux aussi, des extrémistes religieux qui considèrent qu'Israël mène un combat sacré. Et qu'il faut l'aider en éliminant définitivement Saddam. Plus le fait que le président déteste ce dernier et veut venger son père. Il pense qu'il est investi d'une mission divine...

Où Dieu allait-il se nicher ?... Malko ne voyait toujours pas pourquoi Frank Capistrano l'avait arraché à Liezen et à Alexandra... Ce dernier jeta un coup d'œil sur son chronographe Breitling en or massif et serra les lèvres.

— O.K. Nous n'avons plus beaucoup de temps. Je vous résume. Il y a de très fortes chances pour que le Conseil de sécurité, après avoir lu le rapport des inspecteurs, considère qu'il n'y a pas de raison de faire la guerre à Saddam Hussein. En tout cas, ce sera très difficile d'obtenir une résolution onusienne dans ce sens...

— Vous allez donc attaquer l'Irak, seuls avec la Grande-Bretagne, conclut Malko. Militairement, cela ne devrait pas vous poser trop de problèmes, mais politiquement...

Les épaules du conseiller de la Maison-Blanche s'affaissèrent imperceptiblement et Frank Capistrano se gratta la gorge avant de laisser tomber :

— Vous avez tout compris. Aujourd'hui, nous avons le choix entre une *très* mauvaise solution, celle que vous venez d'évoquer. Et une autre, beaucoup moins dommageable pour tout le monde, initiée par quelqu'un que vous connaissez bien, George Tenet. Qui a malheureusement le handicap de se heurter à un refus obstiné de la part des Irakiens.

— De quoi s'agit-il ? demanda Malko, intrigué.

— George Tenet a convaincu le président Bush qu'il y avait une façon moins coûteuse que la guerre de gagner la partie contre Saddam Hussein. Par l'intermédiaire de gens à nous à Bagdad, nous avons mis sur la table une proposition généreuse : pas d'invasion de l'Irak à condition qu'une poignée de dirigeants acceptent de s'exiler. Tenez, voilà la liste.

Il tendit à Malko une feuille de papier avec une courte liste de

noms :

Saddam Hussein, président ;

Oudai Hussein, son fils aîné ;

Qusai Hussein, son autre fils, responsable du Moukhabarat ;

Tahir Jalil Habbush, le second de Qusai Hussein ;

Général Izzat Ibrahim al-Duri, vice-président du Conseil de la Révolution, chargé de réprimer les mouvements islamistes ;

Ali Hassan al-Majib, dit « le Chimique », ancien ministre de la Défense, responsable des opérations de gavage des Kurdes ;

Taha Yacin Ramadan, vice-président du parti Baas ;

Mohammad Hamza al-Zubeydi, vice-premier ministre ;

Abid Hamid Mahmoud al-Tikriti, cousin de Saddam et son secrétaire ;

Hani Abdul al-Latif Tilfah, oncle de Saddam ;

Taha Muhyi al-Din Maruf, membre du Conseil de la Révolution ;

Abdul Tawah Mullah Huwaysh, ministre de l'Industrie militaire ;

Amir Rashid Mohammad al-Ubaydi, ex-ministre du Pétrole, expert en armes, conseiller de Saddam ;

Ayad Futtayih Khalifa al-Rawi.

La plupart de ces noms étaient inconnus de Malko. Il rendit la liste à Frank Capistrano.

— Ils refusent de s'exiler ?

L'Américain eut un hochement de tête résigné.

— Oui. Pourtant nous sommes revenus souvent à la charge. Ce n'est pas beaucoup, quatorze personnes sur vingt-trois millions d'Irakiens. Et nous les autorisons à se rendre où ils veulent et à ne pas subir de poursuites.

— Ce n'était donc pas une bonne idée, conclut Malko.

— Peut-être pas, reconnut l'Américain. Aussi, George Tenet a-t-il lancé un « plan B ».

Frank Capistrano se racla la gorge, termina son Defender. Malko demanda :

— C'est une liste plus courte ?

— Non. Quelque chose de plus vicieux. Le nom de code est « Bagdad Express ».

— Pourquoi « Express » ?

— Parce que nous luttons contre la montre. Ou plus exactement contre le *Deployment Order* n° 177 signé par le président Bush, c'est-à-dire la mise en œuvre de toutes les forces nécessaires à l'écrasement de l'Irak. Une fois qu'il sera en branle, plus rien ne pourra l'arrêter. En plus, ce plan de rechange est extrêmement délicat à mettre en place.

Il eut un rire pas très joyeux.

— C'est comme désamorcer une bombe atomique munie d'un système-retard qui n'a plus beaucoup de minutes à courir. Cela peut

faire trembler les mains des gens les plus endurcis.

Malko sentit un léger picotement le long de sa colonne vertébrale, tout en essayant de rester lucide.

— Je suppose qu'une telle opération a demandé des semaines de préparation, de contacts, d'études, remarqua-t-il. Pourquoi faire appel à moi en catastrophe ?

Frank Capistrano hocha la tête avec une vague satisfaction, comme un professeur qui obtient une bonne réponse d'un élève brillant.

— Vous avez tout à fait raison. Je ne vous vexerai pas en vous disant qu'au départ ce n'était pas vous qui étiez prévu. Seulement, nous venons d'avoir un cas « non conforme ». Celui qui avait été désigné par George Tenet pour cette mission hyper délicate et dangereuse a pris une balle dans la tête avant-hier. J'ai donc tenu à vous rencontrer ce soir pour vous demander de le remplacer.

CHAPITRE III

Frank Capistrano se reversa un peu de Defender, ralluma son cigare éteint avec son Zippo orné de la bannière étoilée et se rencogna dans le canapé, observant Malko. Celui-ci avait l'habitude des missions dangereuses. Désormais, il s'expliquait la convocation en catastrophe du conseiller de la Maison-Blanche. C'était la guerre : quelqu'un était tombé et il fallait prendre sa place. *The show must go on*⁽¹²⁾. Comme un poison subtil, le goût de l'action et du danger effaçait toutes les autres considérations, et il était secrètement flatté de la confiance que lui accordait l'Américain. Même si c'était idiot, c'était plus fort que lui. Comme dans un rêve, il entendit Frank Capistrano préciser de sa voix rocailleuse :

— Bien entendu, à mission exceptionnelle, récompense exceptionnelle. Vous pourrez construire une aile supplémentaire à votre château ou couvrir de bijoux votre ravissante fiancée.

Comme pour l'encourager encore plus, il se leva, déboucha la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne et tendit une flûte à Malko qui avala le liquide pétillant et glacé d'un trait.

— Si j'en reviens, précisa-t-il froidement en reposant sa flûte vide.

— Vous en êtes toujours revenu jusqu'ici...

Constatacion spéeieuse, le passé ne répondant pas de l'avenir.

— Qu'est-ce que je vais faire en Irak ? demanda Malko.

— Sauver le Président. Ou du moins lui éviter de perdre la face. Il s'est engagé, à la face du monde, à liquider Saddam Hussein. Militairement, c'est tout à fait possible. Politiquement, cela devient chaque jour un peu plus inconfortable. La pression internationale contre cette guerre monte tous les jours, de la France à la Chine et même chez nous. Il y a désormais une chance infime d'obtenir un feu vert du Conseil de sécurité des Nations unies. Il faudrait donc y aller seul, à la rigueur avec les Brits. Les risques politiques sont énormes et même *nos* militaires traînent des pieds. Mais si, en 2004, George W. Bush cherche sa réélection, avec Bin Laden dans la nature et Saddam Hussein à la tête de l'Irak, il n'a aucune chance. Nous avons donc le choix entre deux mauvaises solutions.

— Cela me paraît une excellente analyse, confirma Malko. Mais où dois-je intervenir ? Et comment ?

Frank Capistrano tira une bouffée de son cigare.

— Devant le refus de partir en exil des dirigeants irakiens, George Tenet a eu une idée pour sortir le Président de la merde. Provoquer *de l'intérieur* un changement de régime. C'est-à-dire le départ de Saddam Hussein.

— C'est déjà ce que vous vouliez en 1995, objecta Malko. Après l'équipée de Mohamed Chalabi. Ça n'a pas marché.

— C'est vrai, reconnut Frank Capistrano, mais il s'agissait de la résistance *extérieure* irakienne, des gens qui ne représentent qu'eux-mêmes. Désormais c'est différent, il faut traiter avec le « premier cercle » du pouvoir irakien. Des gens très proches de Saddam Hussein.

— Et pourquoi auraient-ils envie de le trahir ?

Frank Capistrano esquissa un sourire cynique.

— Vous avez entendu parler de la carotte et du bâton... Le bâton, c'est le renversement de Saddam par la force et donc la destruction du régime. La carotte, c'est la possibilité pour les « modérés » du régime baassiste de le sauver.

— Il y a donc des modérés chez Saddam ? demanda ironiquement Malko.

Frank Capistrano sourit.

— Ceux sur lesquels nous collerons cette étiquette. Il suffit d'éliminer une vingtaine de responsables dont, bien entendu, Saddam Hussein, pour rendre le régime présentable. Un peu à l'image de ce qui s'est passé en Serbie. Milosevic a été mis en résidence surveillée, et ses principaux affidés arrêtés.

— Quel serait l'intérêt pour les proches du pouvoir de trahir le raïs ?

— Comme vous le savez, l'Irak est une mosaïque de trois communautés. Les Kurdes, au nord, représentent 21 % de la population, les chiites, au sud, 60 %, et les sunnites qui, avec seulement 17 %, gouvernent le pays. Croyez-vous qu'ils aient envie d'abandonner le pouvoir ? Or, si nous intervenons militairement, il y a de fortes chances pour que l'Irak éclate et que chiites et Kurdes prennent leur revanche. Les sunnites, dont Saddam Hussein est le porte-drapeau, ont donc intérêt à ce que les choses restent en l'état.

Même sans Saddam Hussein... Élémentaire, aurait dit Sherlock Holmes.

— Vous avez donc trouvé un successeur à Saddam, conclut Malko. Quand on connaît la prudence paranoïaque et la férocité du raïs, il faut qu'il ait des nerfs bien accrochés. Ou alors, vous en êtes encore au *Kriegspiel*, aux plans tirés sur la comète.

L'exposé de Frank Capistrano évoquait certains projets fumeux de la CIA, style baie des Cochons à Cuba, qui s'étaient transformés en échecs retentissants.

Vexé, le conseiller de la Maison-Blanche trancha d'une voix sèche :

— Il ne s'agit pas d'un projet, mais d'une opération déjà engagée

sous le nom de code « Bagdad Express ». Nous avons eu des contacts par différents canaux avec celui qui doit remplacer Saddam Hussein. Il faut maintenant finaliser cet accord.

— Qui est l'heureux élu ?

Frank Capistrano laissa passer quelques secondes pour marquer l'importance de ce qu'il allait dire et laissa tomber :

— Qusai Hussein. Le fils cadet de Saddam.

— Mais il est sur la liste de ceux promis à l'exil dans votre « plan A », objecta Malko.

— C'est vrai, reconnut Frank Capistrano, mais, à l'extérieur de l'Irak, il a une image vendable. De plus, c'est le seul qui est assez proche de Saddam pour jouer le coup et soit capable ensuite d'assurer une transition vers un régime plus présentable.

Estomaqué, Malko mit un certain temps à assimiler cette révélation. Frank Capistrano en profita pour enfoncer le clou :

— Après Saddam, Qusai est le personnage le plus puissant d'Irak. Il dirige la *Special Security Organization*⁽¹³⁾, qui chapeaute tous les organismes de renseignements irakiens. De plus, il est en excellent termes avec les généraux de l'armée irakienne. En particulier, avec le général Izzat Ibrahim, numéro 2 du Conseil de la Révolution dont Saddam est le président. Il n'a pas trop de sang sur les mains et pourrait être accepté par les tribus et la hiérarchie du parti Baas. Enfin, il a déjà été présenté par Saddam Hussein comme son successeur.

— Je croyais que c'était le fils aîné, Oudai ? objecta Malko.

— *C'était*. Mais Saddam s'est rendu compte qu'il est fou, incontrôlable et ne pense qu'aux femmes et à l'argent. Il lui a laissé plusieurs secteurs où il se fait des couilles en or, mais il n'a plus de rôle politique. Sauf une implication dans les médias, avec son quotidien *Babel* et une chaîne de télé, TV Chebab, destinée aux jeunes.

— Je croyais qu'il était resté infirme et impuissant après l'attentat dont il a été victime ?

En 1996, Oudai Hussein était tombé dans une embuscade dans Mansour Street, en plein Bagdad, montée par des gens qui connaissaient ses goûts. À l'époque, il se déplaçait sans protection. Seul au volant de sa Porsche, il avait pilé en apercevant une ravissante jeune femme qui semblait attendre, au bord du trottoir. À peine s'était-il arrêté que trois tueurs le rafalaient copieusement, visant les jambes. Oudai avait survécu car on n'avait pas voulu le tuer. Aucun des agresseurs n'avait été retrouvé, et on murmurait à Bagdad qu'il s'agissait de la vengeance d'un puissant chef de tribu dont Oudai avait violé la fille.

— Il boite légèrement, corrigea Frank Capistrano, après avoir été très bien soigné par des chirurgiens français, et il continue à courir les filles comme un fou. Grâce à ses contacts en Roumanie, il fait venir de

Bucarest de pleins charters de jeunes putes roumaines qu'il parque à l'hôtel *Mansour* ou au *Rachid*, en attendant de les consommer. Quand il veut une femme, il la prend, même s'il doit tuer le mari, l'amant ou le père.

Délicieux personnage. Les Irakiens étaient connus pour leur férocité, mais Oudai méritait une mention spéciale. Malko balaya Oudai. D'autres questions se posaient, dont la principale.

— Je suppose que Saddam Hussein n'est pas au courant du début de trahison de son fils ? Celui-ci serait déjà en train de macérer dans une cuve d'acide, après avoir subi quelques misères.

— Exact, confirma Frank Capistrano.

— Quel sort lui est-il réservé dans votre projet ? On le liquide, on le met en résidence surveillée ou on l'exile ?

— C'est le dernier point qui reste en discussion, avoua Frank Capistrano avec une pudeur de jeune fille. Les deux parties divergent encore. Les Irakiens proposent une mise à l'écart, en résidence surveillée, en attendant qu'un nouveau gouvernement décide de le juger ou de l'expédier au TPI⁽¹⁴⁾. Seulement, cette solution ne convient pas au président Bush.

Il s'arrêta et baissa les yeux. Malko avait compris.

— Bush veut voir Saddam Hussein au bout d'une corde, enchaîna-t-il. C'est cela, non ?

Frank Capistrano eut un geste évasif signifiant que le président américain n'avait pas vraiment de préférence sur la façon d'expédier Saddam Hussein dans un monde meilleur, mais l'essentiel était dit.

— Donc, insista Malko, je suis supposé convaincre Qusai Hussein de tuer son père.

— *Don't get carried away*⁽¹⁵⁾ ! protesta le conseiller de la Maison-Blanche. Nous sommes déjà d'accord sur des points très importants. La dissolution du Conseil de la Révolution, un changement de constitution, l'arrestation d'un certain nombre de personnages compromis, la présence *permanente* de conseillers de chez nous, la promesse d'élections à une date précise, après l'autorisation de partis politiques autres que le Baas...

Malko sortit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995 de son seau et s'en versa. Il avait besoin d'un euphorisant...

— Autrement dit, rétorqua-t-il, vous voulez faire en Irak avec Qusai Hussein ce que vous avez tenté en Afghanistan avec Hamid Karzaï. Sauf que ce sera le changement dans la continuité.

Énervé, Frank Capistrano écrasa ce qui restait de son cigare dans un cendrier.

— O.K., reconnu-t-il, ce n'est pas parfait, mais c'est sûrement la moins mauvaise des solutions. Et il faut tout faire pour la concrétiser

rapidement. C'est vrai, il y a encore un gros loup : le sort de Saddam. George W. Bush le veut mort et j'ai peur que ce soit non négociable. Mais il peut disparaître de différentes façons. Sans que son fils soit *directement* impliqué. C'est un des points dont vous devrez discuter.

Malko n'insista pas. C'était clair : il héritait du sale boulot, le reste étant relativement facile à négocier avec un régime aux abois. Mais il y avait un autre point délicat.

— Vous m'avez bien précisé, au début de cette conversation, remarqua-t-il, que celui que je remplaçais avait pris une balle dans la tête. Je suppose qu'il ne s'est pas suicidé...

Frank Capistrano ne sembla pas apprécier ce trait d'humour. Après avoir jeté un coup d'œil sur sa Breitling en or, il grommela :

— Il me reste vingt minutes. Je vais vous dire ce que *je* sais. À la suite de nos différents contacts, un rendez-vous avait été arrangé à Londres entre le *Deputy Director* de George Tenet, William Combs, et un businessman irakien, Nasri al-Sadoon, mandaté par Qusai Hussein. Al-Sadoon devait retourner en Irak avec William Combs. Il offrait à ce dernier toutes les garanties de sécurité nécessaires pour une rencontre discrète, dans une villa de Bagdad qui lui appartient. Seulement, il y a eu un sérieux dérapage à Londres.

Rapidement, il expliqua ce qui s'était passé au *Méridien* de Heathrow et avoua :

— Nous n'avons aucune idée du « sponsor » de ce double assassinat. Sauf que le meurtre de William Combs n'était pas au programme. Cela vient donc très probablement du côté irakien.

— Saddam Hussein ? suggéra Malko.

L'Américain secoua la tête.

— Non, je ne pense pas. Il a d'autres moyens de tuer dans l'œuf ce genre de complot. Qusai a peut-être été imprudent. Cela peut venir de gens qui se savent condamnés en cas de disparition de Saddam. Ou simplement qui ne veulent pas de contact avec nous. Ou alors...

Il laissa sa phrase en suspens.

Malko lui jeta un regard insistant.

— *Come on*, Frank, vous avez bien une idée.

— Oui, avoua visiblement à regret le conseiller spécial de la Maison-Blanche. De *notre* côté aussi, il a pu y avoir des fuites. Le Président est entouré d'une bande de fous furieux qui veulent absolument la peau de Saddam Hussein : Donald Rumsfeld, le secrétaire d'État à la Défense, et surtout ses conseillers, Paul Wolfowitz et Richard Perle, très liés à Israël. À leurs yeux, le projet « Bagdad Express » s'apparente à une trahison. Cela les priverait d'une guerre permettant de mettre définitivement l'Irak hors d'état de nuire. Le rêve d'Israël.

— Donc, enchaîna Malko qui réfléchissait vite, le double meurtre de Londres pourrait être l'œuvre du Mossad. Afin de faire capoter cette

négociation.

Frank Capistrano soupira.

— Les Israéliens n'ont jamais hésité à défendre leurs intérêts brutalement. Souvenez-vous de l'assassinat du comte Bernadotte. On a su longtemps après que c'était l'Irgoun. Cela expliquerait que William Combs n'ait pas été initialement visé. Mais cela peut être aussi des Irakiens.

— Bref, conclut Malko, cette affaire est « polluée ». Gravement. Et vous ignorez par qui. Si je reprends la mission de William Combs, je risque de subir le même sort que lui.

— Vous, vous êtes prévenu, protesta Frank Capistrano. Et vous pourriez avertir la partie irakienne. Eux aussi ont intérêt à découvrir les coupables...

— Et comment vais-je entrer en Irak, sans Al-Sadoon ?

— Qusai sait ce qui s'est passé à Londres. S'il veut continuer les négociations, il est assez puissant pour monter un « plan B ». Si vous acceptez, vous filez sur Amman, et vous contactez un de nos *field officers* sous couverture diplo, Antony Cline. C'est lui qui avait rencontré Al-Sadoon à Amman et lui avait communiqué les coordonnées du rendez-vous de Londres. Il parle arabe comme une mosquée et peut sûrement renouer le fil. Le chauffeur d'Al-Sadoon est toujours à Amman. Par ailleurs, il y a un élément trouvé dans la chambre de William Combs : un mot, certainement d'Al-Sadoon, qui donne le téléphone, le nom et l'adresse d'une dentiste d'Amman, laquelle devait probablement servir d'intermédiaire.

Frank Capistrano se tut et regarda à nouveau sa montre.

— Supposons que je contacte le chauffeur ou la dentiste, dit Malko. Al-Sadoon est mort. Je repars donc en Irak seul ? Avec, sur mon dos, des inconnus prêts à me liquider ?

— Si vous parvenez à entrer en Irak, remarqua Frank Capistrano, c'est que le fil aura été renoué par Qusai. Sinon, vous serez refoulé à la frontière et ce sera la fin d'un beau rêve. Quant aux malfaisants qui vous guetteraient, vous avez déjà montré que vous aviez des couilles.

— Merci, dit Malko, mais j'aimerais les garder. On fait de moins en moins de greffes, faute de donneurs. Ceux qui ont fait liquider Al-Sadoon et William Combs à Londres sont sûrement toujours décidés à faire échouer « Bagdad Express ». Donc, j'ai une bonne chance de ne pas arriver vivant en Irak. Même avec la protection de Qusai Hussein.

Un ange passa, masqué, et Frank Capistrano sembla méditer un long moment la remarque de Malko.

— Si je vous disais le contraire, je serais un menteur, soupira-t-il enfin. C'est la raison pour laquelle je fais appel à vous : il me faut un cerveau avec des couilles en bronze.

— Merci, dit Malko.

Se disant que le flatteur vit aux dépens du flatté. Frank Capistrano voulait l'embarquer dans une histoire complètement tordue, à côté de laquelle aller chercher Oussama Bin Laden au fond de l'Afghanistan était une partie de plaisir. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, le *Special Advisor* avait une expression presque misérable. Il se versa une ultime rasade de Defender, la but d'un trait et conclut de sa voix encore plus rocailleuse :

— Malko, je sais que tout cela paraît fou, mais nous sommes pressés par le temps. Il faut impérativement, dans les quarante-huit heures, renouer les fils de cette affaire. Sinon, c'est fichu. Si ça marche, cela peut éviter une putain de guerre. Je ne peux rien vous dire de plus. Si : le Président sait que je vous rencontre ce soir.

Ça, c'était le baiser de la mort... Au fond, Frank Capistrano était un vieux voyou retors et sans état d'âme, même si c'était pour la bonne cause. Il précisa encore :

— Personne ne sait à Amman qu'Antony Cline appartient à l'Agence. Même pas les Jordaniens, et pourtant on est proches d'eux. Il a été prévenu de ce qui est arrivé et a déjà sûrement pris des mesures.

— Il n'a pas d'idées sur ce qui s'est passé à Londres ?

— Non.

Finalement, Frank Capistrano demandait à Malko de plonger les yeux bandés et les mains liées derrière le dos dans un sac plein de crotales. Il se leva lourdement et dit d'une voix lasse :

— Bon, il faut que j'y aille.

Il n'avait même pas regardé Malko en face. Celui-ci décida de ne pas prolonger ce faux suspense.

— Comment puis-je gagner Amman ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Il y a un vol de la Royal Air Jordan dans une heure, fit simplement Frank Capistrano. Vous arrivez à Amman à 7 h 30 du matin. Vous avez une réservation à l'*Intercontinental*.

— Et ensuite ?

Frank Capistrano prit une carte de visite dans la poche de son gilet et la tendit à Malko.

— Voilà le numéro que vous devez appeler en arrivant à Amman.

Malko baissa les yeux et vit un nom suivi d'un numéro de téléphone : Rania Tarek, 0794537685.

— Qui est-ce ?

— Le contact d'Antony Cline.

Malko mit la carte dans sa poche et chercha le regard de Frank Capistrano.

— Vous êtes très fort, fit-il avec une esquisse de sourire. Et moi, je suis très con. Si une succession de miracles permettait que je me trouve en face de Qusai Hussein, quel est le message ?

Le visage du conseiller spécial de la Maison-Blanche s'éclaira

fugitivement et, tout à coup, il parut dix ans de moins, malgré les poches sous les yeux et les bajoues.

— *You're a fucking son of a bitch !* fit-il en étreignant Malko. *God help you.* Le message est clair : le Président veut la tête de Saddam Hussein.

*

**

On se serait cru en plein hiver en Scandinavie ! Accroché à son volant, Malko roulait à une allure d'escargot, essayant de percer l'épais brouillard qui recouvrait les environs d'Amman. Les trente-cinq kilomètres séparant l'aéroport Queen Alia de la capitale jordanienne étaient noyés dans une nappe épaisse, blanchâtre, qui ne permettait pas de voir à plus de quelques mètres. Il se maudissait d'avoir loué une voiture à l'aéroport, afin de passer plus inaperçu. Un taxi, accoutumé à la route, le dépassa et il se cala dans son sillage, gagnant un peu de vitesse et se replongeant dans ses pensées. En dépit du confort de la première classe, il avait peu dormi, buvant seulement une coupe de Taittinger proposé par l'hôtesse, réalisant dans quel piège il se lançait. Même si Antony Cline arrivait à mettre sur pied un canal de secours, il avait sur le dos un ennemi invisible qui avait déjà tué à Londres et dont il ne savait *rien*. Irakien, israélien ou autre ? L'assassin du *Méridien* d'Heathrow s'était évanoui dans la nature et la CIA ne disposait d'aucun indice. Certes, avant qu'ils ne se séparent, Frank Capistrano lui avait résumé les pré-négociations. D'abord, la CIA avait la certitude de traiter avec Qusai en personne, et non avec un leurre. Cela s'était fait d'une façon astucieuse. Avant que George Tenet s'engage, la CIA avait demandé un *signal* sans ambiguïté. Sous forme d'une phrase glissée dans un discours officiel et dictée par l'intermédiaire d'Al-Sadoon. Une fois l'accord entériné entre Qusai Hussein et les Américains, les choses devaient se passer en trois temps.

D'abord la liquidation de Saddam Hussein. Le point le plus délicat. Pour certains analystes de la CIA, Qusai n'hésiterait pas à liquider physiquement son père... Pour d'autres, plus proches du terrain, c'était impossible, bien que la férocité soit la qualité la plus répandue chez les Tikriti...

Or, George W. Bush exigeait de *voir* le cadavre de Saddam Hussein, comme on avait vu quelques mois plus tôt celui du terroriste palestinien Abu Nidal, tué à Bagdad dans des circonstances mal définies.

Cependant, l'obsession de la Maison-Blanche était de tomber dans un nouveau piège du dictateur irakien ; on craignait que l'affaire n'ait été montée que pour gagner du temps. Le Pentagone avait prévenu que si on n'attaquait pas en mars, au plus tard, c'était fichu pour un an, à cause du climat. La température allait brutalement s'élever jusqu'à 50

°C dans le désert. De quoi faire bouillir l'électronique des blindés. Et George W. Bush n'arrivait pas à croire que Qusai ait pu manœuvrer en cachette de son père...

Saddam Hussein poussait la prudence à un paroxysme de paranoïa. En dehors des membres de sa protection rapprochée, issus du même village et testés depuis des années, et de son secrétaire, personne n'avait le droit de porter une arme en sa présence. Il ne répondait jamais lui-même au téléphone, par crainte qu'il soit piégé et, lorsqu'un chef d'État lui faisait parvenir un message, Saddam Hussein n'en lisait que la photocopie, de peur que l'original ne soit imprégné de poison... C'est feu le roi Hussein de Jordanie qui avait confié ce détail à Bill Clinton. Bien sûr, Saddam ne sortait que dans de rares manifestations officielles, et encore, on ignorait s'il s'agissait de lui ou d'un de ses sosies. Bien qu'omniprésent en Irak, par ses statues, ses portraits, ses apparitions à la télévision, c'était l'homme invisible. Personne ne savait où il demeurait. Lorsqu'il réunissait ses ministres, ceux-ci étaient rassemblés dans un premier lieu, fouillés et embarqués dans des véhicules sans ouvertures qui les menaient dans des bureaux anonymes dont ils ignoraient l'emplacement.

Pour les visiteurs de marque, c'était la même chose. Saddam surgissait de nulle part et repartait. Toujours souriant. On savait seulement qu'il naviguait entre Bagdad et Tikrit, sa ville natale, au nord de Bagdad. Pendant la guerre du Golfe, il avait parfois dormi chez l'habitant, débarquant à l'improviste et repartant à l'aube. Toujours dans des véhicules différents. À Langley, une équipe spéciale d'analystes travaillait en permanence à un projet d'élimination physique. Seulement, pour tuer quelqu'un, il faut le localiser, et la CIA n'y était jamais parvenue en temps réel. En plus, tout le monde savait que ses palais et la plupart des locaux officiels étaient reliés entre eux par des réseaux de tunnels équipés de fibres optiques, et personne n'avait encore pu en dresser le plan. Bref, à moins d'écrabouiller la capitale irakienne et quelques autres villes sous des bombes, intelligentes ou non, il était pratiquement impossible de liquider Saddam Hussein de l'extérieur. Restait la trahison de l'un de ses proches. De ses *très* proches. Ceux-ci n'étaient pas nombreux : ses deux fils Oudai et Qusai et ses trois demi-frères : Salaoui, Warban et Barzan al-Tikriti. Ce dernier avait résidé longtemps à Genève comme représentant de l'Irak auprès des Nations unies. Saddam Hussein, qui avait parfois de l'humour, lui avait également donné le titre de Commissaire aux droits de l'homme. Mais son rôle secret était vital : c'est lui qui gérait les centaines de millions de dollars accumulés grâce aux ventes de pétrole... Sans sa signature, les comptes seraient gelés. Après la mort de son épouse, décédée d'un cancer, il était retourné à Bagdad où on ne le voyait pas plus que son auguste frère.

En dépit de ces précautions, comment Qusai avait-il pu oser monter un coup pareil ? En 1995, Saddam Hussein n'avait pas hésité une seconde à faire exécuter ses deux gendres qui l'avaient trahi et avaient eu l'imprudence de revenir à Bagdad demander pardon...

Les halos jaunâtres de quelques lampadaires apparurent dans le brouillard qui commençait à se déchirer. Malko avait atteint le sud d'Amman. À mesure qu'il gravissait les innombrables djebels, la visibilité s'améliorait, le brouillard faisant place à la pluie. C'était sinistre. Il reconnut enfin le carrefour de Zahran Street et prit à droite, en direction du djebel Amman, le centre de la ville. Peu de véhicules et encore moins de piétons. Les sentinelles des résidences officielles pullulant sur Zahran Street faisaient peine à voir, emmitouflées jusqu'aux yeux dans leur keffieh... Retrouvant l'*Intercontinental*, Malko eut l'impression de sortir d'un très long voyage. Il était un peu plus de huit heures.

*

**

Les deux aiguilles lumineuses de sa Breitling se chevauchaient. Malko réalisa qu'il était midi ! Il avait dormi à peine cinq heures. Il se traîna jusqu'à la douche et en ressortant de la salle de bains, se sentit mieux. Il mourait de faim. Habillé rapidement, il allait sortir de la chambre lorsqu'il aperçut un journal glissé sous sa porte et le ramassa. Le *Jordan Times*. Une manchette barrant toute la première page accrocha son regard : *American diplomat slayed in Amman*⁽¹⁶⁾.

Sous le titre, il y avait la photo d'un corps recouvert d'une bâche, à côté d'une voiture. Malko lut la légende et sentit son sang se liquéfier. L'homme assassiné la veille au soir s'appelait Antony Cline. Un membre de l'USIS⁽¹⁷⁾, en poste à Amman depuis plusieurs années.

CHAPITRE IV

Debout dans l'entrée, Malko dévora les deux colonnes de l'article consacré au meurtre d'Antony Cline. La veille, vers dix-sept heures trente, lorsque le diplomate était rentré chez lui, dans le quartier résidentiel d'Al-Rawabi, il avait été abattu de huit balles de calibre .22 alors qu'il sortait de sa voiture dans son *drive-way*. Tué sur le coup. L'assassin, qui agissait à visage découvert, avait été aperçu par un passant alors qu'il s'enfuyait vers une voiture qui avait démarré immédiatement. Le témoin avait seulement pu dire qu'elle était de couleur bleue, sans avoir pu en relever le numéro.

Comme on n'avait entendu aucune détonation, le meurtrier avait sûrement utilisé un pistolet muni d'un silencieux. Un encadré détaillait la personnalité d'Antony Cline, paisible fonctionnaire de l'USIS, amoureux de la Jordanie, arabisant distingué, qui était à deux pas de la retraite. Le journaliste évoquait le spectre d'Al-Qaïda, mis à toutes les sauces. Aucune revendication n'avait été publiée. Malko reposa le journal : il n'avait plus faim. Antony Cline avait très vraisemblablement été abattu pour une raison précise : le projet « Bagdad Express ». Ou alors il s'agissait d'une coïncidence extraordinaire, et Malko ne croyait pas aux coïncidences. Oubliant son petit déjeuner, il sortit la carte remise par Frank Capistrano à Francfort. Il n'y avait qu'un nom et un téléphone : Rania Tarek, 079 453 7685.

Un portable. Il sortit le sien, puis hésita. Le meurtre de la veille prouvait de façon certaine que l'opération « secrète » de la CIA était pénétrée jusqu'à l'os. Antony Cline avait été assassiné la veille de l'arrivée de Malko. Qui pouvait être au courant, à part Frank Capistrano et le fonctionnaire de la CIA de Francfort qui avait fait sa réservation pour Amman ? Comme au *Méridien* d'Heathrow, le meurtrier était inconnu. Malko reprit l'article. Le témoin mentionnait un homme jeune mal rasé, de type arabe. Un islamiste ou un tueur manipulé par un Service quelconque. Tant qu'on ne le prendrait pas, cela ne menait nulle part.

Ce qui semblait en revanche probable, c'est que le prochain sur la liste serait Malko. Ou quiconque tenterait de poursuivre « Bagdad Express ». Il se demanda si Rania Tarek était encore vivante. Il ignorait tout d'elle, sauf qu'elle devait, d'après son nom, être arabe. La CIA lui faisait pourtant assez confiance pour assurer la liaison entre Antony

Cline et Malko. La trahison venait-elle de là ? Face à un pareil « cas non conforme », Malko n'avait normalement qu'une chose à faire : démonter. C'est-à-dire reprendre l'avion et filer à Liezen se faire pardonner par Alexandra. Il n'était même pas armé et ignorait tout de ses adversaires. En plus, Frank Capistrano l'avait enjoint d'éviter tout contact avec la station d'Amman, par discrétion. Et il ne disposait pas de communications protégées.

Il se sentit soudain nu et impuissant.

Il regarda à l'extérieur. Le brouillard avait fait place à une pluie battante, et le jour avait beaucoup de mal à se lever. Il composa sur son portable le numéro de Rania Tarek puis s'arrêta au moment d'envoyer. Frank Capistrano avait mentionné les Israéliens comme possibles « sous-traitants » du meurtre de Londres. Dans ce cas, il fallait oublier le portable. Ils étaient passés maîtres dans l'interception des communications. Mais comment trouver Rania Tarek sans lui téléphoner ? Il se jeta sur l'annuaire bilingue anglais-arabe et, miracle, trouva quatre Rania Tarek. Après avoir noté leurs numéros, il descendit à la réception.

— Je ne parle pas arabe, expliqua-t-il à l'employé, et je voudrais joindre cette personne. Pouvez-vous m'aider ?

L'employé se mit au travail. Les deux premiers numéros ne répondaient pas. Au troisième, il put enfin engager un dialogue et leva la tête vers Malko.

— *Sir*, c'est une bonne qui a répondu. Je crois que c'est la personne que vous cherchez. Elle est journaliste, n'est-ce pas, pour le *New York Times* ?

— Oui, confirma Malko à tout hasard.

— Elle est sortie pour assister à une conférence de presse du Premier ministre, annonça l'employé de la réception quelques instants plus tard. Elle doit s'y trouver en ce moment.

— Où est-ce ? demanda Malko.

— Dans Zahran Street. Tous les taxis connaissent. C'est sur la droite, après le troisième cercle. Il y a des soldats devant la grille.

Malko récupéra sa voiture au parking et fila sous la pluie. Il n'eut aucun mal à trouver les bureaux du Premier ministre. Une file de voitures attendait pour entrer, filtrée par des gardes. Il la rejoignit. Quand vint son tour, il lança au planton avec un sourire :

— *I am with Rania Tarek*.

Le soldat jordanien en béret noir consulta sa liste et le laissa passer sans discuter. Il traversa ensuite le jardin au milieu des journalistes, gagnant une salle de conférences tout en longueur. L'assistance ne comportait que peu de femmes. Cinq ou six. Il les examina, se demandant *qui* pouvait être celle qu'il cherchait. Tout le monde se leva, le Premier ministre venait d'arriver : jovial, moustachu et souriant. La

conférence commença. Sans intérêt. Dix minutes s'écoulèrent et la porte s'ouvrit sur une jeune femme blonde, les cheveux courts, des lunettes fumées, très élégante dans un long manteau de cuir noir, par l'entrebâillement duquel Malko put apercevoir la boucle en strass de son jean porté avec des bottes à très hauts talons.

Le Premier ministre lui lança une longue phrase en arabe et tout le monde éclata de rire. Tandis que la nouvelle venue se glissait sur une chaise vide, il continua en anglais :

— Rania est toujours en retard mais elle fait de bons articles.

La conférence reprit, avec le jeu des questions et des réponses. Malko ne quittait plus la blonde des yeux. Celle-ci papotait avec ses voisins, fumait sans arrêt, sexy et sûre de son charme. Quel lien pouvait-elle avoir avec Antony Cline ? La conférence terminée, Malko, mêlé à la foule, lui emboîta le pas. Rania Tarek resta quelques instants à bavarder avec des journalistes avant de monter dans une Hyundai noire. Dieu merci, Malko était garé juste derrière elle et put sortir sur ses talons. La Jordanienne descendit Zahran Street, tourna autour du troisième cercle et s'engagea dans la grande avenue montant vers le nord, Al-Sharif-al-Hussein-Ben-Ali. Vingt minutes plus tard, ils étaient à Shumaysani, quartier élégant plein de boutiques et de restaurants. Rania Tarek stoppa devant un petit immeuble de granit rose, et Malko s'arrêta derrière elle.

Lorsqu'elle ouvrit sa portière, Malko s'avança dans sa direction. Elle eut un regard surpris, puis demanda en anglais, avec un sourire un peu forcé :

— *Do I know you ?*

Malko lui rendit son sourire.

— Vous êtes Rania Tarek ?

— Oui, dit-elle, pourquoi ?

— On m'a conseillé de vous appeler pour joindre Antony Cline, dit-il, au 079 453 7685.

Le regard de la jeune femme vacilla et elle lui jeta un regard aigu.

— Comment vous appelez-vous ?

— Malko Linge.

— D'où arrivez-vous ?

— De Francfort.

Les traits de Rania Tarek se détendirent, mais aussitôt, elle demanda à voix basse :

— Vous savez ce qui est arrivé ?

— Oui, j'ai lu les journaux.

— Où êtes-vous descendu ?

— À l'*Intercontinental*.

— Il ne faut pas y rester, dit-elle. Allez chercher vos affaires. Dites que vous quittez Amman et rejoignez-moi ici. Je vous attends dans

ma voiture. Vous saurez retrouver l'endroit ?

— Nous sommes rue Abd-Sufyan, oui. Je connais un peu Amman.

— *Yallah*⁽¹⁸⁾ ! fit-elle en tirant un paquet de Marlboro Lights de sa poche.

Sa main tremblait. Avant de repartir, Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo armorié. Tandis qu'il descendait vers le djebel Amman, il se demanda si Rania Tarek savait qui avait tué Antony Cline, et pourquoi.

*

**

La Hyundai noire n'avait pas bougé lorsqu'il revint. Rania Tarek était au volant en train de fumer. Elle lui adressa un petit signe et démarra. Il la suivit dans un dédale de petites rues dont elle prit certaines en sens interdit, tournant ensuite deux fois autour de l'hôtel *Marriott*. Elle s'assurait qu'ils n'étaient pas suivis. Ensuite, il se retrouvèrent sur l'interminable Zahran Street, qu'ils suivirent vers l'ouest jusqu'au huitième cercle où Rania tourna à droite, montant vers le nord. Ils passèrent ensuite devant la cité médicale Prince-Hussein et continuèrent, suivant des panneaux indiquant Swaileh.

Ils étaient en dehors d'Amman, dans une banlieue encore peu construite, et ils roulaient toujours. Ils traversèrent le village, se retrouvant sur une mini-autoroute serpentant entre des collines boisées. Puis la Hyundai tourna dans un chemin entre les arbres et finit par s'arrêter devant un portail métallique qui s'ouvrit automatiquement, découvrant un grand patio. Malko se gara derrière sa guide et la suivit.

Ils débouchèrent dans un hall encombré de bibelots, aux murs disparaissant sous les tableaux, au sol recouvert de tapis. Rania le fit pénétrer ensuite dans un salon encombré de meubles variés, de bibelots, de tableaux. Une vraie boutique d'antiquaire. Une grande baie donnait sur une vallée. Malko posa sa housse Vuitton et demanda :

— Où sommes-nous ?

— Chez ma tante, répondit Rania Tarek, une cousine irakienne du roi Hussein. Personne ne viendra vous ennuyer ici. Elle est à Londres en ce moment. Les domestiques sont sûrs. Ils ont fui l'Irak en 1970 avec elle et travaillent pour sa famille depuis trois générations. Il y a une chambre en haut pour vous. Nous allons prendre un verre. Venez.

Elle ôta enfin son long manteau de cuir noir. Au-dessus de son jean serrant une croupe cambrée, elle portait un pull gris moulant une lourde poitrine qui semblait greffée sur son torse mince. Sa grosse bouche charnue évoquait plus l'amour que le journalisme. Une vraie petite bombe sexuelle.

Un domestique apparut et elle lui jeta un ordre avant de précéder Malko dans un second salon, plus petit mais aussi encombré que

l'autre. Le domestique réapparut et déposa sur la table basse un plateau d'argent avec une bouteille d'arak et des verres. Rania les servit et Malko s'aperçut que sa main tremblait légèrement. Il croisa son regard et y lut une peur diffuse. D'un trait, elle vida la moitié de son verre et s'excusa avec un sourire.

— Ça a été un choc terrible, dit-elle, je ne m'attendais pas à ce qui est arrivé... J'ai encore parlé à Antony hier matin. Je devais le rappeler dès que vous m'auriez contactée.

— Vous savez pourquoi il a été tué et par qui ?

Elle prit son paquet de Marlboro Lights, en sortit une que Malko lui alluma avec son Zippo en argent massif, gravé à ses armes, avant de répondre :

— Non. J'ai parlé ce matin au patron du Moukhabarat, Saad Khair. Ils n'ont aucune piste. Cela peut être n'importe quoi.

— Le *Jordan Times* parle d'Al-Qaida.

Rania haussa les épaules.

— Ce n'est pas leur style et il n'y a aucune revendication. Mais on ne peut être sûr de rien.

Malko hésitait à se découvrir, ignorant ce que Rania Tarek savait du projet « Bagdad Express ». Elle vint à son secours.

— Je crains que ce meurtre soit lié à votre venue, dit-elle. Antony m'avait parlé d'une infiltration en Irak, très secrète. Quelqu'un devait vous emmener à Bagdad. Un Irakien.

— Il a été assassiné à Londres, il y a trois jours, fit Malko. Avec son correspondant de l'Agence, William Combs, que je remplace.

— Je sais. Antony me l'a dit. Cela l'a bouleversé mais il m'a dit qu'il avait le téléphone du chauffeur de cet homme.

— Il vous l'a donné ?

— Non, mais il doit se trouver dans ses affaires.

— Je devais contacter la dentiste d'Al-Sadoon, dit Malko. J'ai son numéro. Ce sera peut-être plus simple que le chauffeur.

— Bien sûr, approuva Rania Tarek. Je peux vous aider ?

— Quel devait être votre rôle dans cette affaire ? demanda-t-il.

Rania Tarek eut un sourire plein de modestie.

— Oh, juste faire le va-et-vient entre vous et Antony. Il ne voulait pas de contact direct avec vous. Par précaution. Il avait confiance en moi car c'est un très vieil ami de ma famille. Nous sommes parents du roi Fayçal assassiné le 14 juillet 1958 à Bagdad. Ma tante a fui l'Irak pour s'installer ici. Le roi Hussein, notre cousin, nous a beaucoup aidés et a fait pression sur Saddam Hussein pour qu'il ne confisque pas les propriétés que nous possédons encore en Irak. Mais je rêve du jour où nous pourrions y retourner. Moi-même, je n'y suis allée qu'en 1974, lorsque j'avais cinq ans. Je voudrais tant retourner dans mon pays. Peut-être, un jour, pourra-t-on rétablir un Hachémite sur le trône

d'Irak. Ce serait merveilleux !

Elle s'était animée, le regard brillant, plus sexy que jamais.

— Vous pensez à qui ? demanda Malko.

— Mon oncle. Il n'est pas encore trop vieux et je suis certaine que les Irakiens l'accueilleraient bien.

Tout à coup, Malko réalisa que Rania n'était pas seulement une « petite main » du projet « Bagdad Express ». L'arme secrète de la CIA était-elle de rétablir une monarchie, au moins constitutionnelle, en Irak ?... Frank Capistrano ne lui avait sans doute pas tout dit. D'un côté, il se sentait plus en confiance. Ce n'était pas la ravissante Rania qui allait le trahir.

— Vous connaissiez les véritables fonctions d'Antony Cline ? demanda-t-il.

— Bien sûr, fit Rania avec un sourire complice. Nous l'avons aidé à plusieurs reprises à faire passer des gens en Irak. Mais personne ne le sait. Même pas les gens de la CIA à l'ambassade. Et surtout pas les services jordaniens.

— Leur chef vous a pourtant téléphoné ce matin !

— J'étais très liée avec son prédécesseur, Samir Bathiki, et il sait que j'étais proche d'Antony Cline. Ce dernier était très apprécié ici car il parlait parfaitement arabe et connaissait bien le pays. Et puis le roi Hussein m'aimait bien...

C'était le plus important, dans un pays comme la Jordanie. La bouteille d'arak avait sérieusement baissé. Dehors, le temps était toujours aussi épouvantable. Rania regarda sa montre, une Breitling Callistino pleine d'émeraudes.

— Je dois retourner en ville. Que voulez-vous faire ?

— Pensez-vous pouvoir récupérer le numéro du chauffeur ?

Elle hésita.

— Je vais essayer. Demander à sa femme.

— Bon, conclut Malko, je vais appeler la dentiste.

— Attendez, proposa-t-elle, je vais le faire pour vous.

— Dites que je suis un ami d'Al-Sadoon, conseilla-t-il en lui tendant le numéro de téléphone.

La conversation en arabe fut très courte. Quand elle raccrocha, Rania annonça :

— Vous avez rendez-vous demain à dix heures. C'est juste en face du *Marriott*. Un *medical building*. Maintenant je dois y aller. Je serai de retour pour dîner. Reposez-vous.

Il l'aïda à remettre son manteau de cuir et se retrouva en compagnie d'une demi-douzaine de chats qui vinrent l'observer. Il monta à l'étage et posa ses affaires dans la chambre attribuée par Rania. Ensuite, il redescendit, réprimant une furieuse envie d'appeler Frank Capistrano.

Au rez-de-chaussée, il examina les innombrables tableaux. Une

lettre était encadrée, prophétique, datée de mars 1958 et signée du roi Fayçal d'Irak. Il y parlait de la possibilité de fonder une fédération entre la Jordanie et l'Irak... Beaucoup de sang avait coulé depuis sur les bords du Tigre... En tout cas, le projet « Bagdad Express » dérangeait beaucoup, pour qu'on tente de l'enrayer avec autant de férocité. Il souhaitait presque que la filière Al-Sadoon ne puisse être réactivée. Partir en Irak avec des ennemis invisibles et bien informés sur le dos, ce n'était pas une situation d'avenir.

*

**

La nuit tomba à quatre heures et demie. Vers sept heures, il entendit un bruit de voiture et Rania Tarek réapparut.

— Il y a du nouveau ? demanda-t-elle.

— Rien, dit-il en caressant un des chats installé sur ses genoux.

Rania vint le rejoindre et s'assit en face de lui. Ses seins étaient si tentants qu'il dut faire un sérieux effort pour en détourner les yeux.

— Qui était ce Al-Sadoon ? demanda-t-il pour chasser ses mauvaises pensées.

— Un des « *croonies*⁽¹⁹⁾ » de Saddam Hussein, expliqua Rania. Il a gagné beaucoup d'argent avec l'embargo. Il était chargé d'acheter de l'armement conventionnel en Ukraine et de vendre du pétrole. Il venait souvent à Amman et sa maîtresse Tania Serafian l'accompagnait parfois, une très belle Arménienne qu'il a installée à Bagdad, dans un palais.

— Vous saviez pourquoi il devait m'emmener en Irak ?

— Antony Cline m'avait dit qu'il s'agissait de retourner un scientifique irakien qui en sait beaucoup sur le programme d'armes de destruction massive.

Malko ne la détrompa pas. Mais ce cloisonnement n'avait pas évité à l'agent de la CIA de se faire assassiner.

Le domestique surgit silencieusement, avec un plateau de mézès et une nouvelle bouteille d'arak. Ils grignotèrent pendant presque deux heures en bavardant, puis Rania bâilla discrètement.

— Je dois me lever tôt demain matin. Il vaudrait mieux que vous partiez en même temps que moi, pour votre rendez-vous, sinon, vous aurez du mal à trouver la bonne route.

Ils se levèrent ensemble et, involontairement, Malko frôla la fascinante poitrine de son hôtesse qui parut ne pas s'en apercevoir. Elle le précéda dans l'escalier, entra dans sa chambre et en ressortit avec un antique revolver au long canon qu'elle tendit à Malko. Un Webley britannique qui avait dû faire la guerre des Boers.

— Ici, vous ne risquez en principe rien, dit-elle, mais après ce qui est arrivé à Antony, on ne sait jamais. Cette arme appartenait à mon grand-père. Elle est chargée. Bonne nuit.

Il lui baisa la main et elle parut touchée.

*

**

Une vingtaine de femmes attendaient l'autobus, avenue Al-Maleka-Noor. Toutes portaient le hijab : l'islamisme progressait. Malko arriva en face de l'hôtel *Marriott* et repéra immédiatement un immeuble à la façade couverte de plaques de médecins. Il descendit et alla les examiner de plus près. Il trouva très vite celle du docteur Fayrouz Baktoum, diplômée de l'université dentaire de Chicago.

Au premier étage, une grosse femme lui ouvrit, il donna son nom et elle le mena dans la salle d'attente.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur une femme de petite taille en blouse blanche, avec de beaux yeux noirs et un nez aplati de boxeur. Elle attendit que Malko soit installé pour demander en anglais :

— Ma secrétaire m'a dit que vous étiez un ami de M. Al-Sadoon ?

— C'est exact, dit Malko. D'ailleurs, il devait m'emmener avec lui quand il reviendrait à Bagdad. Seulement...

— Je sais, coupa-t-elle. C'est horrible. Ouvrez la bouche.

Malko obéit et la dentiste explora consciencieusement ses dents pendant près de cinq minutes. Avant de laisser tomber :

— Vos dents sont en parfait état !

— J'en suis ravi, dit Malko en souriant.

Il se demandait comment progresser lorsque le docteur Baktoum dit d'une voix égale :

— Je sais que le chauffeur de M. Al-Sadoon est encore en ville. Je le soigne aussi. Voulez-vous que je lui demande s'il peut vous emmener à Bagdad ?

— Vous croyez que c'est possible ? Je n'ai pas de visa. M. Al-Sadoon devait me le faire prendre à la frontière.

Elle ne se troubla pas et demanda simplement :

— Je vais lui demander. Où puis-je vous joindre ?

— Je suis chez des amis. Je vais vous donner mon portable.

Le docteur Baktoum nota son numéro, refusa d'être payée et le raccompagna. La salle d'attente était remplie. Il regagna sa voiture. Rania lui avait recommandé de ne pas trop traîner en ville et il reprit la direction de Swaileh.

*

**

La pluie continuait de tomber. Une horreur. Malko tournait en rond dans la maison vide, suivi par les chats ravis d'avoir de la compagnie. Rania avait téléphoné pour dire qu'elle rentrerait en fin de journée. Il essaya la télévision mais ne trouva que des chaînes arabes. Rien à lire. Il s'allongea et, aussitôt, deux chats vinrent s'étaler sur lui. Sans s'en

rendre compte, il bascula dans le sommeil et fut réveillé par la sonnerie du portable.

— C'est le docteur Baktoum, annonça une voix de femme. J'ai contacté la personne dont nous avons parlé ce matin. Il faut que vous alliez le voir.

— Où ?

— Il habite chez des cousins à lui, au 43 rue Ibrahim-al-Shaybrani, premier étage. C'est une petite rue qui donne dans Jaish Street. Il s'appelle Moktar et il parle un peu anglais. Il vous attend demain matin.

Elle raccrocha avant même qu'il puisse placer un mot.

Jaish Street, grande artère traversant un quartier populeux du sud d'Amman, était une voie en sens unique bordée de centaines de boutiques. Rania s'arrêta pour demander à un passant la rue Ibrahim-al-Shaybrani et enfin on la lui indiqua. Mise au courant la veille, elle avait insisté pour accompagner Malko, lui jurant qu'il ne trouverait pas seul. Ce qui était totalement vrai.

Elle engagea la Hyundai dans une petite rue escaladant une des innombrables collines de ce quartier pouilleux et stoppa finalement devant une vieille maison lépreuse.

Au premier étage, elle sonna et la porte s'ouvrit sur un grand gaillard barbu portant un sweat-shirt vert. Il échangea quelques mots avec la jeune femme et ils entrèrent dans un petit appartement modeste. Ils s'assirent sur un grand canapé recouvert de plastique et une femme apporta du thé. Son verre de thé à la main, Malko détailla l'environnement. Deux choses le frappèrent : d'abord, le regard vif, intelligent, du chauffeur. Justement pas un regard de chauffeur... Et ensuite, un gros téléphone noir posé sur la table basse : un *Thuraya*, téléphone satellite coûtant trois mille dollars. Inattendu dans cet intérieur plus que modeste. Le chauffeur but un peu de thé et s'adressa en arabe à Rania qui traduisit.

— Moktar dit qu'il a demandé des instructions à Bagdad et qu'il est autorisé à vous emmener.

— Comment a-t-il joint Bagdad ?

— Avec ce téléphone satellite. C'est celui de son patron.

Malko retint un sourire. En Irak, seuls les « moukhabarat » de très haut niveau possédaient un *Thuraya*, interdit au reste de la population. Or, Qusai Hussein était justement le patron de la *Special Security Organization*. Apparemment, le meurtre d'Al-Sadoon n'avait pas stoppé « Bagdad Express ». Du moins du côté irakien.

— Quand veut-il partir ? demanda Malko.

— *Boukrah*, fit Moktar.

Demain. Le poulx de Malko grimpa quand même un peu. Il plongeait dans un trou noir. Personne ne savait qui avait tué Antony

Cline et ce n'était pas Moktar qui allait l'éclairer. Mais s'il disait non, « Bagdad Express » tombait à l'eau.

— Dites-lui que je suis d'accord, répondit-il.

Les dés étaient jetés pour ce qui risquait d'être une balade en enfer.

CHAPITRE V

Moktar, après avoir écouté Rania Tarek, hocha la tête et lâcha une phrase en arabe.

— Il dit qu'il faut partir très tôt, vers huit heures du matin, traduisit-elle. Vous devez le retrouver à l'hôtel *Hyatt*.

— Précisez que je n'ai pas de visa, prévint Malko, qui ne tenait pas à faire quelques centaines de kilomètres dans le désert pour rien.

Elle posa la question et Moktar répondit d'une phrase lapidaire.

— Il dit que cela n'a pas d'importance.

Donc, Malko était bien pris en charge par la *Special Security Organisation* de Qusai Hussein. Car on n'entrait pas en Irak comme dans un moulin. Ils burent encore un peu de thé et prirent congé. À peine dehors, Rania dit à voix basse :

— Ce n'est pas un vrai chauffeur. C'est un « moukhabarat ». Sinon, il ne pourrait jamais prendre la responsabilité de vous emmener.

— Je sais, acquiesça Malto, mais d'un côté c'est plutôt rassurant. Je voudrais quand même bien savoir qui a assassiné Antony Cline.

Ils se retrouvèrent dans la circulation infernale de Jaish Street, et Rania Tarek baissa les yeux sur sa Callistino.

— Je vais vous ramener à la maison et je repartirai à mes rendez-vous.

— Pour ma dernière soirée à Amman, nous pourrions aller dîner dehors, suggéra Malko.

Un sourire éclaira les traits de la jeune femme.

— Excellente idée. Je vais essayer de trouver un endroit un peu gai. Il n'y en a pas beaucoup.

Une demi-heure plus tard, ils étaient à Swaileh. Une voiture était stationnée en face de la maison de Rania Tarek. Une Volkswagen avec deux hommes à bord. Dès qu'ils s'arrêtèrent, l'un des deux en émergea, un Occidental engoncé dans une canadienne, le crâne rasé, le visage mangé par une énorme barbe tirant sur le roux, avec des épaules de déménageur.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Malko.

— Non, personne.

Malko sortit de la Hyundai, l'estomac un peu noué. L'inconnu avançait vers lui en se balançant comme un gorille, impressionnant de force brute. Sous sa canadienne, il ne portait qu'un pull noir. Un

« rugueux ». Arrivé en face de Malko, il dit d'une voix égale :

— *Mister* Linge, j'ai un message pour vous.

— Un message ? fit Malko, franchement étonné, car personne ne connaissait sa présence chez Rania Tarek.

— Oui, de la part de votre ami Frank.

L'angoisse de Malko se dissipa d'un coup. Frank Capistrano ne l'avait pas oublié. Il se pencha vers la Hyundai et lança à Rania :

— Vous pouvez y aller. C'est un ami.

— Hassan va vous ouvrir, dit-elle. À tout à l'heure.

L'homme de la CIA lui tendit une main large comme une poêle.

— Je m'appelle Greg Ritter. Heureux de vous rencontrer.

— Venez, fit Malko.

Il sonna et le domestique de Rania leur ouvrit. Malko conduisit l'agent de la CIA jusqu'au petit salon, laissant le second américain dans leur Volkswagen munie d'une discrète plaque jordanienne.

— Vous êtes basé à l'ambassade ? demanda-t-il. Greg Ritter secoua la tête.

— Non, nous n'avons pas de contact avec la station jordanienne d'Amman. J'appartiens aux S.O.G.⁽²⁰⁾ de l'Agence. Nous sommes une trentaine basés dans le camp d'Arzak, à une centaine de kilomètres au sud-est d'Amman. Une base aérienne jordanienne où nos gens construisent une piste pour gros-porteurs. Nous opérons à partir de là pour des raids d'exploration de l'autre côté de la frontière.

— Vous allez en Irak ?

Le « rugueux » eut un sourire modeste.

— Oui, souvent, par unité de deux ou trois. Ce n'est pas très dangereux. D'abord, les Irakiens ne surveillent pas tout et nous opérons dans la *no flying zone*, en passant par l'Arabie Saoudite. En Humvee la plupart du temps, ou en hélico.

— Qu'est-ce que vous y faites ?

Nouveau sourire.

— Je ne peux pas *tout* vous dire. On cherche des sites clandestins irakiens, on pose des balises radio, on constitue des dépôts de carburant ou de munitions. Nous avons une couverture de drones et un échelon d'hélicos prêts à nous venir en aide, mais ils n'ont jamais servi. D'ailleurs, je crois que les Irakiens ne cherchent pas vraiment à nous intercepter. Ils connaissent notre présence. Parfois, nous croisons des caravanes de contrebandiers bédouins. On s'ignore... Nous disposons de *Thuraya* pour nos communications.

— Vous pourriez me faire entrer en Irak ? demanda Malko, intrigué.

Greg Ritter hocha affirmativement la tête.

— Sûr ! Mais pas à Bagdad. On ne s'enfonce pas très loin en territoire irakien. Notre point le plus éloigné de la frontière est une base de Scuds abandonnée et bombardée. Nous y avons planqué un

petit dépôt de carburant et de munitions. À cinquante miles de la frontière.

— Donc, vous pourriez aussi m'exfiltrer ? interrogea Malko, intéressé.

— *No problem*, affirma Greg Ritter. Mais cela suppose que vous rejoigniez un point de ralliement dans le désert. Donc, que vous ayez un moyen de transport. Et un de communication. Il faut un timing serré, nous ne restons jamais là-bas longtemps. En Irak, les portables sont interdits, les satellites aussi...

— Vous avez déjà exfiltré des gens d'Irak ?

— Oui.

Visiblement, il ne voulait pas en dire plus. Il sortit de sa poche un bristol où étaient notés une dizaine de numéros de téléphones satellite et le tendit à Malko.

— O.K. Je suis venu vous apporter ceci. La liste de nos *Thuraya*. Un de ces numéros répond toujours. Celui souligné en rouge est le P.C. d'Arzak. Votre nom de code est « Rabbit ». Vous devez l'énoncer en premier lorsque vous appelez, sinon personne ne répondra. On m'a dit que vous n'aviez pas besoin de nous pour entrer en Irak, mais peut-être pour en *sortir*.

— Effectivement, reconnut Malko, mais je ne dispose d'aucun moyen de communication.

Les traits burinés de Greg Ritter s'éclairèrent.

— C'est la deuxième raison de ma visite. Langley m'a transmis deux noms pour vous. Des gens de Bagdad, susceptibles de vous aider. Le premier est le diplomate polonais qui représente les intérêts américains à Bagdad, Krzysztof Garlinski. Il est installé dans notre ambassade et dispose d'un téléphone satellite protégé. Il est prévenu et vous pouvez aller le voir. Ne téléphonez pas, toutes ses lignes sont, bien entendu, surveillées par les Irakiens. La seconde personne est une N.O.C.⁽²¹⁾ allemande du BND⁽²²⁾, Lili Gehlen. Elle est coordonatrice des différents mouvements pacifistes qui se succèdent à Bagdad et habite l'hôtel *Al Fanar*, dans Abu Nawas. Sous la couverture d'une Verte allemande. Sa Centrale doit la prévenir de votre arrivée.

— En quoi peut-elle m'aider ? demanda Malko.

Le « rugueux » haussa ses épaules puissantes.

— Je n'en sais rien, je répercute les instructions. En tout cas, à Bagdad, rappelez-vous de ne jamais rien dire au téléphone et de garder toujours sur vous les papiers « sensibles ». Toutes les chambres de tous les hôtels sont fouillées en permanence par le Moukhabarat. En plus, si vous allez dans le désert, attention. Il y a encore des milliers de mines sur les pistes. Et nous sommes en hiver : la nuit, il y fait très froid. *Any questions ?*

— Non, dit Malko.

Ils se levèrent. Dans cette petite pièce, Greg Ritter était encore plus impressionnant. Malko le raccompagna et alla ensuite se pencher sur une carte de l'Irak. Bagdad se trouvait à environ cinq cents kilomètres de la frontière jordanienne. Aucune agglomération importante ne se trouvait dans la zone où les S.O.G. de la CIA pouvaient s'ébattre tranquillement, à l'abri de la zone d'exclusion aérienne. La région au sud du 33^e parallèle qui passait à moins de cent kilomètres au sud de Bagdad était interdite à l'aviation irakienne depuis dix ans, comme le Kurdistan, au nord du 35^e parallèle. En tout cas, Frank Capistrano se souciait de lui. Seulement, avant de sortir d'Irak, il fallait y entrer. Et survivre.

*

**

Rania Tarek rentra à sept heures et quart, en ébullition.

— Le Moukhabarat a arrêté deux hommes pour le meurtre d'Antony ! annonça-t-elle. Des Irakiens. Mais on ne sait pas pour qui ils travaillent.

— Qui peut être responsable de ce meurtre du côté irakien ? demanda Malko.

Rania eut un geste d'impuissance.

— Théoriquement, c'est Qusai Hussein qui dirige le Moukhabarat, mais il ne contrôle pas tout. Il y a les militaires. De petites structures dirigées directement par Saddam Hussein, et aussi les réseaux de Oudai, qui a aussi ses prisons. Comme celui-ci fait beaucoup de business avec la Jordanie, je suppose qu'il a des gens ici.

Oudai Hussein aurait-il pu avoir vent de « Bagdad Express » ? Malheureusement, Malko ne pouvait parler du projet à Rania Tarek. Celle-ci proposa :

— Je prends un bain, je me change et nous pourrions aller dîner.

Malko essaya de s'intéresser à la télé. Lorsque Rania réapparut, elle avait changé son jean pour une jupe de daim très courte et d'élégantes bottes à hauts talons, avec un pull toujours aussi moulant. Malko l'aida à enfiler son manteau de cuir noir et frôla sa somptueuse poitrine, ce qui lui expédia une petite giclée d'adrénaline dans les artères. Hélas, Rania, en dépit de son physique provocant, semblait désespérément sage. Il mirent quarante-cinq minutes à gagner le djebel Amman.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Dans une discothèque, le *Nai*, dans Shumaysani. C'est tout nouveau et il y a de la musique.

Un quart d'heure plus tard, elle se gara devant l'hôtel *Howard and Johnson* et Malko la suivit dans un escalier menant à un sous-sol plutôt lugubre. Ils débouchèrent dans une salle profonde avec un bar courant sur toute sa longueur. Des tables étaient disposées face au bar, sur une sorte d'estrade, mais à peine une demi-douzaine d'entre elles

étaient occupées. Il y avait effectivement de la musique. Très forte et pas très bonne. Une sorte de techno qui déchirait les tympanes. Malko regarda autour de lui.

— Où est la piste de danse ?

— Ici, on ne danse pas, expliqua Rania, sinon les islamistes viendraient faire un scandale. On boit, on mange et on flirte, si on veut.

Elle se débarrassa de son manteau de gestapiste et de nouveau Malko eut un petit choc agréable en redécouvrant son étonnante poitrine. Cela devenait du fétichisme...

La carte était étrange : mélange de japonais, d'européen et de libanais. Malko commanda des sushis et une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 1996, après s'être enquis des goûts de Rania. Ils trinquèrent et Malko posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Toutes les femmes sont en pantalon. Pourquoi ? Rania sourit.

— À Amman, quand une femme est en jupe, on dit que c'est une putain, qu'elle s'offre aux hommes. C'est l'influence islamiste.

En tout cas, cela ne semblait pas *la gêner*... Ils se jetèrent sur les sushis. À cause de la musique, il était difficile de se parler. La bouteille de Taittinger descendait à toute vitesse, Malko se sentait un peu plus optimiste et les yeux de Rania brillaient comme des étoiles. Profitant d'un break musical, ils commencèrent à parler de la dynastie hachémite. Rania s'anima, intarissable *pasionaria* du futur et improbable royaume d'Irak. La salle s'était remplie, surtout des couples dont le geste le plus intime était de se tenir la main.

— Vous m'avez dit qu'on flirtait..., remarqua Malko.

Rania lui adressa un sourire à damner un prophète.

— Ici, on flirte avec les yeux, c'est plus convenable... C'est *après* qu'on flirte vraiment...

La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé était presque vide. Rania soupira.

— C'est vrai ! C'est dommage de ne pas danser. Venez. On va rentrer.

Dans la Hyundai, elle mit la radio très fort, de la musique orientale très rythmée et incroyablement sensuelle. Malko en avait des picotis dans la colonne vertébrale. De retour dans la maison de Swaileh, Rania jeta son manteau et proposa :

— Vous voulez encore boire un verre ? Ici, je n'ai que de l'arak.

— De l'arak et de la musique, réclama Malko.

La Jordanienne disparut dans la cuisine et revint avec une bouteille d'arak et des verres. Pendant que Malko les servait, elle enclencha une cassette et la même musique orientale se mit à faire trembler les murs, faisant fuir les chats. Rania vida son verre d'un trait et se mit à danser sur place, face à Malko.

Les mains réunies au-dessus de la tête, les pieds cloués au sol, mais le bassin ondulant comme une toupie.

Malko sentit son ventre s'embraser. Rania tournait lentement sur elle-même, rythmant sa rotation de coups de reins suggestifs. Un véritable appel au viol. Ses lèvres épaisses retroussées sur des dents très blanches, elle expédiait à Malko des œillades brûlantes. Provocation ou jeu ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir. Il se rapprocha et posa ses mains sur ses hanches qui semblaient agitées de la danse de Saint-Guy. Ses coups de reins se firent encore plus appuyés. Malko l'attira vers lui et, très vite, sentit son ventre onduler contre le sien.

Presque involontairement, il la repoussa vers un muret qui coupait la pièce, délimitant le palier de marbre surélevé au pied de l'escalier menant au premier étage.

Rania ne parut pas s'apercevoir qu'elle se frottait contre Malko. Le regard dans le vague, elle continuait à onduler, comme si elle avait été seule. Euphorie due probablement aux bulles du Taittinger.

D'un coup, il n'y eut plus d'espace entre leurs deux corps. Coincée entre le muret et Malko, Rania continuait à se démener comme un poisson hors de l'eau, paraissant ignorer la réaction qu'elle déclenchait chez Malko collé à elle.

N'en pouvant plus, celui-ci lâcha les hanches de la jeune femme et posa ses mains en coupe sous ses seins lourds, effleurant du bout des doigts les pointes dressées sous le tissu. Rania parut enfin s'apercevoir de quelque chose. Ses bras redescendirent et se nouèrent sur la nuque de Malko. Elle leva le visage vers lui et, sans hésiter, l'embrassa.

Elle ne dansait plus, imbriquée contre lui. Avec volupté, il pétrissait sa magnifique poitrine, en faisant durcir les pointes tandis qu'elle l'embrassait avec une fougue accrue. Fébrilement, il se défit, libérant d'un coup son sexe durci. Rania eut un petit sursaut, mais n'interrompit pas son baiser. Encouragé, il passa les mains sous sa jupe, saisit sa culotte et la fit glisser le long de ses jambes gainées de bas stay-up. Il pressa aussitôt son membre contre le ventre nu de Rania.

D'elle-même, celle-ci se laissa aller en arrière sur le tapis de soie recouvrant le palier de marbre qui se trouvait juste à la bonne hauteur. Malko lui releva les jambes et n'eut qu'à donner un léger coup de reins pour l'emmancher jusqu'à la garde. Allongée, Rania continuait à rouler des hanches, comme pour accompagner sa pénétration. Comme il s'enfonçait en elle encore plus fort, elle poussa un cri. Excité, Malko la saisit sous les genoux, la repliant comme une grenouille, et se mit à la marteler de plus belle, les mains crispées sur ses reins. Mais sous ses coups de boutoir, elle glissait sur la soie du tapis, lui échappant. D'une voix mourante, elle murmura :

— *Schway ! Schway*⁽²³⁾ !

Il la ramena vers lui et ralentit ses coups de reins. Aussitôt, il sentit le ventre de Rania onduler sous ses va-et-vient profonds et quelques secondes plus tard, tout le corps de la jeune femme fut secoué d'un spasme violent, au moment où Malko se vidait en elle.

Cela avait été violent, délicieux, inattendu et bref. Malko lâcha les jambes de Rania dont les pieds reprirent contact avec le sol, alors qu'il était encore fiché en elle. Il se retira et elle se redressa, le regard flou. Sans le regarder, elle ramassa sa culotte et disparut dans l'escalier.

*

**

Moktar, le chauffeur de feu Al-Sadoon, attendait devant l'entrée de l'hôtel *Hyatt*. Il était huit heures pile. Rania Tarek avait tenu à accompagner Malko. Ils avaient pris le *breakfast* ensemble, comme si rien ne s'était passé la veille. Moktar lui dit quelques mots et monta à l'arrière de la Hyundai.

— La voiture est dans le parking, un peu plus bas, expliqua la jeune femme, qui s'engagea dans Al-Amar-Mohammad Street.

Cinq cents mètres plus loin, elle s'arrêta devant le parking d'un concessionnaire Mercedes. Devant la sortie se trouvait une magnifique Mercedes 560 grise. Moktar donna quelques dinars au gardien du parking et se mit au volant. Rania était descendue de la Hyundai. Elle portait de nouveau un jean avec sa ceinture de strass à laquelle était accroché son portable. Ils échangèrent un regard presque indifférent, mais Malko n'avait pas envie de prendre congé devant le chauffeur.

— Je vous raccompagne à votre voiture, proposa-t-il. Ils ressortirent du parking, laissant Moktar en train de vérifier la roue de secours de la Mercedes. Rania remonta dans la Hyundai. Quand elle fut au volant, Malko pencha la tête à l'intérieur et effleura ses lèvres.

— J'ai passé une soirée merveilleuse, fit-il. À bientôt, j'espère.

Au moment où il se redressait, il aperçut du coin de l'œil le gardien du parking qui venait de quitter son poste et remontait la rue en marchant rapidement. Tout à coup, il se mit à courir. Durant quelques fractions de seconde, Malko le regarda sans comprendre. Puis il eut un pressentiment, se retourna vers la Mercedes et hurla à l'intention du chauffeur :

— *Get out of the car*⁽²⁴⁾ !

Seulement, Moktar ne comprenait que l'arabe. Il adressa un sourire à Malko, pensant que celui-ci lui disait de venir le rejoindre, et tourna la clef de contact.

En un instant, la Mercedes se transforma en une boule de feu, dans une déflagration assourdissante. Le capot, arraché, s'envola, les glaces explosèrent, le toit s'ouvrit comme le coffre et toute la voiture s'embrasa. Malko aperçut pendant quelques secondes dans les

flammes la silhouette du chauffeur, avant que ce dernier ne s'enflamme à son tour.

Les jambes coupées, il s'appuya à la Hyundai, réalisant qu'il venait d'échapper à la mort. S'il n'avait pas voulu embrasser Rania, il aurait été dans la Mercedes au moment où elle explosait.

CHAPITRE VI

Rania Tarek, blanche comme un linge, regardait la Mercedes 560 entourée de flammes. L'âcre odeur de la peinture et du plastique les fit tousser et ils durent reculer. Le fracas de la déflagration avait attiré tout le quartier et l'incendie menaçait les autres voitures du parking. Deux employés accouraient avec des extincteurs. Malko, suffoquant, entraîna la jeune femme.

— Partons ! dit-il.

Moktar, le chauffeur, n'était plus qu'une silhouette noire recroquevillée au volant. La Mercedes 560 brûlait comme une torche. On entendit la sirène d'une voiture de pompiers qui se rapprochait. Il avait fallu une charge de plusieurs kilos pour provoquer de tels dégâts. Sûrement placée par le gardien du parking. Rania, en remontant Al-Amar-Mohammad Street, croisa une voiture de police, une ambulance et deux camions de pompiers.

Malko avait du mal à se concentrer. Ce genre d'attentat était jadis courant à Beyrouth et il y avait encore beaucoup de spécialistes dans la région. Cette fois, la route de Bagdad était coupée, pour de bon. Ceux qui voulaient couler « Bagdad Express » avaient enfin réussi. Il n'avait plus qu'à reprendre l'avion. Conduisant comme une automate, Rania les ramena dans sa maison de Swaileh et se laissa tomber sur le canapé du petit salon.

— C'est horrible ! soupira-t-elle en réprimant une quinte de toux. Qui a pu faire cela ?

— Ceux qui ont tué William Combs, Al-Sadoon et Antony Cline, répondit Malko.

Sa Breitling indiquait huit heures quarante. Minuit quarante à Washington. Il composa le numéro du portable de Frank Capistrano, sans trop d'espoir, mais la voix rocailleuse du conseiller de la Maison-Blanche répondit à la seconde sonnerie.

— Il paraît que vous avez du mauvais temps, lança Frank Capistrano d'un ton volontairement jovial. Ne vous affolez pas, cela va passer. Ici aussi, il fait froid.

— Il fait *vraiment* très mauvais, souligna Malko, entrant dans le jeu. Je ne peux même pas sortir.

Il y eut un bref silence. Frank Capistrano devait tenter de décrypter le message de Malko. Il dit finalement :

— Ça s'arrangera, je vais me coucher, il est tard. Attendez que le soleil revienne.

Il raccrocha. Malko se dit qu'il ne pouvait être déjà au courant du dernier contretemps, mais qu'il l'enjoignait de continuer sa mission. De toute façon, il en était réduit à un rôle passif. Il croisa le regard de Rania et annonça avec un sourire d'excuse :

— J'ai peur que vous ne soyez obligée de m'offrir encore un peu l'hospitalité.

— Vous êtes chez vous, assura aussitôt la jeune femme. Pour l'instant, je dois aller en ville. J'ai des rendez-vous.

— Je reste là, dit Malko. Je n'ai rien d'autre à faire.

*

**

La journée avait passé lentement. Rania était rentrée tard pour se coucher aussitôt. La télévision jordanienne passait en boucle l'attentat du parking. Pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner, Rania donna quelques coups de fil et annonça à Malko :

— Le Moukhabarat jordanien a identifié Moktar, le chauffeur de la Mercedes. C'est un « moukhabarat » irakien de rang élevé. On a trouvé dans ses bagages un *Thuraya* réservé aux chefs.

Malko regarda la pluie qui s'était remise à tomber. Il ne pouvait pas rester éternellement à Amman. Mais, avant de repartir, il avait besoin d'un contact avec Greg Ritter, le « rugueux » du S.O.G. Il sortit la liste des numéros que l'Américain lui avait laissés. Il allait composer le premier lorsque son portable sonna.

— *Mister Linge*, fit une voix chantante en anglais, vous avez oublié votre rendez-vous de détartrage.

C'était la dentiste, le docteur Fayrouz Baktoum.

— Ah, je suis désolé, dit Malko.

— Cela ne fait rien, continua la dentiste, je peux vous prendre aujourd'hui à cinq heures.

Dès qu'il eut terminé, Rania l'interrogea du regard.

— Je crois qu'il y a du nouveau, dit Malko.

*

**

Qusai Hussein était ivre de rage, mais ne pouvait s'épancher auprès de personne. De son bureau de l'énorme complexe de Damascus Street abritant son Q.G., il essayait de prévoir quelle serait la prochaine contre-mesure pour l'empêcher de réaliser son plan. Il avait prévu des obstacles, mais pas à ce point. Or, s'il était presque certain de l'identité de celui qui voulait saboter son initiative, il ne pouvait rien faire pour le contrer. Sauf prévoir ses coups. On lui apporta des documents à signer et on lui annonça qu'il devait recevoir un des dirigeants de la société russe Lukoil. Depuis peu, il s'occupait aussi de pétrole et cela lui

prenait beaucoup de temps. Mais il était important de garder les Russes aux côtés de l'Irak. Même s'il n'était pas membre du Conseil de la Révolution, où pourtant un des huit sièges était vacant, Qusai était, après son père, Saddam Hussein, l'homme le plus puissant d'Irak.

Le temps était mauvais à Bagdad, avec de violentes rafales de vent, inattendues pour la saison. Un pâle soleil d'hiver réchauffait un peu l'atmosphère, mais le soir, il faisait carrément froid.

Sa secrétaire vint reprendre les documents signés et lui glissa un mot à l'oreille. Mustapha al-Hadi, le responsable du Moukhabarat à Amman, venait d'arriver.

— Faites-le entrer, ordonna Qusai.

Mustapha al-Hadi pénétra dans le bureau, pratiquement courbé en deux et tremblant intérieurement. Il n'avait pas pu empêcher deux attentats qui contrariaient les plans de son chef et ce genre d'erreur ne pardonnait pas. Depuis toujours, le régime baassiste irakien fonctionnait sur un principe de férocité absolue. Par comparaison, les règles de la mafia étaient d'un humanisme exemplaire. Le tempo avait été donné en 1979, quand Saddam Hussein avait pris le pouvoir. Il avait réuni alors tous les dirigeants du Baas et fait lire la liste de leurs noms. Au fur et à mesure qu'on citait ses ennemis, il les faisait sortir et les abattait lui-même d'une balle dans la tête. Par la suite, il avait toujours noyé dans le sang les révoltes, cachées ou publiques. Des gens croupissaient en prison depuis des années sans savoir pourquoi. Ils pouvaient être libérés ou exécutés avec le même arbitraire. Qusai savait qu'il jouait une partie très dangereuse. Même lui n'était pas à l'abri. Bien sûr, il ne se serait jamais lancé dans un projet avec la CIA sans le feu vert de son père. Mais ce dernier, retors et vicieux, pouvait le laisser progresser pour mieux décapiter ensuite toute l'opération... Cependant, Qusai était certain que les trois actions menées pour faire capoter son projet ne venaient pas de son père. À ce sujet, il avait de forts soupçons. Celui qui tentait de stopper la négociation avec les Américains devait d'abord être au courant de son existence, ensuite avoir les moyens d'intervenir, et enfin, oser le faire. Avec une puissante motivation... Or, ils n'étaient pas nombreux à avoir ce profil. Il leva les yeux sur son subordonné, debout en face de son bureau, les traits creusés par la peur.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il à Mustapha al-Hadi.

Le « moukhabarat » se lança dans une explication confuse et larmoyante, sous l'œil glacé de Qusai Hussein. La bouche sèche, il finit par se taire. Qusai le fixa longuement et dit d'une voix égale :

— Je ne vois qu'une seule explication : tu étais au courant.

Mustapha al-Hadi sentit ses jambes se dérober sous lui.

— *Sayed*⁽²⁵⁾ Qusai, dit-il d'une voix tremblante, la main sur le cœur, *wahiet Allah*⁽²⁶⁾, je ne savais rien. Je vais repartir à Amman, essayer de

trouver.

— Mais non, fit Qusai d'une voix faussement bonhomme, tu vas rester à Bagdad. Pour dire ce que tu sais.

Il ne croyait pas une seconde que Mustapha al-Hadi ait pu le trahir, mais il avait la preuve de son inefficacité. C'était assez pour s'en débarrasser.

Sans que son interlocuteur s'en aperçoive, il avait appuyé sur une sonnette dissimulée sous son bureau. Une porte latérale s'ouvrit sur deux malabars en chandail jacquard. Mustapha al-Hadi les connaissait tous les deux : des collègues avec qui il plaisantait souvent ou allait manger un poisson *masgouf* dans une des guinguettes d'Abu Nawas. Sans un mot, ils l'encadrèrent et le prirent chacun par un bras, l'entraînant hors de la pièce. Un petit ascenseur menait directement au troisième sous-sol où se trouvait la prison réservée aux « clients » de Qusai, avec salles d'interrogatoire et cellules. Plus une pièce spéciale équipée uniquement d'une grande cuve d'acide pour y dissoudre les corps.

Tout le temps que l'ascenseur mit à atteindre le troisième sous-sol, Mustapha al-Hadi, liquéfié de terreur, maudit sa stupidité : il n'aurait jamais dû revenir à Bagdad. Mais à présent, il était trop tard.

*

**

Cette fois, Fayrouz Baktoum ne prit pas la peine d'installer Malko sur son fauteuil. À peine la porte refermée, elle lui jeta, les traits tendus :

— Je sais ce qui est arrivé hier. Nous sommes désolés, mais vous vous en êtes tiré indemne.

— Ça a été un miracle, remarqua Malko.

La dentiste balaya d'un geste le miracle et lui tendit une enveloppe.

— Ceci est la clef d'une BMW verte garée dans le parking souterrain de l'hôtel *Royal*. Elle a une plaque irakienne et les papiers sont dans la boîte à gants. Quittez Amman demain de façon à arriver au poste frontière de Karama vers dix-sept heures.

— Et là, qu'est-ce que je fais ?

— On vous attendra. Vous n'avez rien à craindre. Vous suivrez les instructions qu'on vous donnera. Tout se passera bien.

Sans autre commentaire, elle le raccompagna à la porte de son cabinet. Malko, qui avait emprunté la Hyundai de Rania, se hâta de regagner la maison où la jeune femme l'attendait. Il la trouva en train de lire dans le petit salon.

— Cette fois, je vais à Bagdad, annonça-t-il. Seul.

Il lui raconta son entrevue avec l'étrange dentiste et elle pâlit.

— J'espère que ce n'est pas un nouveau piège.

— Moi aussi, soupira Malko.

Tout à coup, il n'avait plus envie de quitter cette maison accueillante. Même si Rania semblait avoir complètement oublié leur brève récréation sexuelle.

*

**

Le *Royal* dressait sa silhouette futuriste à l'entrée de Zahran Street, juste après le troisième cercle. Imposant avec ses dégoulinades de marbre, son atrium pharaonique et sa façade toute blanche, il avait ouvert trois mois plus tôt, n'était pas terminé et restait à peu près vide de clients. Son propriétaire était un ami et un associé de Saddam Hussein dont deux frères avaient déjà été assassinés par le dictateur irakien, à l'issue d'obscurs différends financiers.

Rania Tarek grimpa la rampe et s'arrêta sous l'auvent. La Hyundai fut aussitôt entourée par une meute de voituriers et de valets. Il fallait soigner les rares clients. Rania tendit à un des employés l'enveloppe contenant la clef de la BMW, avec cinq dinars, lui expliquant où la trouver. L'autre partit ventre à terre. Malko et elle attendirent, un peu tendus. L'expérience de l'avant-veille les rendait méfiants. Mais rien ne se passa et le musée de la BMW apparut quelques minutes plus tard. Elle avait à l'avant une plaque irakienne. Malko étreignit brièvement Rania, jeta sa housse à l'intérieur et se glissa au volant.

Il tourna autour du troisième cercle, prenant la direction du nord afin de retrouver la route de Zarka où se trouvait une grande gare routière desservant la capitale. Il se traîna à une vitesse d'escargot le temps de traverser une banlieue de près de trente kilomètres, avant de rejoindre la route n° 30 en direction de Al-Azrak, puis de bifurquer sur la 10 qui filait à travers le désert jusqu'en l'Irak.

Très vite, après Zarka, le paysage changea : on était en plein désert, une étendue de roches noirâtres à perte de vue, avec une ligne de montagne à l'est, dans le lointain : la frontière irakienne. La route était à deux voies, avec des dégagements réguliers pour que les camions puissent doubler. Ce qui n'était pas du luxe. Dans les deux sens, c'était un flot ininterrompu de véhicules, surtout d'énormes camions-citernes, portant leur contenance sur leurs flancs – 36 000 litres –, qui transportaient le pétrole d'Irak en une sorte de pipeline routier. Des camions jordaniens à plaques vertes, irakiens à plaques bleues. Quelques rares véhicules particuliers. Dans l'autre sens, c'était la même chose : les camions-citernes revenaient à vide, mêlés à toutes sortes de véhicules petits et gros, venus d'Aqaba ou de Syrie, amenant nourriture et produits frais en Irak.

Plus on avançait vers l'est, plus le désert semblait immense. Le territoire jordanien s'enfonçait comme un doigt pointé vers Bagdad, coincé au nord par la Syrie et au sud par l'Arabie Saoudite... Lorsqu'il atteignit Al-Azrak, Malko n'était qu'à cinquante kilomètres de la

frontière saoudienne. Pourtant, quand il stoppa quelques instants pour observer le manège de chasseurs jordaniens s'exerçant à se poser sur la base aérienne, il frissonna : le vent était glacial. C'est là que les « rugueux » de la CIA étaient tapis, en plein désert. Une demi-heure plus tard, il atteignit Al-Safawi où la route n° 5 rejoignait la route principale, la 10. Les camions étaient encore plus nombreux, se suivant parfois en convoi d'une dizaine. On reconnaissait les irakiens à leur bande orange sur la citerne. Sans un virage, la route, plutôt bien entretenue, était horriblement monotone, ponctuée de panneaux surréalistes limitant la vitesse à 80 pour les camions et à 90 pour les voitures, sous le contrôle improbable de radars inexistants. Tout le monde filait le plus vite possible. Quelques carcasses de camions-citernes jonchaient le désert en contrebas.

Encore 170 kilomètres avant la frontière irakienne.

Malko jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et aperçut, assez loin, une voiture. Il ralentit et elle se rapprocha. C'était une Mercedes de couleur claire, trop distante pour qu'on puisse distinguer la plaque. Il continua, la surveillant du coin de l'œil. En soi, cela n'avait rien d'inquiétant : tout le monde allait à la même allure, dans la même direction... Mais les derniers événements l'avaient rendu prudent. En arrivant à Al-Ruwayshid, le dernier village avant l'Irak, il se gara sur le bas-côté et alla prendre un thé dans un des petits caravansérails miteux où on servait un peu de tout. Installé sur un tabouret de bois, il surveilla la route. Plusieurs camions passèrent, un petit camion frigorifique irakien, une voiture chargée d'inraisemblables ballots, mais pas de Mercedes claire. Ayant bu son thé, il repartit à petite vitesse. Dix minutes plus tard, il aperçut à nouveau la Mercedes dans le rétroviseur et son poulx s'accéléra. Cette fois, il était certain d'être suivi. Était-ce pour s'assurer qu'il prenait le bon chemin, ou autre chose de plus hostile ? La distance entre les deux véhicules restait identique et il se concentra sur la route.

Un vent de sable se leva, le forçant à ralentir, faisant trembler la BMW sous ses rafales : le *khasin* venant de l'immense désert saoudien, au sud. Il se calma très vite.

Enfin, Malko aperçut le poste frontière jordanien. Deux grandes arches de pierre et un auvent métallique jaune abritant les voies de passage. Les bâtiments administratifs se trouvaient sur la gauche. Il descendit faire tamponner son passeport, ce qui lui prit quelques minutes. Il n'y avait presque personne. Remonté dans la BMW, il passa devant un petit *free-shop* implanté dans le *no man's land*, parcourut environ un kilomètre et aperçut, planté sur le terre-plein central, un immense portrait de Saddam Hussein, coiffé d'un keffieh et souriant.

Il était en Irak.

Il déchiffrait l'inscription qui surmontait le panneau — « Welcome to the Republic of Irak and the great leader Saddam Hussein » —, lorsqu'il aperçut, sur le bas-côté droit, un homme debout à côté d'une Mercedes noire, qui lui faisait signe d'arrêter.

Malko obtempéra et l'inconnu rejoignit sa voiture. Un homme massif, les cheveux poivre-et-sel, un gros nez, une moustache, engoncé dans une vieille veste de cuir noir. Il tendit la main à Malko et annonça :

— *My name is Mehdi. Give me your passport and follow me*⁽²⁷⁾.

Malko lui donna son passeport et suivit la Mercedes noire, passant devant une statue de Saddam Hussein à cheval, les étrières étant remplacés par des minimissiles. La Mercedes stoppa deux cents mètres plus loin. Mehdi en sortit et fit signe à Malko de le rejoindre. Il le guida jusqu'à un petit bâtiment un peu en retrait, portant l'inscription VIP LOUNGE, et le fit entrer dans un minuscule bureau, puis dans un salon aux murs verts où un portrait de Saddam Hussein en bédouin occupait tout un panneau.

— *You wait here*⁽²⁸⁾, lança-t-il avant de disparaître.

Trois ou quatre personnes patientaient également. Malko voulut se rendre aux toilettes, mais recula devant l'odeur et l'état des lieux. Un quart d'heure plus tard, Mehdi était de retour et lui tendit son passeport. Toute une page était occupée par un visa tout neuf, encore humide...

— *We go*, dit Mehdi.

En regagnant sa voiture, Malko sentit son poulx s'envoler. La Mercedes claire était arrêtée vingt mètres derrière lui.

Il voulut prévenir son guide, mais celui-ci était déjà à son volant. Il démarra derrière lui, passant devant un panneau annonçant : Bagdad 551 kilomètres. Cette fois, il y était. Le désert était aussi plat que du côté jordanien, mais la route à deux voies avait fait place à une magnifique autoroute à trois voies, avec des aires de repos munies de tables et de parasols métalliques. Les camions avaient disparu. Malko les aperçut sur une voie parallèle à l'autoroute pourtant quasiment déserte.

Mehdi roulait très vite et Malko dut se concentrer sur la conduite. Quatre-vingt-dix minutes plus tard, ils passèrent la ville de Rutba, puis Mehdi mit son clignotant et s'arrêta à une station-service, imité par Malko. Les pompes étaient dominées par un énorme poster de Saddam Hussein coiffé d'un panama blanc, les yeux protégés par des Ray-Ban, sur fond de palmiers. On aurait dit une pub pour la Floride... Ils reprirent la route.

Engourdi par la monotonie du parcours, Malko ne pensait même plus à la Mercedes claire. La nuit tomba comme ils franchissaient

l'Euphrate. Ils n'étaient plus qu'à 80 kilomètres de Bagdad.

Ensuite, un panneau apparut signalant un embranchement sur la droite : Bassorah. Il y avait un peu plus de circulation. Brutalement, ils se retrouvèrent sur une autoroute urbaine surélevée, qui se termina brusquement à un grand carrefour orné d'une sculpture moderne ressemblant à une énorme molaire. Ils furent noyés dans un flot de voitures, surtout de vieilles Volkswagen Passat et des japonaises décaties. Mehdi tourna dans une grande avenue aux voies séparées par un terre-plein de pierre.

Ils étaient à Bagdad. L'avenue était bordée de boutiques, d'ateliers d'artisans, d'immeubles vieillots. Le néon vert d'une mosquée apparut sur la droite puis Mehdi mit son clignotant et tourna dans une voie où des villas cossues, toutes plus biscornues les unes que les autres, mais visiblement luxueuses, se succédaient. Ils passèrent devant la résidence de l'ambassadeur d'Espagne, gardée par des soldats. Malko, de l'adrénaline plein les artères, se demandait s'il n'allait pas se retrouver directement chez les barbouzes irakiennes.

Pourtant, le quartier semblait nettement résidentiel. Il aperçut, au loin sur sa gauche, les grues d'un énorme chantier de ce qui ressemblait à une mosquée.

Les feux stop de la Mercedes s'allumèrent, il freina brutalement pour ne pas l'emboutir. La voiture de Mehdi avait stoppé devant un imposant portail noir qui coulisssa, révélant une horreur absolue : une villa lourdaude, avec des balcons en pierre, des colonnades, et surtout dont toutes les fenêtres étaient équipées de vitres réfléchissantes vert bouteille ! On aurait dit les hublots d'une piscine. Cette monstruosité architecturale était entourée d'un mur blanc de trois mètres de haut. Les deux véhicules pénétrèrent dans un vaste patio où se trouvait déjà une Mercedes blanche flambant neuve, immatriculée 5.

Ils étaient arrivés. Le portail se referma derrière eux avec le bruit sourd d'un coffre-fort. Mehdi attendait Malko devant l'entrée. La porte s'ouvrit presque aussitôt sur une femme à la tête couverte d'un foulard, vraisemblablement la bonne. Celle-ci s'empara de la housse de Malko et disparut. Le hall au sol de marbre était orné, à gauche, d'un portrait de Saddam Hussein coiffé d'un chapeau mou, et, à droite, d'un immense tableau représentant Saladin terrassant un dragon non identifié. Un escalier de pierre monumental desservait une galerie au premier étage.

Tout cela sentait le luxe et le mauvais goût en quantités inégales. La bonne réapparut et dit quelques mots à Mehdi qui se tourna vers Malko.

— *You're hungry ?*

Il était huit heures et demie et Malko avait effectivement faim. Mais il n'eut pas le temps de répondre. Un bruit de talons venant de

l'escalier lui fit lever les yeux. Une femme à l'imposante crinière teinte au henné, vêtue d'une longue robe verte très moulante, à peine décolletée, qui soulignait une poitrine épanouie, une taille très mince et des hanches en amphore, descendait les marches, un sourire un peu figé sur ses lèvres épaisses et très rouges. Arrivée devant Malko, elle lui tendit une main aux ongles rouge sang démesurés et dit d'une voix chantante :

— Bienvenue à Bagdad. Je suis Tania Serafian.

CHAPITRE VII

Un peu étonné, Malko s'inclina sur la main tendue. Avec sa crinière, ses yeux très maquillés, son nez busqué, sa grande bouche écarlate et ses formes provocantes, son allure un peu figée, Tania Serafian ressemblait à une poupée Barbie fanée. En la regardant de plus près, il était visible qu'elle avait largement dépassé la cinquantaine.

La maîtresse de feu Nasri al-Sadoon ne semblait pas atrocement bouleversée par sa disparition. En tout cas, Malko était attendu. Mehdi, sans un mot, s'éclipsa et la maîtresse de maison annonça :

— Je vais vous montrer votre chambre.

Malko la suivit le long d'un couloir qui débouchait dans une chambre aux murs recouverts de papier or, meublée essentiellement d'un grand lit recouvert de soie bleue, d'une commode en laque blanche et d'une télévision. La housse Vuitton de Malko était sur le lit. Par la fenêtre, il aperçut une piscine et une pelouse éclairée par des lampadaires.

— C'est charmant, se crut-il obligé de dire.

La grande bouche de Tania Serafian s'ouvrit sur des dents si blanches qu'elles paraissaient phosphorescentes.

— Merci, c'est moi qui ai décoré toute cette maison. Elle n'est pas terminée depuis très longtemps. Ce pauvre Nasri n'en aura pas guère profité. Heureusement, ajouta-telle aussitôt, qu'il me l'avait léguée... Évidemment, il ne pensait pas que...

Elle laissa la phrase en suspens et Malko en profita.

— Savez-vous pourquoi il a été tué ?

Tania Serafian se raidit imperceptiblement.

— Non. Je ne me suis jamais occupée de ses affaires. Après sa mort, j'ai simplement reçu un coup de téléphone de l'ami que vous allez rencontrer ce soir, me demandant si je pouvais vous héberger ici un jour ou deux. Bien entendu, j'ai accepté, mais mon rôle s'arrête là.

— Qui vais-je rencontrer ? interrogea Malko.

— Il s'appelle Mohammad Rasim al-Tikriti, répondit-elle après une imperceptible hésitation. Un des meilleurs amis de Nasri. D'ailleurs, nous n'allons pas tarder à partir. Je vous retrouve dans l'entrée, dans une demi-heure.

Elle fit demi-tour, puis se ravisa, lui montrant la télécommande de la télé.

— Ici, précisa-t-elle, on ne reçoit que les deux chaînes irakiennes, les satellites sont interdits. Mais j'ai pas mal de DVD, on les trouve facilement place Al-Tahrir. Des piratés, bien sûr.

Elle referma la porte et Malko se hâta de gagner la salle de bains qui évoquait, avec tous ses robinets en or, ses dégoulinades de marbre et sa baignoire où on aurait tenu à trois, les fastes des Mille et Une Nuits. Nasri al-Sadoon était mort riche.

*

**

Lorsque Malko regagna le hall, Tania Serafian s'y trouvait, enveloppée d'un manteau sombre, toujours aussi hiératique, avec son sourire plaqué sur son beau visage de Barbie fossilisée.

— Vous ne vous couvrez pas ? demanda-t-elle, voyant Malko sans manteau. Il fait froid le soir, en ce moment.

Malko n'eut pas le temps de répondre : le grand lustre venait de s'éteindre brutalement, les plongeant dans l'obscurité. Celle-ci se prolongea quelques secondes, puis la lumière revint.

— Il y a tout le temps des coupures, remarqua calmement l'Irakienne. La centrale thermique qui alimente Bagdad est à bout de souffle. L'embargo. Heureusement, nous avons un générateur. Allons-y.

Malko entendit un bruit de moteur à l'extérieur, des portières qui claquaient et la porte donnant sur le patio s'ouvrit sur deux splendides jeunes femmes, qui coururent embrasser Tania Serafian. Toutes deux très maquillées, elles avaient de magnifiques cheveux noirs cascade dans le dos, de grandes bouches très rouges, des bagues plein les doigts. Elles portaient des corsages très ajustés au décolleté carré, moulant leurs poitrines épanouies. L'une avait une jupe longue, l'autre un pantalon pattes d'éléphant, et toutes deux des croupes pareillement callipyges. Des hauts talons complétaient la panoplie. Elles se retournèrent, jetant des regards intrigués à Malko. Celle en pantalon avait un vrai regard de salope, direct, insistant et trouble. Il eut l'impression qu'un rayon laser mesurait sa virilité en une fraction de seconde.

— Ce sont mes filles, annonça Tania Serafian. Malayeen et Karima. Elles vivent avec moi, mais elles sont très timides avec les étrangers.

Effectivement, après un vague sourire, les deux jeunes femmes filèrent dans l'escalier, permettant à Malko d'admirer deux balancements de hanches aussi synchronisés que provocants. Il suivit Tania Serafian qui se glissa au volant de la Mercedes blanche. Le portail coulisça et ils débouchèrent dans une voie tranquille, bordée de maisons cossues, tournant ensuite dans la grande avenue par laquelle Malko était arrivé.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans le quartier d'Al-Mansour, expliqua l'Irakienne, c'est là que se trouvent les plus belles maisons. Avant, il y avait un hippodrome, mais le Président a décidé de construire la plus grande mosquée du monde, là, vous voyez, à gauche. Seulement, les travaux sont interrompus parce qu'il en finançait la construction en prélevant une taxe de mille dinars sur tous les actes administratifs, et il a décidé d'arrêter : les gens sont trop pauvres.

Façon astucieuse de se mettre bien avec Allah, pour pas cher. Malko aperçut sur sa gauche une nuée de grues et des coupoles inachevées. Décidément, le président du parti Baas, foncièrement laïc, avait bien changé.

— Ça fait beaucoup, mille dinars ? demanda-t-il.

Tania Serafian eut un sourire teinté d'amertume.

— Non, hélas. Il faut 2 300 dinars pour avoir un dollar. Mais beaucoup de gens ne gagnent que 15 000 dinars par mois. Quand l'Irak était fort, avant la guerre contre l'Iran, il fallait *trois* dollars pour *un* dinar...

Ils continuèrent à remonter l'avenue Al-Mansour, atteignant un carrefour dominé à gauche par une tour de télévision et, à droite, par une imposante statue de Saddam Hussein, le bras droit à l'horizontale, montrant probablement le chemin de l'avenir. Un peu plus loin, ils passèrent devant l'entrée majestueuse d'une résidence derrière laquelle on distinguait le dôme bleu d'une mosquée.

— C'est l'entrée d'un des palais présidentiels, commenta Tania Serafian.

Quelques soldats montaient devant une garde statique et molle. D'ailleurs, on ne voyait aucune présence policière ni militaire, à part des voitures de police flambant neuves aux carrefours. La circulation était intense. Peu de bus, beaucoup de vieilles voitures. On ne se serait jamais cru dans un pays au bord de la guerre. Malko laissa errer son regard sur l'interminable mur du palais de Saddam Hussein.

— Il est immense, remarqua-t-il.

— Oh, il y a beaucoup de jardins, corrigea l'Irakienne. Le Président aime bien les palais : il en a six à Bagdad et deux à Tikrit, sa ville natale, mais il vit très simplement.

— Où ?

— On ne sait pas, répliqua aussitôt Tania. On ne le voit jamais. Mais il ne faut pas parler de cela, fit-elle en baissant la voix.

Comme si un « moukhabarat » avait été caché sous le siège. Malko se dit que c'était probablement pour compenser son absence physique que les portraits et les statues du raïs étaient omniprésents. Les phares de la Mercedes éclairèrent un pont imposant.

— C'est le pont du 14-Juillet, annonça Tania. Nous allons traverser le Tigre pour aller dans le nord de Bagdad.

Le 14 juillet 1958, la populace irakienne avait massacré le roi Fayçal et donné le pouvoir aux militaires. Adieu les Hachémites. Malko regarda le Tigre. Aussi figé que les traits de Tania. Pas un bateau. Des rives recouvertes de broussailles. Deux fois large comme la Seine, quand même.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Au *Jadiriya Equitation Club*, répondit l'Irakienne. Le club le plus fermé de Bagdad, au bord du Tigre. Tous les gens importants du Baas y sont inscrits. Il y a des chevaux, plusieurs restaurants, un parc pour enfants. À la belle saison, c'est très agréable. Jadis, Jadiriya était le quartier le plus résidentiel de Bagdad. Beaucoup de gens importants, comme Tarek Aziz, y habitent encore.

De nouveau, ils remontaient une immense avenue rectiligne, bordée d'immeubles en mauvais état. Bizarrement, Bagdad ne ressemblait pas à une ville arabe, mais plutôt à un Moscou avec des palmiers. Rien ne semblait entretenu, les policiers étaient fagottés dans des uniformes sombres approximatifs et les véhicules qu'ils doublaient évoquaient plus le cimetière de voitures que le Salon de l'auto. Ils stoppèrent à un feu rouge, entourés de cinq Volkswagen Passat !

— On aime les Volkswagen ici, remarqua Malko.

— Ce sont des « Brasilia », précisa Tania. Importées du Brésil parce qu'elles ne coûtaient pas cher. Il y a aussi beaucoup de japonaises. Mais toutes les voitures ont au moins douze ans. Depuis l'embargo, on n'en importe plus. Les gens n'ont plus d'argent.

Pas tous. La Mercedes blanche dans laquelle ils se trouvaient valait au bas mot 60 000 dollars, donc quelques dizaines de millions de dinars. Tania ralentit et Malko aperçut une inscription gravée sur un mur : *Jadiriya Equitation Club*. Après avoir franchi la grille, Tania Serafian stoppa et lança quelques mots à des vigiles en civil qui se raidirent aussitôt de respect. Elle repartit, remontant une majestueuse allée bordée de palmiers. Un kilomètre plus loin, ils débouchèrent sur une esplanade dominant un parking au sol sablonneux. Ils dépassèrent un second parking sur leur gauche, vide, mais violemment éclairé par des néons. Les phares de la Mercedes éclairèrent alors une herse aux pointes acérées barrant le chemin. Tania jeta quelques mots à un autre vigile qui l'écarta aussitôt.

— Nous allons au parking des VIP, expliqua-t-elle. Le restaurant *Al Salama* est à droite. On peut y tenir à plus de cinq cents, mais en ce moment, il n'y a pas beaucoup de monde. Les gens n'osent pas sortir.

Elle se gara à côté d'une Mercedes noire et coupa le moteur.

— Mohammad Rasim est arrivé, dit-elle. Je vais vous conduire jusqu'à lui et je vous attendrai ensuite ici, dans la voiture. Il vaut mieux que nous n'allions pas au restaurant.

Malko la suivit le long d'un sentier serpentant au milieu d'un grand

restaurant en plein air désert. Contournant un podium, le sentier se terminait au bord du Tigre sur lequel était amarré un petit bateau de croisière. Un homme sortit de l'ombre, enveloppé dans un pardessus, très grand, âgé, un nez en bec d'aigle, l'air intelligent. Il échangea quelques mots à voix basse avec Tania Serafian et se tourna vers Malko, la main tendue.

— Bienvenue à Bagdad. Vous avez fait bon voyage ?

— Parfait, répondit Malko, oubliant la tentative de meurtre dont il avait été victime à Amman.

Tania était déjà repartie vers le parking.

— Bien. Je suis Mohammad Rasim al-Tikriti, annonça l'Irakien. L'oncle et le conseiller de *sayed* Qusai.

— Qusai Hussein n'a pas pu venir ? ne put s'empêcher de demander Malko.

Mohammad Rasim eut un sourire ambigu.

— Pas aujourd'hui, mais vous le verrez sûrement. Dès que tout sera en ordre. Et je m'engage à lui rapporter fidèlement nos propos. Dès ce soir.

Malko frissonna. Tania avait raison : on grelottait. Mais l'exaltation de se trouver soudain au cœur de l'Histoire lui fit oublier le froid. L'Irakien le prit par le bras et l'entraîna vers une petite plate-forme en contrebas du sentier d'où ils étaient invisibles de l'esplanade, à quelques mètres des eaux sombres du Tigre. Ils s'assirent sur un banc. Au loin, Malko aperçut une torchère.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— La raffinerie de Daura qui alimente Bagdad, expliqua l'Irakien. Si les Américains la bombardent, nous n'aurons plus ni essence ni électricité.

On entra dans le vif du sujet. Mohammad Rasim al-Tikriti jeta à Malko un regard aigu.

— Je pense que, si vous êtes ici, vous savez à quel stade des négociations nous sommes arrivés. Et qu'il est urgent de conclure. D'ailleurs, par l'intermédiaire de ce pauvre Nasri, les choses avaient bien avancé. Je regrette qu'il ne puisse pas assister au succès de cette négociation.

Malko se dit qu'il allait un peu vite et décida de remettre les choses en place.

— Votre ami Nasri al-Sadoon a été assassiné à Londres dans les conditions que vous savez, dit-il. Un diplomate américain, qui avait servi d'intermédiaire dans cette affaire à Amman, a également été abattu la veille de mon arrivée en Jordanie. Et, avant de quitter Amman, j'ai été victime d'un attentat qui aurait dû me tuer. Aussi, vous comprenez qu'avant d'aller plus loin, je tiens à identifier ceux qui s'acharnent contre les gens qui travaillent à cette négociation. De plus,

j'ai l'impression d'avoir été suivi depuis Amman.

Mohammad Rasim al-Tikriti eut un geste apaisant.

— Ici, vous ne risquez rien, affirma-t-il. Je comprends votre souci, qui est également le nôtre. Nous avons enquêté sur tous ces incidents fâcheux. Il semble que celui de Londres ne soit pas imputable à des gens de notre camp...

Malko sentit son pouls s'accélérer. L'Irakien ne s'était pourtant pas concerté avec Frank Capistrano. Se pouvait-il que le clan des faucons de la Maison-Blanche, alliés aux Israéliens, aille jusqu'au meurtre pour saboter « Bagdad Express » ? Mohammad Rasim enchaîna aussitôt d'une voix douce pleine de persuasion :

— Ici, vous ne craignez rien de ces gens-là. Mais, de notre côté, il y a également des éléments hostiles à ce projet. Je pense que nous les avons identifiés, ce qui aidera à les neutraliser.

Il parlait comme un diplomate et Malko ne put s'empêcher de remarquer :

— Il me semble que Qusai Hussein est le patron d'une organisation qui contrôle tous les services de sécurité de ce pays. C'est étonnant qu'il ne puisse juguler ce genre d'opposition. Sauf si cela vient de Saddam Hussein lui-même.

L'Irakien eut un léger haut-le-corps et affirma aussitôt :

— Non, non, le Président n'est aucunement mêlé à cela. Mais, en dépit de son rôle important, *sayed* Qusai ne contrôle pas *tout*. Nos structures de sécurité sont extrêmement complexes. Mais je vous assure, désormais, nous avons la situation bien en main.

— Pourtant, s'obstina Malko, si ces attaques sont le fait d'Irakiens, il leur sera encore plus facile d'agir ici, à Bagdad, qu'à l'étranger.

— Ne vous inquiétez pas, fit paternellement Mohammad Rasim al-Tikriti. Nous veillons sur vous. Maintenant, venons-en aux faits. Lors des négociations menées par l'intermédiaire de mon ami Nasri, nous étions arrivés à un accord presque complet : en échange de l'abandon d'une attaque américaine, nous nous engageons à de profondes modifications du régime. D'abord, *sayed* Qusai prenait provisoirement la présidence du pays. Le temps de procéder à la dissolution du Conseil de la Révolution, à une révision de la constitution et à la mise à l'écart de dirigeants trop marqués dont nous avons établi une liste approuvée par les deux parties. Ensuite, dans un deuxième temps, très rapproché du premier, les partis politiques autres que le Baas seront autorisés, et il sera procédé à des élections législatives et présidentielles dans un délai de dix-huit mois.

— C'est tout à fait exact, confirma Malko. Il reste cependant un point important à éclaircir : le sort du président Saddam Hussein.

Mohammad Rasim se pencha en avant et dit à voix basse :

— Nous avons proposé aux Américains une solution à la Milosevic.

Le Président est destitué ou démissionne en faveur de son fils Qusai et il est placé en résidence surveillée. Cela convient-il ?

Malko fut soudain heureux de ne pas se trouver en face de Qusai Hussein lui-même.

— Non, dit-il d'une voix égale. Le président Bush ne veut envisager que deux issues : un exil dans le pays de son choix ou une solution plus définitive.

Il regarda le ciel parsemé d'étoiles et soupira intérieurement. Il avait transmis le message brutal de George W. Bush. Son interlocuteur demeura silencieux un temps qui lui parut très long avant de demander sans émotion :

— Ce point n'est pas négociable ?

Malko planta son regard dans le sien.

— Je ne veux pas vous faire miroiter des choses impossibles. Non. Et le temps presse pour arrêter la machine militaire.

Nouveau silence encore plus long. Mohammad Rasim le rompit.

— Bien, conclut-il. Je vais rapporter cette conversation à *sayed* Qusai. Je vous contacterai demain chez Tania, en fin de journée. D'ici là, je préférerais que vous ne vous montriez pas dans Bagdad.

— Je ne bougerai pas de la maison de Tania Serafian, promit Malko.

L'Irakien se leva et lui tendit la main. Leur poignée de main fut longue, chaleureuse et énergique.

— Je vous remercie de vos efforts pour sauver la paix, dit avec une pointe d'emphase Mohammad Rasim. Le peuple irakien a déjà assez souffert depuis bientôt vingt ans.

Malko eut envie de lui dire que c'était quand même Saddam Hussein qui avait envahi l'Iran le 22 septembre 1980 et ensuite le Koweït, dans la nuit du 1^{er} au 2 août 1990. Et que les douze ans d'embargo qui avaient suivi n'étaient que le résultat de cette espièglerie... Mais il n'était pas là pour polémiquer. Laisant Mohammad Rasim sur son banc, il se dirigea vers le parking. La Mercedes blanche n'avait pas bougé et Tania Serafian écoutait de la musique au volant. Elle se tourna vers lui.

— Vous avez terminé ?

— Pour aujourd'hui, précisa Malko. Je crains que vous ne soyez contrainte de me donner l'hospitalité encore au moins vingt-quatre heures.

— Vous êtes le bienvenu, dit-elle mécaniquement. Nous allons rentrer. J'ai fait préparer un dîner.

Au moment où elle passait la marche arrière, des phares surgirent. Malko aperçut d'abord une Porsche noire qui vint se garer de l'autre côté de la Mercedes de Mohammad Rasim. Elle était suivie d'un pick-up blanc sur la plate-forme duquel se tenait un homme en noir, cagoulé, tenant les poignées d'une mitrailleuse de 12,7.

Le pouls de Malko grimpa au ciel en une fraction de seconde.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oudai, fit-elle dans un souffle. Ne bougez pas.

Sans le botulix et le silicone, ses traits se seraient sûrement affaîssés. Du coin de l'œil, Malko vit un homme de haute taille émerger de la Porsche. La quarantaine, le cheveu très noir, une moustache rejoignant presque un collier de barbe. Il portait un blazer clair et un énorme nœud papillon bleu et jaune. Une femme émergea à son tour de la voiture. Malko eut un choc : c'était une des filles de Tania Serafian ! Celle qui portait la jupe longue.

Elle prit le bras d'Oudai Hussein qui avait récupéré une canne dans la Porsche. Celui-ci s'éloigna en boitant légèrement, sans un regard pour la Mercedes blanche.

— Mais c'est une de vos filles ! ne put s'empêcher de remarquer Malko.

— Oui, avoua dans un souffle Tania Serafian. C'est Karima. Je n'aime pas qu'elle sorte avec Oudai, mais dans ce pays, c'est impossible de lui résister.

Elle attendit que le couple se soit éloigné vers le restaurant avant de démarrer. Le pick-up avec l'homme cagoulé s'était rangé à côté de la Porsche.

— Il est toujours gardé ainsi ? se renseigna Malko.

— Depuis l'attentat dont il a été victime, oui. Il a son propre Moukhabarat, les « Feday in Saddam⁽²⁹⁾ ». Ils sont très dangereux et ils n'obéissent qu'à Oudai qui leur permet de se livrer à des tas de trafics.

Ils dévalaient l'allée menant à la sortie et se retrouvèrent dans les avenues calmes de Jadiriya. Malko réalisa qu'il mourait de faim. Sa Breitling indiquait dix heures dix.

*

**

Tania Serafian semblait épuisée par son équipée en compagnie de Malko. Sous la lumière crue du lustre de cristal, elle accusait soudain son âge en dépit du maquillage, du silicone et des divers ingrédients qui l'aidaient à lutter contre l'âge. Malko se dit qu'elle avait sûrement été très belle. Bien avant la guerre du Golfe.

— Je suis un peu fatiguée, dit-elle. Je vais me coucher. Vous ne m'en voulez pas ?

— Pas du tout, assura Malko.

— Je vous fais servir un repas dans votre chambre, proposa-t-elle. À demain donc.

Malko effleura sa main de ses lèvres et regagna la chambre. La maison était glaciale mais un radiateur électrique réchauffait sa chambre. La bonne surgit dix minutes plus tard avec un plateau de mézés et du poulet froid. Plus une bouteille d'eau minérale et une de

Defender 5 ans d'âge. Malko se jeta sur les mészés. Sa faim apaisée, il se détendit. Quelle étrange atmosphère : pas de téléphone, le silence de cette maison et cette ville trop calme, comme résignée. Avec Saddam Hussein, le cauchemar de George W. Bush, tapi dans un de ses gigantesques palais. Malto aurait donné cher pour pouvoir parler à Frank Capistrano. Il n'en revenait pas d'être à Bagdad. Il se demanda quelle allait être la réponse de Qusai Hussein. Pourvu que les Irakiens n'aient pas la mauvaise idée de le retenir en otage. Car, à ses yeux, la réponse du fils cadet de Saddam ne faisait aucun doute : il allait refuser.

N'ayant pas sommeil, il alluma la télé. Un homme en costume-cravate égrenait une mélopée larmoyante sur fond de ruines historiques, incrustées de flashes de Saddam Hussein, dans toutes les tenues : coiffé d'un feutre et brandissant un fusil, en bérét, saluant des troupes, avec une toque d'astrakan, debout, nu-tête, entouré de femmes en noir levant les bras vers lui, en keffieh blanc, à la bédouine, en keffieh à carreaux, en uniforme, entouré de militaires moustachus et tristes, dans un hôpital avec des enfants. Il ne manquait que le casque à pointe... La séquence déboucha sur les informations, annoncées par un présentateur moustachu. La moustache était omniprésente en Irak. Quelques vues de la Palestine, puis des inspecteurs de l'ONU, une manif de femmes irakiennes brandissant des Kalachnikov et défilant dans une rue de Bagdad, un bâtiment détruit. Vingt minutes d'images sans intérêt. Puis, après la météo, on enchaîna sur une ravissante femme installée sur un tapis volant survolant Bagdad et les méandres du Tigre. Le tapis se posa dans la rue Al-Saadoun et pénétra dans une galerie d'art où de besogneux artistes recopiaient à la chaîne les merveilles de l'art irakien.

Découragé, Malko coupa la télé et se remit à réfléchir, avec une pensée dérangeante. En dépit des paroles apaisantes de Mohammad Rasim al-Tikriti, il ne se sentait pas entièrement tranquille.

Il était très peu probable que se soit Saddam Hussein lui-même qui ait cherché à contrarier la négociation de son fils. Le raïs avait d'autres moyens, plus directs, de stopper ce genre d'initiative. On pouvait aussi éliminer les échelons subalternes du Moukhabarat, tenus d'une main de fer dans une hiérarchie à la prussienne. Le responsable ne pouvait être qu'un dignitaire du régime, possédant des moyens importants et qui aurait tout à perdre de la disparition de Saddam Hussein. Celui qui correspondait le mieux à ce profil était justement l'homme que Malko avait croisé une heure plus tôt : Oudai Hussein, le fils aîné indigne du raïs, écarté de la politique pour son caractère incontrôlable, célèbre pour sa férocité, sa violence aveugle et ses dangereuses sautes d'humeur. L'image du garde cagoulé derrière la mitrailleuse lourde avait interpellé Malko. Pourtant, quelque chose ne collait pas dans son

raisonnement : si Oudai était au courant du complot, pourquoi ne prévenait-il pas son père ?

Malko renonça à résoudre le problème et fouilla dans les DVD entassés à côté de la télé. Comme ils ne portaient que des inscriptions en arabe, il en prit un au hasard et l'enclencha. Quelques secondes plus tard, l'image jaillit sur l'écran, brutale, crue, dérangeante. Une fille très jeune, à genoux, en train d'essayer de faire entrer dans sa bouche un sexe démesuré. Celui d'un Noir musclé comme un gladiateur qui roulait des yeux d'une façon presque comique en lui appuyant sur la tête. Pendant quelques instants, Malko fixa l'écran, quand même troublé, puis un léger grincement venant de la porte détourna son attention. La poignée dorée était en train de tourner lentement. En un éclair, il revit l'homme cagoulé derrière la mitrailleuse.

CHAPITRE VIII

Figé sur son lit, Malko chercha des yeux une arme. À part un gros cendrier en cuivre, il n'y avait rien. Il devina dans la pénombre une silhouette qui se glissait dans la chambre et refermait la porte. La pièce n'étant éclairée que par l'écran de télévision, il avait du mal à distinguer l'intrus. Soudain, les effluves d'un parfum lourd atteignirent ses narines. Quand la silhouette ne fut plus qu'à un mètre, il n'eut plus aucun doute : c'était une femme qui venait de s'introduire dans sa chambre. Si soulagé qu'il faillit éclater d'un fou rire, il alluma et s'assit sur le lit.

Malayeen, une des filles de Tania Serafian, celle qui portait un pantalon ajusté et évasé sur les chevilles, le contemplait, un peu déhanchée, un drôle de sourire sur ses lèvres trop rouges, une lueur trouble au fond de ses prunelles noires.

Il se leva d'un bond et elle ne bougea pas. Pendant quelques instants, ils se contemplèrent en silence, puis il fit un pas en avant, le ventre déjà en feu. Si la fille de son hôtesse venait dans sa chambre à cette heure avancée, c'était sûrement avec une idée bien précise... D'ailleurs, Malayeen ne recula pas lorsqu'il s'approcha à la frôler. Au contraire, il lui sembla qu'elle basculait légèrement son bassin vers l'avant. En un clin d'œil, ils furent collés l'un à l'autre, les yeux dans les yeux. Son haleine parfumée lui balayait le visage. Il passa un bras autour de sa taille, la collant encore plus à lui. Les bras le long du corps, elle se laissait faire. De la main gauche, il suivit la courbe de sa poitrine, sentant la pointe érigée d'un sein. Seul un battement de cils lui apprit que Malayeen n'était pas une statue de marbre. Il laissa glisser la main qui enserrait sa taille le long de la courbure de ses fesses, sans qu'elle réagisse, et il lui sembla discerner une lueur moqueuse dans ses yeux noirs. Protégée par son corsage étroitement boutonné et son pantalon qui semblait cousu sur elle, serré à la taille par une grosse ceinture de cuir, elle se trouvait à l'intérieur d'une sorte d'armure.

Malko de ses mains explora tout son corps, s'attardant même au haut de ses cuisses, sentant la chaleur de son sexe. Il lui prit la nuque et la força à rapprocher son visage du sien. Leurs bouches se touchèrent et, comme si elle n'attendait que cela, Malayeen entrouvrit les lèvres docilement. Malko sentit une langue aventureuse venir à la rencontre

de la sienne.

Toujours sans un mot.

D'un geste plein de sensualité, Malayeen noua ses bras autour de la nuque de Malko et commença à se balancer sur place, se frottant carrément à lui. Au bout de quelques minutes de ce traitement, chauffé à blanc, il interrompit son étreinte pour prendre la jeune Irakienne par la main et l'entraîner vers le lit. Elle se dégagea d'un geste sec et marcha vers la porte. Somptueuse allumeuse ! Fou de rage, Malko la rattrapa et se colla à son dos, malaxant ses seins lourds. Aussitôt, Malayeen se cambra, incrustant encore plus ses fesses contre le ventre et la virilité de Malko. Celui-ci l'entraîna jusqu'au lit où il tomba avec elle. Le film X continuait sur l'écran, mais elle ne s'y intéressa pas. Et ils recommencèrent, allongés, ce qu'ils avaient fait debout...

Malayeen se laissait caresser, embrasser, palper, lui rendant parfois ses caresses, mais, dès qu'il tentait de défaire la grosse ceinture de cuir, elle se débattait furieusement.

Une vraie garce.

À un moment, il se retrouva allongé sur elle, ventre à ventre, ses jambes entre les siennes. Une lueur moqueuse dans les yeux, Malayeen se mit à remuer le bassin comme si Malko lui faisait vraiment l'amour... Il se sentait devenir fou. Il se redressa, arracha sa chemise, son pantalon et son slip. Malayeen, appuyée sur un coude, s'était mise à regarder le film. Lorsque Malko se rapprocha, elle entoura son sexe bandé de sa main droite et entreprit de le faire jouir.

Furieux, il l'écarta et repartit à l'assaut. Il s'ensuivit une mêlée confuse où ils roulaient l'un sur l'autre, tombant parfois du lit, mais il n'avait toujours pas réussi à découvrir un centimètre carré de sa peau. Excédé, il lui saisit la nuque et abaissa son visage sur son sexe prêt à exploser. Pendant une fraction de seconde, il sentit son souffle et la caresse de sa bouche, puis elle le mordit !

Elle semblait bien s'amuser. Toujours sans prononcer la moindre parole. Allongée, elle reprenait son souffle. Malko en profita pour la caresser à travers son pantalon. Il sentit distinctement le renflement du sexe et parvint à une caresse si précise que, cette fois, Malayeen ferma les yeux et ne se débattit plus. Il sentit son souffle s'accélérer, ses jambes s'ouvrirent, son ventre vint au-devant des doigts de Malko et tout son corps se raidit soudain, tandis qu'elle exhalait une sorte de râle.

Cette salope venait de jouir !

Satisfaite, elle écarta la main crispée sur elle et se remit à regarder la télé.

Pris d'une fureur sacrée, Malko sauta sur ses pieds, la prit par le bras et la jeta hors du lit. La poussant, la tirant, il l'amena jusqu'à la porte et ne la lâcha que pour l'ouvrir. Quand il se retourna pour la jeter

dehors, elle lui fit face et, en un clin d'œil, fut de nouveau collée à lui. Sa langue s'enfonça dans sa bouche, elle glissa une jambe entre les siennes. Comme un fou, Malko saisit la ceinture et tira violemment, la faisant jaillir de la boucle. Et cette fois, miracle, Malayeen ne se déroba pas.

En un clin d'œil, il descendit le Zip, plongeant la main sous la culotte noire, atteignant un sexe inondé. Il y enfonça les doigts furieusement et Malayeen lui mordit la lèvre inférieure. Il la repoussa, l'entraîna vers le lit mais ils ne l'atteignirent jamais. Les jambes entravées par son pantalon, Malayeen tomba à genoux devant. Malko acheva de dégager sa croupe et ses cuisses. Avec l'impression d'être revenu à l'âge des cavernes. Quand la jeune femme sentit son sexe se frayer un chemin vers le sien, elle envoya une main en arrière, le saisit et, d'un geste précis, l'amena au contact de l'ouverture de ses reins. Ce geste audacieux acheva de déchaîner Malko. De tout son poids, il se projeta en avant, s'enfonçant d'un seul trait dans les fesses de Malayeen. Elle cria. Un cri aigu et rauque, comme une chatte saillie. Les deux mains crochées dans ses hanches, Malko se retira et l'emmancha avec encore plus de violence. Chauffé à blanc, il sentait déjà la sève monter de ses reins. Très vite, il explosa en hurlant de plaisir.

Longtemps, il resta fiché en elle, redescendant peu à peu sur terre. Puis il s'arracha à la gaine brûlante et se laissa tomber sur le lit. Du coin de l'œil, il vit Malayeen se relever, se rajuster et traverser la chambre comme un fantôme. La porte grinça et il fut seul.

Apaisé, il éteignit la télé. Il n'était qu'à moitié étonné par l'attitude de Malayeen. Les rapports entre hommes et femmes étaient si compliqués dans le monde arabe que celles-ci, lorsqu'elles en avaient l'occasion, se conduisaient comme des gourgandines. Il se souvenait encore de l'inconnue voilée qui était venue frapper à sa porte, des années plus tôt, au *Sheraton* de Koweït City, simplement pour se faire baiser.

Il tendit l'oreille : la maison était toujours aussi silencieuse. Il avait du mal à réaliser qu'il se trouvait à Bagdad incognito, lui, agent de la CIA, à quelques mètres de Saddam Hussein...

Il se demanda comment Qusai Hussein allait réagir à la proposition de George W. Bush. Dans quelques heures, il serait fixé.

*

**

Un vent violent couchait les arbres du jardin et des tourbillons de poussière s'infiltraient partout. Malko baissa les yeux sur sa Breitling : dix heures dix et toujours pas un bruit dans la maison. Il se glissa hors de sa chambre et gagna la salle à manger. Tout était préparé pour le *breakfast*. Il se servit de galette et de thé, car il n'y avait pas de café.

Un téléphone sonna en haut.

Sans son portable, il se sentait tout nu.

Une voix venant de la porte le fit sursauter.

— Vous avez bien dormi ?

Tania Serafian lui souriait, maquillée, coiffée, élégante dans une djellaba jaune.

Malko faillit lui dire qu'il avait bien dormi *et* sodomisé une de ses filles. Il se contenta d'un « oui » poli. Son hôtesse se servit du thé et sourit.

— Les journées sont longues à Bagdad, il n'y a pas grand-chose à faire. Ce matin, je vais chez le coiffeur de l'hôtel *Rachid*. Ensuite, j'ai un déjeuner et j'irai faire un peu de shopping. Et vous ?

— Votre ami doit me faire signe, dit Malko.

Tania Serafian lui sourit.

— Vous êtes chez vous. Si mes filles mettent la musique trop fort, n'hésitez pas à le leur dire. Elles aussi s'ennuient ici. L'université est fermée et il n'y a pas beaucoup de distractions.

Apparemment, elle ne savait pas tout de la vie de sa progéniture. Malko la laissa à ses illusions et regagna sa chambre. Il n'avait plus qu'à tuer le temps.

*

**

Il était presque cinq heures lorsque la bonne frappa à la porte de la chambre de Malko et lui lança une brève phrase en arabe. Il gagna le hall où un grand moustachu en veste de cuir noire l'accueillit avec un sourire chaleureux.

— *Mehrab*⁽³⁰⁾ ! Je viens vous chercher, de la part de *sayed* Mohammad. Je m'appelle Haida.

Son anglais était compréhensible, ce qui soulagea Malko.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Haida prit un air mystérieux.

— Saadoun Street.

Malko le suivit. Une magnifique Cadillac vieille d'une douzaine d'années, grande comme un paquebot, était garée devant la porte. Il prit place à l'avant et Haida démarra. Ils remontèrent Mansour Street, puis Damascus Street, au milieu d'une circulation intense. Beaucoup de taxis aux ailes orange, quelques bus rouges à impériale de fabrication chinoise. Le vent était tombé et il faisait bon. Ils durent ralentir. Un malheureux poussait sa voiture tombée en panne, causant un monstrueux bouchon. Haida hocha tristement la tête.

— On ne trouve plus de pièces de rechange, à cause de l'embargo. Quand ma Cadillac tombera en panne, je la jetterai. Je l'ai ramenée du Koweït, en 90, et elle ne m'a jamais lâché.

Un peu de pillage n'a jamais fait de mal à personne. Cet aveu naïf ne

semblait pas troubler le chauffeur. Il stoppa à un grand carrefour et tourna à droite, dans une autre avenue surdimensionnée.

— Voilà l'hôtel *Rachid*, annonça-t-il montrant un bâtiment ocre à leur gauche. Le meilleur de Bagdad.

Un kilomètre plus loin, il tourna à droite dans une grande avenue filant vers le nord. Malko aperçut une pancarte : Jamariya Bridge⁽³¹⁾. Ils franchirent le Tigre, ensablé et désert, débouchant place Al-Tahrir, là où, jadis, on pendait les adversaires du régime. Elle avait été agrandie et creusée d'un passage souterrain pour rejoindre Saadoun Street. Haida tourna à droite, dans Saadoun, qui avait bien changé. Il y avait toujours des boutiques artisanales, de vieux immeubles aux balcons de bois, mais un muret de pierre séparait la chaussée en deux. Haida s'arrêta en face de la Gulf Commercial Bank et se tourna vers Malko.

— Vous avez rendez-vous en face, au cinéma Saadoun.

Malko aperçut, à côté des bureaux de la Lufthansa, des affiches agressivement et naïvement érotiques. Hélas, les légendes étaient en arabe. Haida lui tendit un sac de plastique marron.

— Voilà des dinars. La place en coûte seulement 250.

Malko jeta un coup d'œil dans le sac. Il était plein de billets tout neufs de 250 dinars, en liasses de cent, ce qui ne faisait guère que dix dollars. Haida lui adressa un petit signe de la main et il sortit de la Cadillac. Juste en face du cinéma se trouvait l'allée menant au *Bagdad Hotel* où il avait jadis séjourné⁽³²⁾. Peint en blanc, l'hôtel avait visiblement été refait et arborait sur le toit une grande inscription « Happy New Year 2003 », ce qui témoignait d'un optimisme d'acier.

Il traversa, gagnant le hall du cinéma décoré de dessins suggestifs de stars américaines et éclairé par de hideux néons blancs. Des haut-parleurs diffusaient une musique assourdissante. Il tendit ses 250 dinars à la caissière et pénétra dans la salle, aux trois quarts vide. Il comprit vite pourquoi, après un quart d'heure de projection. Tout ce qui pouvait ressembler à l'ébauche d'un geste osé avait été supprimé par la censure. Résultat : un film de quatre-vingt-dix minutes n'en faisait plus que quarante-cinq.

Bien entendu, il n'y avait que des hommes, trop pauvres pour s'acheter des DVD.

Il prit son mal en patience, somnolant devant les images insipides. Une demi-heure s'était écoulée lorsqu'un homme s'approcha de lui. Dans la semi-pénombre, il reconnut la haute silhouette de Mohammad Rasim. Le conseiller de Qusai Hussein se pencha vers lui.

— Vous ne vous êtes pas trop ennuyé ? Excusez-moi, je suis un peu en retard.

— Vous avez vu votre mandant ? interrogea Malko à voix basse.

— Oui, fit l'Irakien, ajoutant après un bref silence : La réponse est positive.

Malko n'en crut pas ses oreilles. Le fils cadet de Saddam Hussein acceptait de tuer son père ! Il voulut dissiper toute équivoque :

— Vous voulez bien dire que Saddam Hussein sera éliminé physiquement ?

— Absolument, confirma Mohammad Rasim.

Pendant quelques instants, les deux hommes demeurèrent silencieux. Puis l'Irakien enchaîna.

— Évidemment, nous demandons une garantie.

Le poulx de Malko grimpa d'un coup. Il *fallait* qu'il y ait un loup. Le soufflé retombait.

— Laquelle ? demanda-t-il.

— Un engagement signé par le président des États-Unis sur la non-invasion de l'Irak contre les conditions que nous avons acceptées.

Malko sursauta.

— Le président Bush ne peut pas évoquer *par écrit* un tel accord.

Mohammad Rasim eut un geste apaisant.

— Il suffira qu'il évoque « l'effacement définitif » du raïs. Nous saurons tous ce que cela veut dire. Bon, je n'ai pas beaucoup de temps. Voilà ce que je vous suggère. Demain matin, il y a un vol pour Amman. Prenez-le et allez rendre compte. Nous vous avons donné un visa diplomatique de trois mois, avec entrées multiples. Revenez vite me donner la réponse. Pour me joindre, il vous suffira de contacter Tania. Voici son téléphone.

Il glissa un papier dans la main de Malko et se leva, s'éloignant vers la sortie. Laissant Malko un peu éberlué. Tout cela semblait irréel et pourtant, il avait vraiment le sort de la paix entre les mains. Même si cela paraissait trop beau. Il ne s'attarda pas et sortit à son tour. Il faisait nuit.

Haida surgit. La Cadillac était garée juste en face du cinéma. Malko y prit place. Le chauffeur démarra et se tourna vers lui.

— Vous voulez vous promener un peu ?

— Où ?

— Sur Abu Nawas, il y a des galeries de tableaux très intéressantes.

Malko allait refuser quand il repensa à l'agente du BND, Lili Gehlen. Elle habitait justement à l'hôtel *Al Fanar*, sur Abu Nawas. C'était peut-être une occasion de la contacter. Même s'il n'avait pas besoin d'elle.

— Allons voir, dit-il.

Ils suivirent Saadoun Street, passant ensuite devant le hideux hôtel *Palestine* qui ressemblait à une vieille ruche avec sa façade creusée d'alvéoles, pour retrouver Abu Nawas, qui longeait le Tigre sur toute sa longueur. Les restaurants de poissons, entre la chaussée et la rivière, avaient déjà allumé leurs néons blancs et leurs braseros. Juste après le *Palestine*, Malko aperçut une enseigne verticale : *Al Fanar*. Huit étages, visiblement pas plus d'une demi-étoile. Haida s'arrêta cent

mètres plus loin, devant un bâtiment blanc, à l'angle d'une ruelle.

— Voilà une bonne galerie ! annonça-t-il.

Malko descendit et entra. Les murs étaient tapissés de tableaux modernes aux couleurs violentes. Un Irakien le mena au premier voir des copies sans intérêt et il s'éclipsa très vite. Trois minutes plus tard, tournant le dos à la Cadillac garée un peu plus loin, il poussait la porte de l'hôtel *Al Fanar*.

*

**

Une bande de hippies barbus, accompagnés de compagnes toutes plus laides les unes que les autres, étaient en train de déployer une bannière en faveur de la paix : « The Boys of Wilderness versus the War⁽³³⁾ » Le petit hall ne payait pas de mine, avec une boutique à gauche où se prélassait un ouistiti, un perroquet, à côté de la réception, qui poussait à intervalles réguliers des cris stridents et des sièges usés. *Al Fanar* était le Q.G. des pacifistes et des humanitaires attirés par les chambres à 35 dollars, cafards compris. Malko se faufila jusqu'à la réception et interpella un employé moustachu.

— *Miss Gehlen*.

Après quelques minutes d'incompréhension, l'Irakien finit par trouver le nom et annonça :

— *Room 805. She is here.*

Un des deux ascenseurs n'était pas en panne. Malko s'y entassa avec un paquet de jeunes « humanitaires » chevelus. Le couloir du huitième était sinistre, malodorant, à peine éclairé. Malko frappa à la porte du 805, en craignant le pire. Le style de l'hôtel, c'était le remède contre l'amour.

La porte s'ouvrit et il resta bouche bée. Une rousse haute comme trois pommes, mais ravissante, en pull et pantalon, lui jeta un regard intrigué. Lui non plus n'était pas dans le style de l'hôtel.

— *Fraulein Gehlen* ? demanda-t-il en allemand.

— *Jawohl*.

— Nous avons des amis communs, dit Malko. Je m'appelle Malko Linge.

Les yeux verts de Lili Gehlen s'éclairèrent et elle ouvrit largement la porte.

— Entrez !

À peine fut-il à l'intérieur qu'elle alla mettre la télévision à fond puis revint vers lui et demanda à voix basse :

— Vous n'avez pas été suivi ?

Il lui expliqua comment il était arrivé là et elle parut soulagée. Assis face à face, ils se parlaient à quelques centimètres. Lili Gehlen enchaîna.

— Ici, il faut faire attention à tout. Les « moukhabarat » sont

partout. Les téléphones sont écoutés et il y a des micros dans beaucoup de chambres. Et encore, ici, c'est mieux qu'au *Rachid*. Là-bas, c'est Loft Story... Micros, caméras et même glaces sans tain.

— Vous êtes là jusqu'à quand ? demanda Malko.

Lili Gehlen sortit un paquet de cigarettes locales, des Hamurabi, et Malko lui en alluma une avec son Zippo armorié. Elle souffla la fumée avec volupté.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Ma « cible » me renouvelle mon visa tous les dix jours. Jusqu'à maintenant, je n'en ai pas tiré grand-chose, mais c'est tellement difficile de « tamponner » des gens ici que ma Centrale veut que j'insiste. Peut-être qu'il n'en sortira rien.

— Qui est-ce ?

— Un proche d'Oudai Hussein : Amer al-Hani. Il a créé le journal *Babil* et maintenant s'occupe de business. Oudai l'envoie souvent au Liban ou en Jordanie. Il y est en ce moment, sinon je serais dans sa suite au *Rachid*.

Façon élégante de dire qu'elle était devenue la maîtresse de l'Irakien. Ils échangèrent un long regard et elle demanda.

— Est-ce que je peux vous être utile ?

— Non, dit Malko. Je repars demain matin.

Lili Gehlen soupira.

— Vous avez de la chance ! Ici, on étouffe. C'est comme dans un sous-marin. On est coupé du monde. Et les gens ont tellement peur qu'ils ne parlent de rien. Même quand vous êtes seul avec eux.

On frappa à la porte et elle alla ouvrir. Malko aperçut dans l'entrebâillement un jeune garçon, avant que Lili Gehlen ne referme.

— Je vais être obligée de vous laisser, dit-elle, il y a une fête chez les « Humanoïdes », au sixième, et ils m'ont invitée. Mais si jamais vous revenez à Bagdad, vous savez où me trouver.

— Et moi, demanda Malko, puis-je faire quelque chose pour vous ?

Lili Gehlen eut un sourire résigné.

— Convaincre mes chefs que je perds mon temps ici. Mais ce sera difficile. Ils se raccrochent au moindre truc.

Ils sortirent ensemble de la chambre et se séparèrent devant l'ascenseur avec un sourire complice. Cinq minutes plus tard, Malko rejoignait la Cadillac où Haida dormait au volant.

— Demain matin, annonça-t-il, il faudra me conduire à l'aéroport à sept heures.

*

**

Des douaniers en civil, les yeux luisant de convoitise, dépouillaient féroce­ment les voyageurs à destination d'Amman. Tout était bon : les devises, les téléphones portables interdits, les appareils photo, les objets neufs. Prévenu par Haida, Malko avait préparé des liasses de

dinars. Cela avait commencé avec le soldat qui contrôlait les cartes d'embarquement. Après s'être emparé de celle de Malko, il avait tendu l'autre main et murmuré le mot magique bakchich, en barrant carrément le passage. Lui n'était pas trop gourmand : quelques dinars et Malko récupérait sa carte. Ensuite, un dounier flaira sa housse Vuitton comme si elle contenait des trésors et prétendit que Malko l'avait achetée à Bagdad. Sussurant « dollars, dollars », après lui avoir confisqué son passeport.

Une violente altercation éclata soudain entre deux autres douaniers et une équipe de télévision qui prétendait ressortir d'Irak avec des liasses de dollars. Déchaînés de cupidité, les Irakiens sautillaient autour des journalistes en glapissant : *Al flouz Al flouz*⁽³⁴⁾ ! Des chacals autour d'une dépouille encore chaude. Finalement, le *fixer*⁽³⁵⁾ des journalistes repartit avec l'argent et Malko récupéra son passeport contre vingt dollars... C'était un véritable parcours du combattant et cela sentait la fin de régime. Se disant que le régime pouvait sombrer, les fonctionnaires de l'État irakien n'avaient plus aucune pudeur. Pourtant, l'autoroute à trois voies menant à l'aéroport encore neuf – il avait été inauguré en 1990 et ne risquait pas de s'user avec une poignée de vols par jour – fleurait bon la civilisation.

Malko ne respira qu'après le décollage de l'Airbus de la Royal Jordanian. Tandis que l'appareil s'élevait au-dessus du désert, il se dit soudain que sa mission avait *trop* bien marché, en dépit de l'opposition du début. Bien sûr, il ramenait à Frank Capistrano ce que George W. Bush avait réclamé : la tête de Saddam Hussein. Cependant, les Irakiens avaient cédé trop facilement. C'était trop beau. Où était le piège ?

CHAPITRE IX

— Je serai au Caire demain en fin de journée, annonça Frank Capistrano de sa voix rocailleuse, assourdie par la fatigue. À l'hôtel *Shepherd*, juste en face de l'ambassade. Je vous y attends.

Bien que la communication du téléphone satellite soit protégée, le *Special Advisor* de la Maison-Blanche n'avait visiblement pas envie de s'étendre sur le bref rapport de Malko annonçant que ses discussions à Bagdad avaient été positives. Car si les Irakiens étaient bien incapables d'intercepter ce genre de communication, d'autres l'étaient, dont la NSA qui distribuait ses écoutes à tout l'establishment militaro-politique de Washington. Or, « Bagdad Express » n'était pas regardée d'un bon œil par tout le monde...

Greg Ritter, plus « rugueux » que jamais, tritura son énorme barbe pleine de gouttes de café mêlées à quelques parcelles d'œufs brouillés.

— Tout est O.K. ? demanda-t-il de sa belle voix de basse.

Dès son arrivée à Amman, sous la pluie battante, Malko avait appelé de son portable la base secrète de la CIA à Arzak, en donnant son nom de code « Rabbit ». Il devait coûte que coûte communiquer avec Frank Capistrano sur une ligne protégée. Greg Ritter avait aussitôt sauté dans un 4 x 4 pour le récupérer à l'aéroport, mais Malko avait quand même poireauté près de deux heures. Il était plus d'une heure de l'après-midi lorsqu'il avait atteint Arzak où la CIA occupait dans la base aérienne une série de bâtiments préfabriqués où on grelottait. Une bruine tenace effaçait le désert, avec des traînées de brouillard, rendant les énormes camions qui roulaient phares allumés encore plus dangereux.

Malko avait joint Frank Capistrano sur son portable alors qu'il partait pour Dulles Airport, en route d'abord pour Rome, puis pour Le Caire. En ces temps troublés, le *Special Advisor* prenait souvent son bâton de pèlerin afin d'expliquer la politique de son boss.

— Tout va bien, affirma Malko. Mais je dois filer au Caire.

— *No problem*, assura le « rugueux », en rapprochant son fauteuil à roulettes de son ordinateur.

Il y pianota rapidement et se retourna.

— Il y a un vol Egyptair au départ d'Amman, demain matin à 7 h 10.

— Faites-moi une réservation, dit Malko, résigné.

Un jour, il arriverait peut-être à faire la grasse matinée... Greg Ritter lui jeta un coup d'œil ironique.

— *Be my guest !*⁽³⁶⁾ Il n'y a pas grand chose à faire ici, mais vous ne serez pas plus mal qu'à l'hôtel. Et c'est *free*. Venez, je vais vous montrer la chambre d'amis.

À vingt mètres de là, c'était une sorte de container métallique, avec une couchette et une douche, aux murs disparaissant sous des photos de pin-up, soulignées de commentaires salaces ou carrément obscènes.

— Le dîner est à six heures, lança Greg Ritter, en se retirant. *Have a good day*.

*

**

Enfoncé dans le profond canapé du salon de réception de l'ambassadeur, absent du Caire pour une courte visite à Louqsor, Frank Capistrano écoutait le rapport de Malko en tirant sans conviction sur un de ses éternels cigares dominicains. Gris de fatigue, il avait toujours l'air d'un mafioso, mais d'un mafioso sortant de garde à vue. Il n'avait même pas touché à son verre de scotch dont la glace fondait. Le temps au Caire n'aidait pas à remonter le moral. Pluie et vent glacial. Malko n'était guère en meilleure forme. Après sa journée à Arzak, la veille, il s'était encore levé aux aurores pour attraper son vol qui avait eu trois heures de retard pour d'obscurcs raisons mécaniques. Heureusement que l'hôtel *Shepherd* était juste en face de l'ambassade américaine. Le plus vieil hôtel d'Égypte, construit en 1841 et rénové à de multiples reprises. De la salle à manger, on pouvait voir les felouques défilier sur le Nil, là où, jadis, Winston Churchill arrivait en hydravion pour rejoindre directement les pelouses de l'ambassade de Grande-Bretagne voisine, qui descendaient alors jusqu'au Nil.

Malko se tut, en ayant terminé, et trempa ses lèvres dans un café infect. Frank Capistrano, les paupières mi-closes, semblait s'être endormi.

— O.K., laissa-t-il tomber, après quelques instants de silence, vous avez fait du bon boulot. Mais il y a un certain nombre de problèmes. D'abord, le Président ne s'engagera jamais par un document signé de sa main. C'est hors de question.

Malko faillit lui demander si c'était parce qu'il ne savait pas écrire. Après tout, certains journalistes britanniques l'avaient surnommé « le global village idiot »⁽³⁷⁾. Mais l'heure n'était pas à la plaisanterie.

— Ensuite, continua le *Special Advisor* de la Maison-Blanche, il faut être certain que ce Mohammad Rasim al-Takriti engage bien Qusai Hussein. Je vais le faire cribler mais, lorsque vous serez de retour à Bagdad, il est indispensable que la discussion *finale* ait lieu avec Qusai. Sinon, je ne pourrai jamais vendre l'affaire au Président. Enfin, je sens dans mes os qu'ils vont essayer de nous baiser. Ils ont accepté trop facilement.

— Comment ?

Frank Capistrano émit un hennissement sans joie.

— Ils vont sacrifier un sosie. Sans état d'âme. Et quand nous aurons « démonté », le vrai Saddam Hussein ressortira de sa boîte pour nous narguer. Et, à ce moment là, non seulement je saute, mais vous pourrez mettre votre foutu château en vente, parce que vous serez *persona non grata* pour l'éternité. Une fois qu'on a démonté notre dispositif militaire, c'est fini pour un an. Après une telle perte de face, le Président ne risque pas d'être réélu, même contre le plus mauvais des Démocrates. Alors, nous avons intérêt à baliser.

Probablement pour conjurer ces perspectives apocalyptiques, Frank Capistrano trempa quand même les lèvres dans son Defender. Malko réfléchissait à toute vitesse ; lui aussi était sur le toboggan. À son corps défendant.

— Il y aurait un moyen de conjurer le coup du sosie, avança-t-il. L'ADN. Seulement, est-ce qu'on a celle de Saddam ?

L'Américain émit un ricanement plaintif.

— L'ADN de Saddam ! Mais on ne sait même pas où il est en dépit des millions de dollars données à la NSA ou à la CIA. Les Irakiens utilisent pour leurs communications des fibres optiques. Leur système est complètement étanche. On n'intercepte rien. Nous n'avons même pas percé leurs codes. Les Israéliens prétendent qu'ils l'ont fait, mais ils mentent. C'est seulement pour nous enfumer, le cas échéant. Quant aux sources humaines, à part les opposants, tel Chalabi, basés à Londres, nous n'avons jamais recruté personne. Pendant les dernières inspections, en 1997, une équipe du MI6 avait pour mission de tamponner un proche de Saddam, et ils ont échoué. Nous avons passé des centaines d'heures d'écoutes et d'observations satellites à tenter de localiser Saddam. On a répertorié tous les endroits où il était susceptible de se trouver. En 1998, on les a tous aplatis à coup de *cruise missiles*. Nous sommes juste arrivés à tuer 408 civils dans l'abri d'Amiriya, mais Saddam Hussein, lui, n'a pas eu une égratignure. Plus tard, nous avons appris qu'il passait souvent la nuit chez l'habitant...

— Cela promet s'il y a une *vraie* guerre..., remarqua Malko.

Frank Capistrano leva les yeux au ciel.

— C'est peut-être pour cela que le Président n'écoute pas complètement les fous furieux qui l'entourent. Moi, ils me haïssent, comme ils vomissent George Tenet. Mais avec l'ADN, *you made a point* ! Parce que nous avons celui de son demi-frère, Barzan al-Takriti. Celui qui était à Genève. Et cela devrait suffire.

Il en était tout ragaillard et une lueur ravie flottait dans ses yeux sombres.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Malko.

— *Moi*, je vais dormir deux heures, sinon je tombe, fit l'Américain. Ensuite, je dicterai demain matin une note résumant *toutes* nos

conditions, que vous emporterez à Bagdad et que vous remettrez en mains propres à Qusai Hussein. Je vais lui fixer une *deadline* assez rapprochée pour que, si ça foire, nous puissions encore taper avant la saison chaude. Et, s'il accepte l'ADN, il faut lui préciser que s'il tentait de nous baiser, on les aplattrait tous. On transformerait l'Irak en parking.

Épuisé par sa tirade, il termina d'un coup son Defender et ralluma son cigare avec un Zippo qui crachait le feu comme un lance-flammes. Malko se permit de glisser une remarque :

— Comme je vous l'ai dit, j'ai été victime d'une tentative de meurtre à Amman, qui a suivi le double assassinat de Londres et celui d'Antony Cline. Si cette proposition irakienne était uniquement un coup de bluff, cela n'aurait pas eu lieu.

Frank Capistrano tira un moment sur son cigare en silence, puis laissa tomber :

— Pour Amman, je ne sais pas, mais pour Londres, nous avons eu quelques infos. Les Israéliens prétendent que Nasri al-Sadoon était un des financiers d'al-Qaida.

— C'est vrai ?

— Peu probable. Mais, à mon avis, c'est un contre-feu. Au cas où nous découvririons *qui* a tapé William Combs et Al-Sadoon, ils pourraient toujours dire qu'ils avaient une raison pour Al-Sadoon...

— Qui a pu les prévenir de « Bagdad Express » ?

Frank Capistrano eut un geste désabusé.

— Il y a dans l'entourage du président des gens qui sont cul et chemise avec eux. Et qui veulent à tout prix faire la guerre à l'Irak. Pour sauver le « soldat Israël ». Ce n'est pas impossible qu'ils aient balancé. Et que les *Schlomos* soient intervenus. D'ailleurs, dites-vous bien que si le Président leur dit qu'on entre dans ce deal, ils vont se déchaîner. Ils feront tout pour le faire échouer. Tout, répéta-t-il.

Un ange passa, des étoiles de David sur ses ailes blanches. Quand il s'agissait de leur sécurité, les Israéliens ne reculaient devant rien.

Le *Special Advisor* de la Maison-Blanche écrasa ce qui restait de son cigare dans un cendrier et se leva lourdement.

— O.K. Vous aurez le document demain matin. Moi, je serai de retour à Washington dans quarante-huit heures.

— Comment allons-nous communiquer ?

— Par l'intermédiaire du diplomate polonais qui occupe notre ambassade à Bagdad, Kryzstof Garlinski. Il dispose de moyens de communication protégés.

Ils se serrèrent longuement la main. Celle de Frank Capistrano était plus molle que d'habitude. Il était épuisé. Malko se dit qu'il allait enfin pouvoir téléphoner à Alexandra avant de replonger dans le trou noir de l'Irak.

À perte de vue, le désert ocre et plat s'étendait sous les ailes de l'Airbus de la Royal Jordanian, tandis qu'il descendait vers l'aéroport de Bagdad. L'appareil était aux trois quarts vide. Quelques journalistes, une bande de pacifistes suédois, des Irakiens retournant d'un voyage en Europe. Une agglomération apparut, le long d'une rivière presque de la même couleur que le désert. L'Euphrate. Ils n'étaient plus loin. Puis, quelques minutes plus tard, ce furent les premières maisons de la périphérie de Bagdad, devenue au fil des ans une cité tentaculaire et plate, comptant plus de quatre millions d'habitants, coupée en deux par les méandres du Tigre, comme Budapest par le Danube.

Les roues touchèrent le sol. Malko adressa une prière silencieuse au ciel. Il abordait la partie la plus délicate de sa mission. Frank Capistrano lui avait remis un document de deux pages, rédigé sur papier blanc, sans en-tête et non signé. En forme d'ultimatum. Toutes les exigences américaines y étaient détaillées, point par point. Explicitement, en ce qui concernait le sort de Saddam Hussein. Ce qui suffisait, si cela tombait entre de mauvaises mains, pour faire offrir à Malko un bain d'acide. Le raïs, comme tous les dictateurs, n'était pas porté au pardon lorsqu'il s'agissait de sa peau. Fugitivement, Malko songea au complot du 4 juillet 1944 contre Hitler. Ce dernier avait survécu, mais les comploteurs avaient terminé pendus à des crocs de boucher. Si les douaniers irakiens saisissaient ce papier, il avait peu de chances de revoir son château.

L'Airbus s'immobilisa avec une petite secousse à côté de trois vieux Boeing 727 des Irak Airways qui assuraient les liaisons quotidiennes avec Mossoul, Kirkouk et Bassorah. Plus loin, il y avait un Iliouchyne ukrainien, un hélico des Nations unies et deux vieux hélicos soviétiques en piteux état.

Malko suivit les autres passagers sur la passerelle donnant sur l'aéroport désert. Le contrôle de police se passa assez rapidement, grâce à son visa diplomatique. Les gens de l'immigration savaient que ce genre de visa n'était délivré que par les échelons supérieurs du Moukhabarat et balisaient en conséquence. Mais, cent mètres plus loin, les douaniers attendaient de pied ferme, efflanqués, teigneux et avides. L'un d'eux s'empara de l'attaché-case de Malko et entreprit de le vider, examinant chaque objet qui pouvait donner lieu à un bakchich, répétant les seuls mots qu'ils connaissaient : camera, téléphone, dollars...

Hélas pour lui, Malko n'avait ni caméra ni téléphone. Le douanier chercha bien à escamoter le Zippo armorié en argent massif, puis se mit à compter et à recompter la liasse de dollars, flairant comme un chien flairer le gibier. Mais ne s'intéressant absolument pas aux papiers.

Malko comprit qu'il fallait lui abandonner quelque chose. Il prit un billet de vingt dollars et le glissa dans son passeport qu'il tendit au douanier. Lequel escamota le billet avec une habileté de prestidigitateur, expédiant enfin Malko d'un grognement maussade.

Celui-ci se retrouva sous un soleil éblouissant, cerné par une demi-douzaine de chauffeurs, les yeux brillants à l'idée de gagner quelques dollars. Il choisit un petit bonhomme au nez en trompette qui baragouinait un peu d'anglais et conduisait une très vieille Chevrolet Caprice à la peinture piquetée de rouille. À peine dans la voiture, le chauffeur se retourna.

— *Hotel Al Mansour ?*

Il devait évidemment toucher un bakchich. Malko ne discuta pas, se disant qu'il terminerait chez Tania Serafian. Il se détendit tandis qu'ils remontaient vers le nord, traversant tout le quartier de Mansour, puis passant devant la gare qui, avec ses deux tours carrées, rappelait le plus pur style soviétique. La Chevrolet s'engagea enfin dans une avenue bordée d'immeubles portant d'énormes numéros, comme en Russie. Il y en avait une quarantaine sur un kilomètre. Le chauffeur se retourna.

— *Republican guard families !*

Saddam soignait bien ses gladiateurs. Devant, à gauche, Malko aperçut un grand bâtiment hérissé d'antennes et de paraboles. Le chauffeur continua ses commentaires.

— *Dish-City !* lança-t-il avec un grand rire. *Foreign journalists !*

Juste avant le pont Sinak, il tourna à gauche. Le *Mansour* était devant eux, building marron de seize étages, au bord du Tigre. Malko débarqua dans un grand hall sombre où se pressait une foule animée. Des jeunes mariés avec leurs familles. Les épouses portaient de superbes robes. Des femmes les escortaient, lançant à intervalle régulier des youyous stridents. Les familles se saignaient aux quatre veines pour offrir une nuit de noces dans un grand hôtel aux mariés. Tandis que ces derniers consommaient, les parents attendaient dans le parking en dansant au son d'orchestres improvisés. Seule, une vieille femme attendait dans le couloir qu'on lui remette le drap taché de sang prouvant que la mariée était bien vierge... En Irak, on ne plaisantait pas avec l'honneur, et quelques artisans recousaient encore les hymens...

Malko se retrouva dans un ascenseur serré entre trois jeunes mariées outrageusement maquillées, escortées de leurs futurs époux sérieux comme des papes. Avec, en fond sonore, la musique du *Parrain*...

Sa chambre sentait le renfermé, la moquette était moisie, les draps douteux, mais il avait une vue magnifique sur le Tigre et le pont Sinak. Sous ses arches, l'ouvrage d'art abritait une modeste batterie de DCA qui ne glacerait pas d'effroi l'armada aérienne américaine. Il regarda sa

Breitling : six heures. Tania Serafian devait être chez elle, mais il fallait y aller. Il composa le numéro de Haida, le chauffeur envoyé par Mohammad Rasim al-Takriti. Miracle, cela sonna et une voix de femme dit :

— Allô, *aiwa* ?

— *Sayed* Haida, demanda Malko.

Il entendit qu'on posait l'appareil puis, quelques instants plus tard, une voix d'homme demanda quelque chose en arabe. Malko lui répondit en anglais et Haida manifesta aussitôt sa joie de le revoir.

— Je suis à l'hôtel *Mansour*, dit Malko. Vous pouvez venir ?

— Je suis là dans une demi-heure, affirma Haida, sans poser de questions.

*

**

L'immense Cadillac blanche attendait sous le porche, contournée par les mariés qui continuaient d'envahir l'hôtel. C'était jeudi, le jour des mariages. Haida serra longuement la main de Malko avant de se glisser au volant.

— *We go to Mrs Serafian's house*, dit Malko.

Il se laissa aller sur la vaste banquette arrière, un peu détendu. C'était une véritable course d'obstacles dont il avait franchi les premiers, les plus modestes. Maintenant, il fallait prévenir le plus vite possible Mohammad Rasim Par sécurité, il avait gardé sur lui le document de Frank Capistrano, certain que le Moukhabarat allait fouiller sa chambre. Une demi-heure plus tard, la Cadillac s'arrêta devant la hideuse villa de feu Nasri al-Sadoon. Haida courut sonner et Malko lui emboîta le pas. La bonne qu'il connaissait déjà ouvrit le portail et il aperçut la Mercedes blanche : Tania Serafian était là. La bonne l'introduisit dans le hall et disparut. Il se demanda si la volcanique Malayeen était présente. Un martèlement de talons lui fit lever la tête. Tania Serafian descendait les marches de marbre, raide comme la justice. Toujours aussi apprêtée et maquillée, mais avec quelque chose en plus : une expression presque hostile sur son visage figé. Instinctivement, le pouls de Malko s'envola. Il se força pourtant à sourire et se pencha sur la main de Tania Serafian.

— Je suis désolé de cette intrusion, dit-il, mais je ne voulais pas utiliser le téléphone pour vous contacter.

— Vous êtes revenu à Bagdad, dit-elle, comme si ce n'était pas une évidence.

— Exactement, admit Malko. Et...

Elle l'interrompt et laissa tomber d'une voix glaciale.

— Vous n'auriez pas du...

— Pourquoi ? demanda Malko, se forçant toujours à sourire.

— Parce que vous y êtes en danger de mort, fit à voix basse

l'Arménienne. Et qu'en venant ici, vous mettez aussi ma vie en danger.

CHAPITRE X

Malko sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. Visiblement, Tania Serafian ne plaisantait pas et attendait qu'il s'en aille. Que s'était-il passé ? Il chercha quand même à obtenir une explication.

— Qui me veut du mal ? demanda-t-il.

L'Irakienne regarda la grande fresque au dragon et répondit d'une voix lasse :

— Je ne peux pas vous le dire. Sachez seulement que vous vous êtes attiré l'inimitié de quelqu'un d'extrêmement puissant dans ce pays.

— Vous saviez pourtant que je venais chez vous, objecta Malko. Pourquoi avoir pris ce risque ?

— Nasri m'avait demandé ce service, répliqua-t-elle. Sans me donner d'explication. J'ai tenu à respecter sa volonté. Je sais que vous avez de votre côté des gens également puissants, mais je ne veux pas me retrouver entre l'arbre et l'écorce.

Au moins, c'était clair. Malko ne chercha pas à discuter et s'inclina légèrement.

— Je ne veux pas vous causer d'ennuis. De toute façon, je me suis installé au *Mansour*. Au revoir.

— Je vous souhaite un bon séjour, dit-elle, avant de faire demi-tour et de remonter l'escalier.

Après ce qu'elle venait de dire, c'était de l'humour noir... Ce n'est qu'une fois installé dans la Cadillac qu'il comprit. Tout s'enchaînait. Son raisonnement lui disait qu'Oudai Hussein était le « sponsor » de l'attentat d'Amman. Or, Oudai était l'amant de Karima, la fille de Tania. Celle-ci avait dû être imprudente et lui parler de la présence de Malko dans la maison de sa mère. Ce qui avait mis le feu aux poudres. Finalement, c'était beaucoup plus sûr d'être au *Mansour*. Haida se retourna.

— Où voulez-vous aller ?

— Au *Mansour*, dit Malko. Pouvez-vous dire à *sayed* Mohammad que je suis de retour à Bagdad et que j'aimerais le voir ?

— *Aiwa*, répondit simplement le chauffeur, sans que Malko soit certain qu'il avait vraiment compris.

Le hall du *Mansour* grouillait toujours d'animation et les familles faisaient la queue devant les ascenseurs. Remonté dans sa chambre,

Malko regarda le ruban sombre du Tigre et le ciel étoilé. Combien de temps allait durer son attente ? Un hurlement de femme le fit sursauter. Cela venait de la chambre voisine. Il tendit l'oreille et entendit les échos d'une violente dispute en arabe. Voilà un mariage qui commençait mal. Frustrés par des années d'abstinence, les Arabes avaient tendance à ne pas déployer trop de délicatesse quand ils avaient enfin une femme dans leur lit. Même si elle était vierge.

Un vacarme infernal montait des parkings où les familles s'amusaient comme elles pouvaient.

*

**

Son téléphone grelotta à onze heures et il reconnut la voix de Haida qui annonça :

— Je suis en bas, *sayed* Malko.

Depuis deux heures, celui-ci tournait en rond dans sa chambre.

— J'arrive, dit-il.

Haida sauta de la Cadillac pour lui ouvrir la portière et démarra aussitôt.

— Nous allons aux souks, annonça-t-il.

Ils franchirent le pont Sinak, puis tournèrent à gauche dans Rachid Street, le cœur du vieux Bagdad. La plupart des boutiques étaient ouvertes et les trottoirs envahis de marchands de toutes sortes. Haida s'arrêta un kilomètre plus loin. Là, les trottoirs disparaissaient sous des milliers de livres d'occasion, dans toutes les langues. Ruinés, les intellectuels les vendaient pour améliorer leur ordinaire. Une foule compacte débordait sur la chaussée. Malko suivit le chauffeur qui l'entraîna dans une rue perpendiculaire, où des dizaines de vendeurs alignaient leurs trésors.

Toute la zone comprise entre Rachid Street et le Tigre n'était qu'un entrelacs de souks couverts offrant de tout. Au bout de la rue, Haida s'arrêta devant un café, le *Chahbandar*.

— *You wait here*⁽³⁸⁾, dit-il avant de s'éclipser.

Malko poussa la porte. Le café était bondé. Rien que des hommes installés sur des banquettes de bois, par rang de trois, affairés à discuter en buvant du thé. Les murs dont le crépi partait par plaques étaient recouverts de tableaux, d'affiches, de gravures, de photos anciennes. C'était un café littéraire. Quelques vieux tiraient placidement sur leur pipe à eau, indifférents au brouhaha. Malko se casa sur un bout de banquette et on lui apporta un thé. Les poches bourrées de liasses de billets neufs de 250 dinars, il se sentait très riche. Sans bien comprendre ce qu'il faisait là. Les gens lui souriaient et un de ses voisins lui demanda en anglais s'il était américain... Ici, on se sentait loin de la guerre.

Haida réapparut une demi-heure plus tard et fit signe à Malko de le

suivre. Ils s'enfoncèrent dans un des souks et parvinrent devant la boutique minuscule d'un relieur. Celui-ci invita Malko à entrer, souleva un rideau et ce dernier découvrit Mohammad Rasim al-Tikriti, installé sur un tabouret, un peu courbé car le plafond était très bas.

*

**

— Vous avez fait bon voyage ? demanda l'Irakien avec une politesse exquise.

— Fatigant, mais intéressant, répondit Malko. Je vous rapporte un document pour faire avancer les choses.

Il lui tendit les feuillets remis par Frank Capistrano. Mohammad Rasim chaussa ses lunettes et commença à lire. Lentement. Lorsqu'il eut terminé, il replia les feuillets et leva les yeux.

— Je peux le garder ?

— Vous *devez* le garder, précisa Malko. Et le soumettre à Qusai Hussein. J'ai pour instruction de le rencontrer, si les termes de ce document lui agréent, pour sceller un accord.

Il s'attendait à ce que l'Irakien tique sur l'ADN, mais Mohammad Rasim semblait complètement zen... Il plia le document dans sa poche intérieure et regarda Malko.

— Je vais transmettre ceci, promit-il. Mais *sayed* Qusai est très occupé. Il va peut-être falloir vous armer de patience avant de pouvoir le rencontrer. S'il le souhaite, bien entendu.

— Où ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— La demeure de Tania Serafian serait un lieu propice.

— Je l'ai vue hier, objecta Malko, elle ne semble pas vouloir se mêler de nos négociations.

L'Irakien eut un sourire plein d'indulgence.

— Elle est parfois nerveuse. C'est une femme seule maintenant, n'est-ce pas ? Je la convainurai. Je dois vous laisser, malheureusement, mais Haida va vous emmener rue Harasat où il y a plusieurs restaurants où on ne mange pas trop mal et où on sert de l'alcool.

Il se leva, toujours courbé, serra la main de Malko, souleva le rideau et disparut.

Malko attendit un moment puis émergea à son tour dans le souk. Avec Haida, il regagna la Cadillac. Ils retraversèrent la ville d'ouest en est pour gagner le quartier de Karrada. Harasat Street était, paraît-il, les Champs-Élysées de Bagdad. Sur un kilomètre, on y trouvait quelques restaurants modernes et des boutiques d'électronique, de meubles, de vêtements d'importation et même une collection complète des derniers Zippo importés en contrebande. Vides, car l'Irakien moyen était bien incapable de se les offrir. Haida s'arrêta devant le *Babeech*, un des nouveaux restaurants. C'était moderne, froid, impersonnel. Quelques tables avec des familles pleines de gosses, un

couple avec un gros Motorola posé sur la table, sûrement un « moukhabarat », et deux étrangers, des Onusiens. Le menu était le même que dans tous les restaurants de Bagdad : mézés et kebab ou poisson d'origine douteuse. Plus de la bière ou du vin.

Malko regretta de n'avoir pas contacté la jolie Lili, mais ce n'eût pas été raisonnable.

Combien de temps allait-il attendre le rendez-vous avec le fils de Saddam Hussein ? Au Moyen-Orient, le temps était élastique.

*

**

Le maître d'hôtel du restaurant de l'hôtel *Jefferson* se précipita pour aider l'homme qui venait d'arriver à ôter sa pelisse. Il faisait un froid de gueux à Washington, en cette fin janvier.

— Vos amis sont déjà arrivés, dit-il en le précédant vers une table au fond de la petite salle en L.

C'était un des endroits les plus sélects de Washington, sur la 16^e Rue, à quelques centaines de mètres de la Maison-Blanche. L'éclairage était volontairement réduit – une bougie par table –, les boiseries décorées de scènes de chasse, les tables espacées et l'ambiance feutrée, ce qui en faisait un des lieux préférés du monde politique. Le nouveau venu s'assit à la table ronde où se trouvaient déjà trois hommes.

— Qu'est-ce que vous buvez ? demanda l'un d'eux.

— Un Defender « Very Classic Pale », *on ice*, commanda le nouveau venu.

Le maître d'hôtel se précipita.

Les trois hommes attendirent en silence que le scotch arrive et que le nouveau venu y trempe ses lèvres. Il le reposa et promena son regard sur ses amis, avant de dire d'une voix posée, mais lourde de sous-entendus :

— Je sors de chez le Président. C'est une catastrophe.

Posément, il développa sa pensée, dans un silence pesant, sans que personne ne pense à commander. De loin, le maître d'hôtel observait la table, intrigué. Ces quatre-là comptaient parmi les gens les plus puissants de Washington. Conseillers du Président ou membre du *Defense Policy Board* du Pentagone. Ou les deux. D'habitude, ils buvaient et plaisantaient gaiement, faisant des commentaires parfois osés sur les « créatures » qui se hasardaient parfois dans ce saint des saints, accompagnées d'un sénateur agité par le démon de midi. Le *Jefferson* avait aussi des chambres discrètes.

Le monologue dura plusieurs minutes, puis l'atmosphère se détendit un peu et on héla le maître d'hôtel pour la commande. New York steak *medium rare* et *Caesar salad*. Ces hommes puissants et riches n'avaient aucune imagination pour la nourriture. Ils mâchèrent lentement leur viande délicieuse jusqu'à ce que le plus âgé pose sa

fourchette et annonce :

— Je crois que j'ai la solution.

— *No kidding*, George ? demanda anxieusement Richard.

Avec ses cheveux gris élégamment rejetés en arrière, ses yeux intelligents, sa grande bouche charnue et son menton volontaire, il avait beaucoup de succès auprès des femmes, mais leur consacrait peu de temps.

— Non, répondit George. Tout est calé. Il suffit de donner le feu vert.

— Ces enfoirés de Langley ne vont pas nous emmerder ? demanda Henry.

— Ils ne seront même pas au courant. C'est une opération 100 % Pentagone. Special Forces et Military Intelligence. Donc, c'est 100 % de succès.

— Que Dieu vous entende ! soupira Richard. Ne perdons pas une minute.

— En sortant d'ici, je vais de l'autre côté de la rivière, promit George.

Le Pentagone se trouvait sur la rive sud du Potomac, en Virginie. D'un coup, Richard retrouva son sourire et héla le maître d'hôtel.

— Pearson, apportez-nous une bouteille du meilleur champagne que vous ayez !

En attendant, il alluma un superbe cigare dominicain et et promena longuement dessous la flamme de son Zippo « White House ».

Cinq minutes plus tard, le maître d'hôtel revenait avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995 dans un seau à glace. Il la déboucha et servit les quatre hommes. Dès qu'il se fut éloigné, ils levèrent leur coupe et dirent à voix basse :

— *God help us !*

*

**

Malko était en train de devenir chèvre. Trois jours d'attente. Tous les matins, Haida était en bas pour le mener où il voulait, mais aucune nouvelle de Mohammad Rasim... Le ciel était immuablement bleu, mais les distractions de Bagdad limitées. Sans nouvelles, il n'avait pas envie de contacter le diplomate polonais à l'ex-ambassade américaine. Pour lui dire quoi ?

Il sortit de l'hôtel. Haida se précipita, toujours attentionné et, Malko une fois installé dans la Cadillac, se retourna.

— Où voulez-vous aller ?

— Au *Rachid*, répondit machinalement Malko.

Il n'avait pas encore visité le « meilleur » hôtel de Bagdad, surtout fréquenté par les journalistes et infesté de « moukhabarat ».

Cinq minutes plus tard, ils y étaient. Il traversa le hall majestueux, passant devant la réception. Un moustachu suspicieux veillait devant

les ascenseurs. Malko bifurqua vers le bar, le *Shéhérazade*. Vide. Comme il faisait beau, il poussa la porte menant aux jardins et à la piscine. Il s'approcha et aperçut Lili Gehlen en train de faire consciencieusement des longueurs ! Lorsqu'elle tourna, elle le vit et lui adressa un signe joyeux de la main. Elle émergea, moulée dans un maillot une pièce – une tanagra au corps mince et nerveux –, et lui tendit la main.

— Quelle bonne surprise !

— Vous n'avez pas froid ?

— C'est la seule piscine chauffée de Bagdad ! précisa la jeune femme. Vous êtes de retour à Bagdad pour longtemps ?

— Je ne sais pas encore, répondit prudemment Malko. Et vous ?

Elle esquissa une grimace et dit à voix basse :

— Il est là et d'ailleurs, il va descendre. Mais nous pourrions dîner demain au *Finjan*. Il part à Mossoul pour vingt-quatre heures.

Elle baissa encore la voix et ajouta :

— D'ailleurs, j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser. On en parlera demain. On se retrouve au restaurant directement. Tout le monde connaît.

Enveloppée dans une serviette, elle rentra dans le vestiaire des dames. Il n'avait plus qu'à déjeuner seul.

*

**

Le Black Hawk couleur sable volait à quelques dizaines de mètres au-dessus du désert, tous feux éteints, bien qu'il se trouve dans la *no flying zone* au sud du 33^e parallèle, interdite aux aéronefs irakiens. En plus, une patrouille de F-15 veillait sur lui, beaucoup plus haut dans le ciel. Le navigateur, penché sur une carte, annonça soudain :

— On n'est plus loin. Projecteurs.

Les puissants phares d'atterrissage éclairèrent d'abord des cailloux noirs, un paysage lunaire, puis une piste encaissée et enfin un véhicule arrêté. Un gros 4 x 4 Chevrolet. Une portière s'ouvrit et un homme jaillit du véhicule en agitant les bras.

— On descend, annonça le pilote.

Le Black Hawk piqua du nez et ralentit lentement dans le vrombrissement des deux rotors qui se mirent à soulever des nuages de poussière. À peine ses roues eurent-elles touché le sol que huit G.I. en tenue de combat, équipés d'appareils de vision nocturne, sautèrent à terre et prirent position autour de l'appareil dont les rotors continuèrent à tourner. Ils se trouvaient à environ 80 kilomètres au sud-ouest de Bagdad, non loin de la bourgade d'Al-Makmin, à 40 kilomètres de la frontière saoudienne.

Les quatre portières de la Chevrolet s'ouvrirent, vomissant une masse compacte d'hommes, de femmes et d'enfants. Cela semblait ne

jamais devoir finir. Un des occupants de l'hélicoptère vint au-devant d'un homme engoncé dans une canadienne et demanda en anglais :

— Vous êtes le professeur Hamid al-Nassiri ?

— Oui.

— Toute votre famille est là ?

— Oui, tous ceux qui ont voulu venir. Ma femme, mes enfants, deux de mes sœurs, sa mère et un cousin. Mais...

— O.K. Embarquez, vite.

En cinq minutes, tout le monde fut sanglé sur les banquettes de toile du Black Hawk. Les turbines hurlèrent et, dès que les soldats furent remontés à bord, l'appareil s'éleva lourdement, puis s'éloigna vers le sud. Dans deux heures, ils seraient à Dahrhan, dans la base américaine des Special Forces. Le pilote envoya un message signalant que l'opération s'était passée sans problème et qu'ils ramenaient le professeur Al-Nassiri avec toute sa famille. Avec ordre de relayer le message au Pentagone.

*

**

Malko, tenaillé par l'angoisse, n'arrivait pas à dormir. Une lointaine rafale de coups de feu l'avait réveillé, sans qu'il sache de quoi il s'agissait. Pourtant, en apparence, Bagdad dormait paisiblement. À l'heure actuelle, Qusai Hussein avait lu le texte de Frank Capistrano. Qu'allait-il décider ? Comme toujours, les Américains avaient trop demandé. Ou alors, ils *savaient* des choses que Malko ignorait. Il se dit que si le fils de Saddam Hussein acceptait, cela relèverait du miracle.

*

**

La longue table de la salle de réunion du *Defense Policy Board* du Pentagone était couverte de documents. Richard Mulden, un des conseillers du président Bush, promena un regard satisfait sur les six hommes qui étaient assis autour.

— J'ai de très bonnes nouvelles, annonça-t-il. Les Special Forces ont réussi l'exfiltration du professeur Hamid al-Nassiri accompagné de toute sa famille. Une opération sur laquelle la Military Intelligence travaillait depuis trois mois. Il a finalement accepté en échange de compensations financières importantes et de l'obtention d'un visa britannique.

— Il ne vient pas chez nous ? s'étonna un des participants.

— Non, le Président a estimé que ce ne serait pas habile. Mais cela n'a aucune importance. Comme vous le savez, le professeur Al-Nassiri est depuis des années l'adjoint d'Abdul Tawah Mullah Huwaysh, le ministre de l'Industrie militaire. Il va nous remettre un témoignage *écrit* et étayé sur le programme secret d'armes de destruction massive mené par le gouvernement de Saddam Hussein. Il s'agit d'un *material*

breach⁽³⁹⁾ incontestable et cela permettra de balayer les réticences de certains de nos alliés à l'égard d'une action armée.

Un silence ravi accueillit sa déclaration, puis un des participants demanda :

— En quoi consistent les révélations du professeur Al-Nassiri ?

— Une usine achetée à la Corée du Nord pour la fabrication d'obus chargés de gaz VX. Les éléments en ont été livrés par bateaux, à partir d'Aqaba. Nous avons toute la documentation concernant cette affaire. Le professeur Al-Nassiri est prêt à témoigner devant le Conseil de sécurité des Nations unies. Il déclarera également que la Corée a livré à Saddam des éléments de fusée permettant de fabriquer des missiles d'une portée de 600 kilomètres. Il communiquera également le nom des autres scientifiques travaillant sur ce projet.

Richard Mulden se tut, satisfait de sa tirade. Quelqu'un leva le bras et demanda :

— Êtes-vous certain qu'il va témoigner de tout cela ?

— Absolument !

Et pour cause : le « témoignage » du professeur se trouvait dans l'attaché-case de Richard Mulden, dicté jusqu'à la dernière virgule par les spécialistes de la Military Intelligence du Pentagone. Tout y était. Avec cela, on pouvait entamer la guerre contre l'Irak, la conscience tranquille. Très peu de gens étaient au courant de cette petite manip', faite pour la bonne cause : se débarrasser une bonne fois pour toutes de Saddam Hussein.

— Vous êtes certain qu'il ne va pas se rétracter ? interrogea anxieusement un autre des participants.

— Certain.

Le scientifique irakien ne toucherait ses dix millions de dollars qu'une fois l'affaire terminée. En plus de l'argent, il avait quelques raisons de se venger de Saddam Hussein : ce dernier avait fait fusiller deux de ses frères qui avaient eu l'imprudence de travailler avec Hussein Kamel, le défecteur de 1995. Bien sûr, les quelques membres de sa famille restés en Irak risquaient de payer très cher sa trahison, mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Paul Wolfowitz, conseiller du président Bush, demanda soudain :

— George Tenet est au courant ?

— Il le sera très vite.

— Il va être furieux...

Paul Wolfowitz eut un rire satisfait.

— Et alors ! Je me demande pourquoi le Président lui fait tellement confiance. Il fait tout pour défendre Saddam. C'est un foutu pacifiste... Là, on va lui clouer le bec.

Les participants à cette réunion ignoraient les dessous de cette manip' et, pour eux, c'était simplement la preuve que les faucons du

Pentagone avaient eu raison depuis le début. Paul Wolfowitz se leva.

— Je vais voir le Président.

*

**

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Malko avait un peu plus le moral, bien qu'il n'ait toujours aucune nouvelle de Qusai Hussein. Il allait dîner avec Lili Gehlen au *Finjan*. Il traversa le hall et chercha des yeux la Cadillac d'Haida, qui normalement, l'attendait au bas du perron du *Mansour*.

Il descendit les marches et regarda autour de lui. Tout à coup, quatre hommes surgis de nulle part l'entourèrent. Ils lui jetèrent quelques mots en arabe et l'entraînèrent vers une Opel blanche stationnée dans le parking. On l'y poussa et, une fois à l'intérieur, on le menotta immédiatement puis on lui noua un bandeau noir sur les yeux. Le tout sans brutalité inutile, mais avec beaucoup d'efficacité. Il protesta en anglais, sans obtenir de réponse.

La voiture démarra, roula un long moment, puis ralentit et stoppa. On le fit sortir du véhicule et son bandeau glissa. Il eut le temps d'apercevoir un haut mur d'enceinte et des miradors.

Ce n'était pas bon signe.

CHAPITRE XI

Frank Capistrano repoussa son hamburger à peine entamé et acheva son scotch. Sa tension nerveuse était telle qu'il n'arrivait plus à avaler un petit pois. Il était encore rentré de son bureau de la Maison-Blanche à plus de dix heures du soir. Avant de se coucher, il s'assit devant son ordinateur et tapa le code d'accès spécial qui lui donnait la une du *Washington Post* en train d'être imprimé pour la sortie du lendemain matin.

Un titre l'interpella instantanément, étalé sur quatre colonnes, agrémenté de la photo d'un moustachu de type oriental : « *Important iraki scientist flees his country*⁽⁴⁰⁾ ».

Il parcourut rapidement l'article qui donnait le nom du défecteur : un scientifique de haut niveau nommé Hamid al-Nassiri, que le journal présentait comme le bras droit du ministre de l'Industrie militaire irakien, Abdul Tawah Mullah Huwaysh. Il serait arrivé à franchir clandestinement la frontière de Jordanie avec sa famille et aurait demandé l'asile politique à l'ambassade américaine d'Amman. Le *Washington Post* laissait entendre que son « debriefing » allait apporter des révélations extrêmement importantes sur le programme clandestin irakien d'armes de destruction massive. Les preuves, justement, que les inspecteurs de l'ONU n'arrivaient pas à découvrir. Ce qui renforcerait considérablement la position américaine au Conseil de sécurité qui n'avait pas été convaincu par le *show* de Colin Powell. L'auteur de l'article, Bob Woodward, citait des « sources non identifiées » au Pentagone.

Le *Special Advisor* de la Maison-Blanche contempla son écran, perplexe. Si le *Washington Post* était au courant d'une telle histoire, le président des États-Unis l'était évidemment aussi. Or, Frank Capistrano avait eu une brève réunion avec lui, en fin de journée, juste avant que George W. Bush regagne ses appartements privés – il avait horreur de dîner et de se coucher tard. Pourquoi n'avait-il pas mentionné cet important développement ? À cette heure, Frank Capistrano ne trouverait personne au Pentagone et, de surcroît, il n'y était pas extrêmement populaire. Il se résolut à appeler sur son portable George Tenet. Le directeur de la CIA répondit aussitôt. Il venait, lui aussi, de rentrer.

— Je me doute de la raison de votre appel, dit-il avant même que

Frank Capistrano ait ouvert la bouche. Je suis au courant depuis deux heures et j'essaie d'en savoir plus.

— Vous n'êtes pas mêlé à l'opération ?

— Non. C'est le Pentagone. Ils ne m'en ont pas soufflé mot. Mais c'est souvent ainsi.

— Que savez-vous exactement ?

— Le Pentagone a « enfumé » le *Washington Post*. Ce type n'a jamais mis les pieds en Jordanie. Il a été exfiltré en hélico d'Irak, directement en Arabie Saoudite, puis au Koweït. Une opération préparée par les « Cousins⁽⁴¹⁾ » infiltrés chez les inspecteurs onusiens. Une unité des Forces spéciales stationnées à Dahrhan a mené à bien hier l'exfiltration de ce scientifique irakien, préparée depuis plusieurs semaines. Ils l'ont embarqué avec toute sa famille et il est en ce moment dans une de nos bases au Koweït.

— Pas de réaction irakienne ?

— Pas encore.

— Qui est ce gus ?

— Un spécialiste de la guerre chimique et des missiles, qui a longtemps travaillé au ministère de l'Industrie militaire irakien. Nous connaissions son nom. Deux de ses frères y travaillaient sous les ordres de Hussein Kamel et ont été exécutés sur l'ordre de Saddam Hussein en 1995, après la défection de Kamel. Depuis, Hamid al-Nassiri avait été écarté et ne faisait plus grand-chose.

— Pourquoi l'avoir exfiltré, dans ce cas ?

— Le Pentagone prétend que le « debriefing » d'Al-Nassiri sera extrêmement prometteur. Qu'il est en possession d'informations explosives prouvant sans conteste la duplicité de Saddam Hussein.

— Bizarre, laissa tomber Frank Capistrano. Les Irakiens vont être furieux, même si on arrive à leur « vendre » la fuite volontaire. Et surtout, cela va nuire considérablement à nos projets. Vous essayez d'en savoir plus ?

— Ce soir, cela va être difficile. Mais dès demain matin, je monte à l'assaut, promet George Tenet.

Frank Capistrano n'avait plus sommeil. Il alluma un cigare et se mit à réfléchir. La coïncidence était trop belle. Le président Bush avait été *obligé* de mettre au courant de l'opération « Bagdad Express » ses conseillers les plus « faucons », et ceux-ci avaient réagi pour la couler. Il y avait une mesure d'urgence à prendre : exfiltrer Malko Linge, car, pour le moment, « Bagdad Express » était à l'eau. Krzysztof Garlinski, le diplomate polonais chargé à Bagdad des intérêts américains, pouvait déclencher une procédure d'urgence. Oubliant sa fatigue, Frank Capistrano appela la permanence de Langley et dicta un message à transmettre au Polonais sur une ligne protégée. À Bagdad, il était déjà sept heures du matin. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Malko se redressa sur son bat-flanc en entendant la porte de sa cellule s'ouvrir. On lui avait ôté sa ceinture, sa Breitling, son Zippo armorié, ses papiers, son argent, mais il n'avait pas été maltraité. Seul dans une cellule assez propre, il avait passé une nuit d'angoisse, s'attendant à chaque seconde à être réveillé pour une séance de torture.

Un gardien, accompagné d'un gradé, lui apportait simplement de la soupe et des galettes. Il demanda en anglais :

— Où suis-je ?

— À la prison d'Abu Gharib, répondit le gradé en mauvais anglais.

Une immense prison située à Bagdad, le long de l'autoroute d'Amman, à la sortie ouest de la capitale.

— Pourquoi suis-je ici ? insista Malko.

L'Irakien arbora un air grave.

— *You are a spy. A very big spy for Israël*⁽⁴²⁾.

— Je ne suis pas un espion et je suis citoyen autrichien, protesta Malko. Il faut prévenir mon ambassade.

Totalement hermétique, l'Irakien secoua la tête et répéta :

— *You, big spy.*

Il tourna les talons et sortit, suivi du gardien. La porte claqua avec un bruit sinistre. Malko regarda le bol de soupe où flottaient quelques pois chiches et des choses indéfinissables. Peu ragoûtant, mais il n'avait pas envie de se laisser mourir de faim. Des coups furent frappés à la paroi de sa cellule : son voisin essayait d'entrer en contact. Malko ne répondit pas : impossible de communiquer à cause de la barrière de la langue. Et pour se dire quoi ? Après avoir mangé, il alla s'allonger sur le bat-flanc et tenta de faire le point. Il avait été arrêté par le Moukhabarat et celui-ci dépendait de Qusai Hussein. Apparemment, ce dernier n'avait pas apprécié la proposition américaine. Malko essaya de se persuader que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Ce n'était que dans la Grèce antique qu'on mettait à mort les porteurs de mauvaises nouvelles... Il pensa soudain à Lili Gehlen qui avait dû l'attendre en vain au restaurant *Al Finjan*. Alertée, peut-être avait-elle pu prévenir sa Centrale, qui, à son tour, préviendrait la CIA...

George Tenet pénétra dans le bureau de Frank Capistrano, le visage sombre, et se débarrassa de son manteau. Les traits empâtés du directeur de la Central Intelligence Agency étaient encore plus fermés que d'habitude. Frank Capistrano grimaça un sourire en lui faisant signe de s'asseoir.

— Donnez-moi les mauvaises nouvelles d'abord.

George Tenet s'assit.

— Il n'y a pas de bonnes nouvelles, dit-il. Seulement des mauvaises, et des *très* mauvaises. Malko Linge a été arrêté hier soir – heure de Bagdad – à sa sortie du *Mansour* et transféré immédiatement à la prison d'Abu Gharib, à Bagdad. Information transmise par Krzysztof Garlinski qui essaie d'en savoir plus.

Les Irakiens avaient vite réagi. Adieu l'exfiltration.

— Et les *très* mauvaises nouvelles ? grinça le *Special Advisor* de la Maison-Blanche.

— Les « Likoudniks » alliés au Pentagone nous font un enfant dans le dos. J'ai réussi à obtenir par nos gens au Koweït une copie de la « confession » d'al-Nassiri. C'est un concentré de tout ce qui traîne comme histoires dépassées, faits non avérés, révélations en provenance de sources douteuses ou carrément fabriquées. Les gars du Pentagone en ont fait un acte d'accusation contre Saddam Hussein qui ferait éclater de rire le plus mauvais de mes analystes, mais signé et endossé par Hamid al-Nassiri, cela sera crédible et donnera à ces fous furieux ce qu'ils veulent : un *material breach* venant d'un témoin irakien, crédible et connu.

— Où est-il ?

— Au Koweït, dans une de nos bases, avec toute sa famille.

— Il n'a pas encore parlé à la presse ?

— Non. Ils veulent faire mieux : l'amener à témoigner en grande pompe devant le Conseil de sécurité de l'ONU. Ce qui demande quelques préparatifs, Dieu merci.

— Il faut stopper cela, grommela Frank Capistrano.

— Comment ? Le Président baigne dans le bonheur. Il m'a convoqué pour que je fournisse la « sauce » aux déclarations d'Al-Nassiri. Autrement dit, que je conforte toute l'opération. Nos copains Richard Perle et Paul Wolfowitz seront là. Évidemment, ils boivent du petit-lait.

— O.K., allez-y, grogna Frank Capistrano. Et revenez me voir ensuite. Je vais voir comment on peut extraire Malko Linge de là-bas. Pour le reste, je crois que c'est foutu...

*

**

Malko sursauta : la porte de sa cellule venait de s'ouvrir sur le gardien qui parlait anglais, une liasse de papiers à la main. Il se planta devant Malko et annonça dans un anglais hésitant :

— Vous avez été condamné aujourd'hui pour espionnage par le tribunal militaire spécial.

— Condamné à quoi ? demanda Malko, abasourdi par cette justice expéditive.

— À être pendu, laissa tomber le gardien, comme si cela allait de soi. Il faut que vous signiez les papiers.

Un tribunal sans la présence de l'accusé, ni avocat, c'était le circuit

court... Malko regarda les documents couverts de cachets, rédigés en arabe.

— Je ne signerai rien du tout, lança-t-il. Je veux rencontrer un diplomate de mon ambassade.

Le gardien n'insista pas et fit demi-tour avec ses papiers. De nouveau, Malko se retrouva seul. La nuit tombait et il se demanda si ce ne serait pas la dernière. Ou les Irakiens bluffaient ou ils voulaient envoyer un message fort aux Américains. Malko risquait d'en faire les frais, quoi qu'il en soit. Il s'allongea et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. C'était la seconde fois, au cours de sa longue carrière, qu'il se retrouvait dans une prison irakienne, condamné à mort.

La première fois, il s'en était tiré par miracle. Mais les miracles ne se reproduisent pas toujours.

*

**

Frank Capistrano était en train d'étudier un rapport sur la Corée du Nord lorsque sa secrétaire vint déposer un document sur son bureau. Une dépêche de l'agence irakienne INA qui venait de tomber sur le Télec de la Maison-Blanche. Le conseiller special sentit le sang se retirer de son visage en parcourant le texte très court :

« Les autorités irakiennes annoncent avoir arrêté à Bagdad un espion travaillant pour Israël en possession de documents secrets, porteur d'un faux passeport autrichien. Après une instruction rapide, le tribunal militaire l'a condamné à être pendu. Désormais, seul le président Saddam Hussein peut communier sa peine. »

Le *Special Advisor* de la Maison-Blanche, blême de fureur, appuya sur l'interphone de sa secrétaire.

— Fiona, assurez-vous auprès du secrétariat du Président que M. Tenet vienne me voir après son *meeting*.

Pour tromper son impatience, il alluma un cigare, incapable de se concentrer sur le rapport transmis par la NSA, qui était pourtant passionnant. George Tenet réapparut vingt minutes plus tard, le visage fermé, et lança d'emblée :

— Le Président est aux anges. Il considère que le Pentagone a fait un boulot formidable qui va débloquer la situation et que je dois assurer le *back-up*.

— Ce qui veut dire ? gronda Frank Capistrano.

— Ce que je vous ai dit : dès que les négociations sont terminées avec Kofi Annan et Negroponte, on amène notre « *miracle witness* » aux Nations unies où il récitera sa confession. Après cela, même s'il y a un veto, le président Bush aura l'autorité morale pour passer outre. J'ai fait tout ce que j'ai pu, conclut-il amèrement, mais, *idéologiquement*, le Président est du côté des « Likoudniks ». C'est tout juste s'ils ne m'ont pas accusé de protéger l'Irak.

Frank Capistrano souffla comme un éléphant en colère et lui tendit la dépêche de l'INA.

— Eh bien, il va falloir faire plus.

George Tenet, debout, prit connaissance de la dépêche et pâlit.

— C'est clair. Ils nous envoient un message. Si on les baise, ils nous baisent. Je vais contacter leur représentant auprès des Nations unies.

Frank Capistrano haussa les épaules.

— Inutile, vous savez bien qu'il n'a aucun pouvoir. Tout se décide à Bagdad. Qusai Hussein pense que nous jouons un double jeu. Pendant qu'on lui propose un *deal*, on exfiltre d'Irak un scientifique qui se prépare à baver. Et, en plus, sur des trucs bidons.

— Ce n'est pas nous, protesta George Tenet, mais le Pentagone et les « Likoudniks ».

Frank Capistrano émit une sorte de barrissement d'éléphant blessé.

— Vous croyez vraiment que Qusai va entrer dans ces subtilités ?

— Ils bluffent, protesta le directeur de la CIA. Ils n'oseront pas mettre leur menace à exécution.

— Vous pouvez l'écrire avec votre sang ? répliqua Frank Capistrano.

Un ange, un brassard de deuil autour des ailes, traversa la pièce. George Tenet regardait les nuages qui défilaient dans le ciel, poussés par le vent d'ouest. Il faisait un temps abominable à Washington.

— Non, reconnut-il enfin. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Vous avez beaucoup d'influence sur le Président...

— Moins que ces fous furieux, trancha Frank Capistrano. Ils tiennent leur revanche et ne la lâcheront pas.

— Mettez votre démission dans la balance, suggéra le directeur de la CIA.

Frank Capistrano lui jeta un regard las.

— Et ensuite ? Il est fichu de l'accepter. Ça ne remuera pas les foules. Qui connaît mon existence dans le public ? On se dira que ce sont encore les rivalités de la Maison-Blanche. Non, si on veut sauver Malko Linge, c'est *vous* qui devez menacer de démissionner. Là, le Président aura peur. Surtout si vous expliquez pourquoi...

George Tenet hocha la tête.

— En ce moment, il préférera accepter ma décision plutôt que de céder. Il est très têtu et convaincu qu'il a raison.

Frank Capistrano tira sur son cigare et dit d'un ton plus calme, vrillant le regard de ses petits yeux noirs dans ceux de George Tenet :

— George, vous êtes un type formidable et je vous respecte. Mais il faut que vous compreniez quelque chose. J'ai envoyé Malko Linge en Irak pour une mission extrêmement dangereuse. Parce que *votre* type s'était fait liquider à Londres. Comme Antony Cline à Amman.

— On ne sait toujours pas par qui, observa le directeur de la CIA.

— Le problème n'est pas là. Que Malko Linge se fasse liquider au

cours de sa mission par *nos* ennemis, cela fait partie des risques du métier et il les assume. Mais qu'il se retrouve au bout d'une corde parce qu'on l'a poignardé dans le dos et que nous n'avons rien fait pour le sauver, non. Je ne pourrais plus jamais me regarder devant une glace...

Le silence se prolongea plusieurs secondes avant que George Tenet demande :

— Qu'attendez-vous de moi ?

Frank Capistrano lui jeta un regard froid.

— Il n'y a qu'une solution pour sauver Malko Linge : rendre ce défecteur aux Irakiens, avant qu'il ne dépose aux Nations unies.

— Les Irakiens vont le tuer.

Le *Special Advisor* eut un haussement d'épaules résigné.

— Évidemment. Mais ce n'est pas notre problème. Il savait ce qu'il faisait en trahissant. Moi, je n'ai jamais aimé les traîtres, mais je veux sauver Malko Linge. Si vous menacez le Président de démissionner si les choses ne rentrent pas dans l'ordre, en expliquant pourquoi vous le faites, il ne pourra que s'incliner.

— Je n'en suis pas certain, soupira le directeur de la CIA.

— Souvenez-vous de l'affaire Pollard⁽⁴³⁾, lui rappela Frank Capistrano. Lorsque le Premier ministre israélien Netanyahu a exigé que Bill Clinton libère Pollard avant de conclure les accords de Wye Plantation, votre prédécesseur a menacé de démissionner si le Président cédait. Et Bill Clinton s'est incliné. Il s'agissait pourtant d'accords vitaux pour la paix.

— O.K. Je vais essayer, murmura George Tenet. Mais il ne me le pardonnera jamais.

— *You're a good man*, fit Frank Capistrano. *A decent guy. I respect you.* Vous allez voir, ça marchera.

Il regarda le directeur de la CIA sortir de son bureau. Dès qu'il fut seul, son visage se décomposa. Il avait fait l'impossible pour regonfler le moral de George Tenet, mais au fond de lui, il ne se faisait guère d'illusions. Il y avait 90% de chances pour que le nom de Malko Linge soit bientôt gravé sur le *Wall of Honor*, à côté de ceux des agents de la CIA tués ou disparus en mission.

CHAPITRE XII

Malko avait fini son « dîner » et s'efforçait de ne pas trop penser, luttant contre le découragement dû à son isolement, lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit. À cette heure relativement tardive, cela n'arrivait jamais. Deux gardiens entrèrent dans la cellule et lui firent signe de se lever. Visiblement, ils ne parlaient qu'arabe. Ensuite, ils le poussèrent dehors et l'un d'eux lui prit le bras pour le guider jusqu'à la dernière cellule, au fond du couloir. Il aperçut plusieurs hommes accroupis à même le sol, à travers les barreaux. Cette cellule-là ne comportait même pas de bat-flanc. Rien, juste un seau dans un coin. La puanteur était abominable. On l'y fit entrer et la porte claqua derrière lui.

Les cinq occupants – tous des Arabes – lui jetèrent des regards surpris. En haillons, barbus, décharnés, le regard vide, ils ressemblaient à des animaux parqués dans un abattoir. À l'un d'eux, il manquait l'oreille gauche. C'est celui-là qui s'adressa à Malko, à voix basse, en arabe. Ils le contemplaient avec une curiosité non dissimulée. Malko comprit seulement le mot *ameriki*. On le prenait pour un Américain.

— Je ne comprends pas, répondit-il en anglais.

Ils ne connaissaient vraisemblablement pas l'existence de l'Autriche et ressemblaient à tous les pauvres bougres qui traînaient dans les quartiers populaires de Bagdad. L'un d'eux se leva et, avec son index, dessina une étoile de David sur le mur poussiéreux. On le prenait peut-être aussi pour un Israélien, mais aucun ne manifestait la moindre animosité.

— *La*⁽⁴⁴⁾, dit-il.

Le même prisonnier mima alors le geste de se pendre en tirant sur le col de son pull en loques, puis montra sa poitrine du doigt. Malko comprit d'un coup et sentit sa gorge se serrer : il était dans une cellule de condamnés à mort. Ses cinq compagnons le fixaient avec un mélange de stupéfaction et de sympathie. Il chercha comment on disait « quand » en arabe, sans trouver, mais celui qui avait parlé lui lança de la même voix calme, en le montrant du doigt :

— *Boukrah !*

Il devait être pendu le lendemain.

Demain. Malko dut marquer le coup car l'Irakien s'approcha et le serra dans ses bras à l'étouffer. Il sentait la sueur et la saleté, mais

Malko en fut quand même ému. On ne choisit ni les gens avec qui on naît, ni ceux auprès de qui on meurt. L'autre recula et pointa son index vers lui, répétant *boukrah* avec une nuance interrogative. Malko réunit tout son arabe pour répondre.

— *Aiwa, inch Allah*⁽⁴⁵⁾.

La conversation s'arrêta là. À son tour, Malko s'assit par terre, écoutant la rumeur de la prison. Ses compagnons ne parlaient même pas entre eux. L'un d'eux priait, les autres somnolaient ou regardaient le mur d'un air absent. Aucune révolte, pas de tristesse apparente. Il scruta ces visages d'hommes simples, se demandant ce qu'ils avaient fait pour être condamnés à la peine capitale. Lui le savait : il payait l'arrogance des Américains. Il essaya de se concentrer sur des pensées agréables, ferma les yeux pour imaginer Alexandra lors de leur dernière soirée. Mais inhibée par l'approche de la mort, sa libido refusait de démarrer. Il se dit que dans huit heures au maximum, il n'existerait plus.

Définitivement.

Le Grand Sommeil.

*

**

Il était sept heures et demie du soir et la plupart des employés de la Maison-Blanche étaient déjà partis depuis belle lurette retrouver leurs cottages de Virginie ou du Maryland. Y compris la secrétaire de Frank Capistrano, arrivée à huit heures du matin. Ce dernier, avachi dans son fauteuil, mâchonnait un cigare éteint, le regard dans le vide. George Tenet se trouvait depuis une demi-heure chez le Président. Frank Capistrano avait espéré y être convié à son tour, mais son téléphone n'avait pas sonné... Incapable de se concentrer sur quoi que ce soit, il fixait le mur lorsqu'on frappa deux coups à l'épaisse porte de chêne de son bureau. Il sursauta et cria d'entrer, de sa voix éraillée par la fatigue. Le directeur de la CIA pénétra dans la pièce. Il était blême et Frank Capistrano sentit ses jambes se dérober sous lui, se maudissant de ne pas être intervenu lui aussi. George Tenet posa sa serviette, se laissa tomber sur le grand canapé de cuir et dit d'une voix blanche :

— Je prendrais bien un scotch.

Frank Capistrano se rua sur sa bouteille personnelle de Defender Success, remplit un verre et le tendit à George Tenet. Il n'osait pas lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Le directeur de la CIA but une gorgée d'alcool, respira profondément, leva les yeux et annonça d'une voix cassée par l'émotion :

— Il a accepté.

Frank Capistrano explosa de joie.

— *That's fantastic !*

— J'ai l'impression d'avoir boxé quinze rounds, continua George

Tenet. Ces deux salauds de « Likoudniks » ont tout fait pour l'empêcher de céder. Ils m'ont quasiment insulté. Si la peau de Malko Linge n'avait pas été en jeu, je serais parti en claquant la porte.

Frank Capistrano était tellement soulagé qu'il avait la sensation de peser dix kilos de moins.

— Qu'est-ce qu'on fait concrètement ? demanda-t-il.

— Il faut prévenir d'urgence les Irakiens, répondit le directeur de la CIA. Je vais joindre Krzysztof Garlinski chez lui. À Bagdad, il est quatre heures du matin. Pour lui dire de contacter, dès l'aube, le ministre des Affaires étrangères et le Moukhabarat.

— Qu'avez-vous obtenu du Président ?

— Le minimum qui puisse satisfaire les Irakiens. On leur rend Al-Nassiri mais sa famille obtient l'autorisation d'émigrer en Grande-Bretagne. Ce qui était prévu.

— Ils sont toujours au Koweït ?

— Oui.

— Vous ne craignez pas un coup de Jarnac des « Likoudniks » ?

— J'y ai pensé, acquiesça George Tenet. Devant moi, le Président a envoyé un *presidential order* au Pentagone ordonnant d'interrompre l'opération et de remettre Al-Nassiri à vos gens. Personne ne prendra le risque de lui désobéir. Quant à ses révélations, sans lui pour les authentifier, elles ne valent rien.

Frank Capistrano alluma un cigare avec son Zippo de table lady Barbara – cadeau d'un précédent président des États-Unis – et souffla voluptueusement la fumée. Il avait l'impression de revivre.

— *You did a beautiful job !* dit-il. *I will never forget*⁽⁴⁶⁾.

George Tenet termina son Defender et se leva.

— Je file à Langley. Je ne me coucherai pas tant que tout ne sera pas verrouillé.

Frank Capistrano se leva à son tour et dit d'une voix sombre :

— Je ne voudrais pas être à la place des gars qui vont le remettre aux Irakiens. Sale boulot.

Ils se regardèrent quelques instants en silence. Il y avait parfois des décisions difficiles à prendre. En dépit de leur métier, ils avaient maintenu une certaine éthique. L'homme qui allait être sacrifié pour un autre homme n'avait pas démerité. Il s'était simplement trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

Comme George Tenet franchissait la porte, Frank Capistrano lui lança :

— Demain, je vous emmène faire le meilleur dîner de toute votre existence.

*

**

Le jour se levait et une lueur diffuse éclairait la cellule où se

trouvaient Malko et ses compagnons. Trois d'entre eux dormaient, tassés contre le mur. Un autre, agenouillé en direction de La Mecque, priait en harmonie avec la voix aigre du muezzin. L'homme à l'oreille coupée tremblait de tous ses membres, les mains nouées autour de ses genoux, en se balançant d'avant en arrière. Un remue-ménage commença à naître, venant du couloir. Des prisonniers frappaient les barreaux de leurs gamelles, s'interpellaient, chantaient, rabroués par les gardiens. Une odeur aigre de suri flottait dans la cellule. Celle de la peur de ceux qui allaient mourir. Malko aurait voulu savoir la tête qu'il avait. Machinalement, il frottait son annulaire gauche, comme pour jouer avec sa chevalière absente. Priant de toutes ses forces pour ne pas flancher au dernier moment.

Des pas retentirent dans le couloir. Un groupe de gardiens apparut. Nerveux, le regard fuyant, menaçants. L'un d'eux ouvrit la porte de la cellule et lança un nom. Un des condamnés se leva, aussitôt happé dans le couloir. L'énumération des noms continua. Au fur et à mesure, les condamnés se levaient, la tête baissée, le menton tremblant, mais s'efforçant de garder leur dignité. Malko s'était levé aussi et s'appuyait au mur, pris d'une sorte de vertige. La faim, ou la peur viscérale de la mort. Machinalement, alors qu'il se retrouvait seul dans la cellule, il avança vers la porte. Un des gardiens grommela alors quelque chose et le repoussa avant de claquer la porte et de s'éloigner. Ne croyant pas en sa chance, Malko fut balayé par une vague euphorique. Pour une raison inconnue, il n'allait peut-être pas mourir ce matin-là. Le cerveau vide, il se rassit par terre, pensant aux cinq hommes dont il n'oublierait jamais les traits.

*

**

Jeremie Mulholland regarda longuement la bâche de plastique noir qui recouvrait le corps d'Al-Nassiri. Partagé entre la honte, la tristesse et un lâche soulagement. Tout s'était passé très vite. Tandis qu'il lui annonçait une heure plus tôt que les plans avaient été changés et qu'on devait le remettre aux autorités irakiennes, le savant, sans un mot, avait bondi à la fenêtre, l'avait ouverte et avait sauté du quatrième étage du petit hôtel réservé aux officiers et aux VIP.

La surprise passée, l'agent de la CIA avait foncé au rez-de-chaussée pour constater la mort d'Al-Nassiri. Il avait aussitôt expédié son adjoint à la salle de transmission où une liaison par téléphone satellite était ouverte avec le diplomate polonais chargé des intérêts américains en Irak. Lui-même devait communiquer aux Irakiens où ils récupéreraient leur défecteur. Pourvu qu'ils ne croient pas à un coup fourré ! On leur avait promis de leur transmettre dans l'heure, par mail, la photo du mort. La presse serait également avertie de son suicide. Pour des raisons personnelles.

Et personne ne parlerait plus de ses révélations.

Jeremie Mulholland fit signe au photographe qui débarquait d'une Humwee, équipé d'un appareil numérique. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Ce serait trop bête qu'il y ait *deux* morts.

*

**

Le gardien chef qui parlait un peu anglais dégoulinait de sourires ! Malko n'en croyait pas ses yeux. En mauvais anglais, l'autre annonça :

— *You are free. It was a very bad mistake*⁽⁴⁷⁾...

C'est tout juste s'il ne se courba pas en deux lorsque Malko sortit de la cellule. On l'escorta au greffe où, scrupuleusement, on lui remit tout ce qu'on lui avait confisqué : ceinture, passeport, argent, sa Breitling, sa chevalière, son Zippo à ses armes et même son mouchoir. Rien ne manquait. En passant, Malko se vit dans la glace et se fit peur... Décidément, la barbe ne lui allait pas. Le visage creusé, les cheveux en bataille, les yeux marqués, il ressemblait à un clochard efflanqué. Son sac de plastique marron contenant ses dinars à la main, il se dirigea vers la grille de sortie. Rêvant à une douche comme un chien rêve à un os. Le nom d'Abu Gharib resterait gravé à tout jamais dans sa mémoire. Il allait demander comment regagner le centre quand il aperçut la Cadillac blanche de Haida. Le gardien tint à lui serrer la main chaleureusement, comme un bon hôtelier se sépare d'un client aimé, sous le portrait de Saddam Hussein. Malko cligna des yeux sous le soleil et vit Haida jaillir de la Cadillac. Il courut vers lui, prit sa main dans les siennes, balbutia des excuses confuses et l'entraîna vers la voiture. Malko eut l'impression de monter dans le carrosse de Cendrillon... Cinq minutes plus tard, ils fonçaient sur l'Abu-Gharib Expressway, après être passés devant la grande fresque décorant le mur de la prison, qui représentait Saddam Hussein monté sur un cheval blanc.

Malko regardait avidement les vieilles voitures, les constructions sans grâce, les étals sur les trottoirs. Jamais une ville ne lui avait paru aussi belle. Sans même s'en rendre compte, il se retrouva sous l'auvent du *Mansour*.

— Je reviens à quatre heures, annonça Haida. Vous avez un rendez-vous, ajouta-t-il, l'air mystérieux.

À la réception de l'hôtel, un employé souriant lui tendit sa clef comme si de rien n'était. Les haut-parleurs de l'ascenseur jouaient toujours la musique du *Parrain*. Rien n'avait été en apparence dérangé dans sa chambre et il se jeta sous la douche.

*

**

À quatre heures pile, Malko descendit les marches du perron du *Mansour*. Il avait pensé joindre Washington, mais comment ? C'était

vendredi et l'ambassade US était fermée. Haida était là, tout sourires. Malko s'était restauré, avait dormi et se sentait tout neuf. S'il avait été libéré, c'est que Qusai Hussein avait surmonté sa mauvaise humeur... Il reprenait le dialogue là où ils l'avaient laissé. Et tous les espoirs étaient permis. Il se dit qu'il faudrait reprendre contact avec Lili Gehlen qui devait se demander ce qu'il était devenu. En prenant place sur la banquette arrière de la Cadillac, il ne put s'empêcher de penser aux cinq hommes dont il avait partagé les dernières heures. Il ne connaîtrait jamais leurs noms ni la raison pour laquelle on les avait pendus. Ils étaient passés aux oubliettes de l'Histoire.

Machinalement, il regarda où ils allaient. Pour l'instant, ils étaient toujours sur la rive sud du Tigre. Il passèrent devant la monumentale entrée du Republican Palace de Saddam Hussein, le plus important, puis s'engagèrent sur le pont du 14-Juillet. Vers Jadiriya. Un peu plus loin, Haida stoppa, entra dans une boutique et ressortit avec une bouteille enveloppée de papier kraft. Puis, après avoir remonté Karrada, le chauffeur tourna dans une petite rue calme et stoppa devant un bâtiment de deux étages.

Le pouls de Malko s'accéléra. Est-ce qu'il allait enfin rencontrer Qusai Hussein ?

Il y avait une petite réception, comme dans un hôtel, où un moustachu échangea quelques mots avec Haida. Celui-ci prit l'escalier et guida Malko jusqu'à un salon. Inattendu. La pièce était meublée à l'orientale, avec des poufs, des tables basses, des tapis usés, des divans. Un éclairage tamisé, les volets fermés et une douce musique de danse orientale. Étrange cadre pour rencontrer un des hommes les plus puissants d'Irak. Une grosse femme surgit avec un plateau, des verres et des bouteilles de soda. Haida défit le papier entourant la bouteille. Du scotch Defender 5 ans d'âge. Il en remplit deux verres et entama illico le sien. Malko se contenta d'un soda et demanda, intrigué :

— Nous avons rendez-vous avec *sayed* Mohammad ou...

Haida eut un sourire mystérieux et ne répondit pas. La bonne femme passa la tête par la porte et il lui jeta une phrase brève. Cinq minutes plus tard, elle réapparut, poussant devant elle une fillette aux cheveux noirs frisés, habillée d'une robe rouge, pieds nus. Elle se planta devant Malko avec un regard effronté, provocant et soumis à la fois, et lui sourit. Sa bouche était trop grande pour son petit visage triangulaire encore enfantin, mais il y avait toute la perversité du monde dans son regard assuré.

Malko éprouva une soudaine chair de poule : elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

Horrifié, il se tourna vers Haida qui souriait béatement. Il comprenait pourquoi on l'avait amené là : une sorte de compensation pour son séjour en prison.

— Cette fille n’a pas plus de quatorze ans ! lança-t-il.

L’adolescente s’était déjà assise par terre en face de lui et le fixait avec un regard insistant. Haida se pencha vers Malko, avec un sourire carrément obscène.

— *It’s a gift from sayed Mohammad*⁽⁴⁸⁾. Vous pouvez l’ouvrir.

Il parlait d’elle comme d’une bouteille de Coca ou d’une boîte de conserve. Abominable. Bien sûr, pour oublier l’horreur des derniers jours, il aurait volontiers fait l’amour. Mais pas avec cette fillette offerte comme du bétail. Et du bétail pervers ou terrifié. Elle avait déjà posé sa menotte sur la cuisse de Malko et remontait vers son bas-ventre, sa grande bouche ouverte sur le même sourire mécanique.

Malko se leva d’un bond, horrifié.

— *We go !* lança-t-il. Je veux voir *sayed Mohammad*.

Affolé, Haida lui barra le chemin, demandant à voix basse :

— Vous voulez une fille plus jeune ? C’est possible, mais il faut aller loin, dans Saddam City.

— Non, dit Malko, je veux voir *sayed Mohammad*.

Il fonça vers la porte et vit du coin de l’œil Haida rafler la bouteille de scotch, la reboucher et l’emporter. Le chauffeur le rattrapa dans l’escalier.

— Le rendez-vous avec *sayed Mohammad* est plus tard. À sept heures.

On avait tout prévu.

— Eh bien, retournons au *Mansour*, trancha Malko.

*

**

Tandis qu’ils suivaient Abu Nawas, Malko aperçut soudain l’enseigne lumineuse d’*Al Fanar*.

— Arrêtez-vous ! lança-t-il à Haida.

C’était un signe du destin.

Il entra dans l’hôtel et, sans passer par la réception, monta directement au huitième étage. Le cœur battant, comme un collégien, il frappa à la porte du 805. Il entendit des bruits, puis la porte s’ouvrit sur une tête rousse émergeant d’une grande serviette blanche. Lili Gehlen sortait visiblement de sa douche ! Elle fixa Malko, stupéfaite.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle. Des bruits terribles ont couru.

— Si vous voulez bien dîner avec moi, dit rapidement Malko, je vous expliquerai.

Lili Gehlen hésita à peine.

— O.K. Je vais me débrouiller. Au *Finjan* à neuf heures. Mais, cette fois, vous venez...

Ragaillard, il regagna la Cadillac. Pensant encore à la jeune pute au sourire soumis et provocant à la fois. Pauvre Irak.

*

Cette fois, en sortant du *Mansour*, ils passèrent devant le *Rachid*, continuant ensuite vers le quartier où demeurait Tania Serafian. C'était le *bon* rendez-vous. Effectivement, Haida s'arrêta devant la villa aux vitres vertes. Quand Malko traversa le patio, il ne vit pas la Mercedes blanche de l'Irakienne. Ce qui valait peut-être mieux, après ce qu'elle lui avait dit. Par contre, il y avait une Honda et une petite BMW. Ses deux filles étaient là.

Haida lui désigna une porte dans le grand hall :

— C'est là que vous avez rendez-vous avec *sayed* Mohammad. Je vous attends dans la voiture.

Malko se dirigeait vers la porte désignée lorsqu'elle s'ouvrit... sur Karima Serafian. Elle se figea en voyant Malko, puis lui adressa un sourire un peu crispé et se hâta vers l'escalier, balançant une croupe qui aurait mérité plus d'attention. Malko pénétra dans la pièce. Elle était vide. Un peu étonné, il prit place dans un des canapés. La bonne surgit quelques instants plus tard, avec du thé. Il se demanda s'il aurait le temps de revoir Malayeen.

Il entendit des pas dans le hall et la porte s'ouvrit sur la haute silhouette de Mohammad Rasim al-Tikriti. Celui-ci lui serra longuement la main.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, s'empressa-t-il de dire. Il s'agit d'un très mauvais concours de circonstances. Je n'ai rien pu faire.

— Moi, j'ai failli être pendu, remarqua Malko.

L'Irakien baissa la tête.

— Je sais. Mais ce n'est pas de notre faute.

— C'est pourtant le Moukhabarat qui m'a arrêté, objecta Malko.

— Oui, bien sûr, mais cela n'a rien à voir avec l'objet de votre visite en Irak. D'ailleurs, je suis venu vous dire ce soir que tout se présente bien.

Il se rapprocha de Malko et souffla d'une voix presque inaudible :

— *Sayed* Qusai accepte les termes de votre proposition. Il vous le confirmera bientôt lui-même.

CHAPITRE XIII

Malko fixa longuement son interlocuteur, méfiant. Que signifiait ce changement d'attitude ? Ce matin même, il se préparait à être pendu et maintenant, les Irakiens acceptaient toutes les conditions américaines... Sans même discuter. Qu'est-ce que cela cachait ?

— Je suis heureux de ce que vous me dites, répondit-il, mais je voudrais avoir une explication sur ce qui s'est passé depuis quelques jours. J'ai été arrêté à la sortie de l'hôtel *Al Mansour* vendredi soir, emmené sans explication à la prison d'Abu Gharib et mon exécution était programmé pour aujourd'hui. C'est vrai, j'ai été libéré sans explication, et je suis là. Cependant, j'aimerais comprendre.

Mohammad Rasim al-Tikriti, l'air contrit, posa la main sur son cœur, la tête baissée comme un pénitent.

— *Wahiet Allah*, ce n'est pas de *notre* faute, répéta-t-il.

— Qusai Hussein ne pouvait *pas* ne pas être au courant ! s'emporta Malko.

— Il l'était, reconnut l'Irakien. C'est même lui qui a donné à l'Arzat al-Moukhabarat al-Ameh l'ordre de vous arrêter. Seulement, cette mesure répondait à un acte hostile des Américains, qui aurait pu avoir de très graves conséquences.

— Quel acte hostile ? demanda Malko.

Avec un maximum de détails, Mohammad Rasim raconta alors l'exfiltration du professeur Al-Nassiri et ce qui devait suivre : la dénonciation des mensonges du gouvernement irakien, devant le Conseil de sécurité.

— Dès que la dépêche annonçant la défection d'Al-Nassiri a été publiée, conclut-il, *sayed* Qusai est entré dans une violente colère. Ainsi, pendant que les Américains faisaient semblant de négocier, ils nous poignardaient dans le dos ! Il a alors décidé d'envoyer un message fort à Washington.

— En me faisant pendre. Ce qui n'aurait pas arrangé la situation.

Mohammad Rasim eut un geste rempli de fatalisme.

— Si le professeur Al-Nassiri avait déclaré au Conseil de sécurité que les Irakiens mentaient en dissimulant des armes de destruction massive, il n'y avait plus rien à faire. Les Américains tenaient enfin leur prétexte. Maintenant que je vous ai dit tout ce que je savais, expliquez-moi, *vous*, ce qui s'est passé.

Malko ne répondit pas immédiatement, bien qu'il comprenne parfaitement ce qui s'était produit. Le clan des va-t'en-guerre, à Washington, avait monté une manip' pour faire échouer « Bagdad Express », le sacrifiant au passage. Aux yeux des « Likoudniks » de la Maison-Blanche, un litre de sang européen ne valait même pas une goutte de sang américain. Diplomatiquement, il se réfugia dans des généralités.

— Du côté américain aussi, souligna-t-il, il y a des divergences sur la meilleure façon de résoudre l'équation irakienne. Mais, apparemment, le bon sens a prévalu. À propos, avez-vous pu neutraliser les adversaires *irakiens* de notre plan. Ceux qui se sont manifestés en Jordanie ?

— *Inch Allah*, *sayed* Qusai a fait le nécessaire, affirma aussitôt Mohammad Rasim.

Malko commençait à se détendre. Progressivement, il reprenait le contrôle de la situation. Il se pencha vers l'Irakien.

— Vous m'avez dit en arrivant que tout était réglé, que Qusai Hussein acceptait les propositions contenues dans le document que je vous ai remis l'autre jour. Vous savez cependant qu'il y a une condition *sine qua non*, non négociable. Il faut qu'il me confirme *lui-même* son accord sur ce point. Ce n'est pas un manque de confiance vis-à-vis de vous, mais l'assurance qu'il n'y a pas de malentendu.

Mohammad Rasim ne se vexa pas.

— Je comprends parfaitement, affirma-t-il. *Sayed* Qusai vous rencontrera très vite.

— Où et quand ?

— Où, je l'ignore. En ce moment, nous sommes un peu désorganisés. À cause de la menace de bombardements, nos locaux officiels sont pratiquement désertés, et nos centres de décision éclatés. Moi-même, j'ignore la plupart du temps où se trouve *sayed* Qusai. Il m'a cependant promis qu'il vous rencontrerait dans les quarante-huit heures. Nous ne tenons pas à ce que vous vous éternisiez à Bagdad, maintenant que l'attention de l'*Arzat al-Moukhabarat al-Ameh* a été attirée sur vous. Certes, l'organisation de *sayed* Qusai, les contrôle, mais on ne sait jamais.

— Bien, dit Malko. Avant cette rencontre, je préférerais discuter avec *vous* les détails du point principal de notre accord, plutôt qu'avec votre chef.

Autrement dit, les détails de l'élimination physique de Saddam Hussein.

— Je comprends, approuva onctueusement Mohammad Rasim. Mais il m'est impossible de livrer des détails opérationnels que je ne connais pas. Sachez seulement que nous avons « retourné » certains membres de l'Himayat al-Rais.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La garde rapprochée du raïs. Les seuls qui sont autorisés à porter une arme en sa présence, à part Abid Hamid al-Tikriti, son secrétaire et cousin. Ce sont eux qui s'acquitteront de cette tâche déplaisante. Aux yeux des Irakiens, ce ne sera pas la première fois qu'un de leurs dirigeants est assassiné par ceux qui sont chargés de le protéger.

Dans ce domaine, la liste était longue, en effet, et pas seulement en Irak. Indira Gandhi, Kabila, au Zaïre, Fayçal d'Irak et tant d'autres. Malko n'ignorait pas que Saddam Hussein avait toujours pris des précautions extraordinaires. Même ses fameux chapeaux mous étaient en Kevlar ! Une équipe de biologistes surveillait sa nourriture. Lorsqu'un visiteur était en sa présence, il devait demeurer strictement immobile. En plus, il ne serrait la main qu'à une poignée de gens totalement sûrs, comme l'envoyé spécial du pape, qui n'était pas susceptible d'avoir enduit sa main de poison. Saddam était toujours armé, un pistolet avec une balle dans le canon.

— Quand cet événement doit-il se produire ? demanda Malko.

Mohammad Rasim ne cilla pas.

— *Inch Allah*, avant la fin du mois.

Cela faisait moins de quinze jours. Encouragé, Malko demanda :

— Cette *formalité* accomplie, comment se déroulera la suite ?

— Aussitôt la nouvelle connue, *sayed* Qusai proclamera qu'il prend provisoirement la tête du pays, en attendant des élections libres. Bien qu'il ne soit pas membre du Conseil de la Révolution, il a toujours été considéré par les Irakiens comme le successeur du raïs.

— Il n'y aura pas de résistance ?

— Nous devons mettre hors circuit un certain nombre de gens, précisa pudiquement l'Irakien. Pas plus d'une vingtaine. *Sayed* Qusai possède assez d'influence pour que les choses se passent bien. Enfin, n'oubliez pas qu'il dispose d'une force d'environ 10 000 hommes entièrement dévoués de sa propre organisation, le Jihaz Al-Ahn Al-Khass. De plus, la perspective d'éviter la guerre et la destruction du pays jouera en sa faveur.

— Vous n'êtes pas trop optimiste ? s'inquiéta Malko.

Son interlocuteur lui jeta un regard étonné.

— Non, je ne pense pas. Les gens sont fatigués après deux guerres sanglantes et douze ans d'embargo. *Sayed* Qusai proclamera immédiatement que l'Irak ne sera pas démantelé, que l'administration du pays, une fois purgée de ses éléments indésirables, continuera à l'administrer et que nous changerons la constitution afin de la démocratiser. Je crois me souvenir que cela s'est passé de cette façon avec l'Allemagne nazie, en 1945. Des millions de fonctionnaires ont abandonné du jour au lendemain leur brassard à croix gammée pour l'étendard de la Bundesrepublik.

Malko pouvait difficilement soutenir le contraire. La « dénazification » n'avait concerné qu'un tout petit nombre d'individus.

— Et les chiïtes ? demanda-t-il.

En 1991, après la guerre du Golfe, la population chiïte du sud de l'Irak s'était soulevée et la Garde républicaine de Saddam Hussein, avec la complicité passive des Américains qui avaient laissé ses blindés et ses hélicos de combat traverser leurs lignes, avait écrasé la rébellion. Le même schéma risquait de se reproduire. George W. Bush ne sacrifierait certainement pas la pacification de l'Irak à un groupe ethnique, de surcroît pro-iranien.

— Les chiïtes ne bougeront pas, affirma Mohammad Rasim al-Tikriti. La perspective d'élections les rassurera.

Évidemment, ils représentaient 60 % de la population irakienne. Malko essaya de ne pas se laisser gagner par l'euphorie. Les coups d'État, c'était parfois comme les hold-up. On croyait avoir tout prévu, et un impondérable grippait la mécanique. Dans le cas présent, l'impondérable avait un nom.

— Vous êtes certain que Saddam Hussein ne se doute de rien ?

L'Irakien eut un sourire ironique.

— Pensez-vous que si c'était le cas je serais là, en train de vous parler ? C'est une décision pénible que nous avons prise, ajouta-t-il aussitôt, parce que, dans le passé, le raïs a fait de grandes choses pour l'Irak. Mais il a été pris par le démon de la guerre. Sinon, nous pourrions être tellement heureux et riches. Dans les années soixante-dix, notre programme d'alphabétisation a fait l'admiration du monde entier. Il faut que nous redevenions un grand pays moderne et laïc. C'est pour le bien du peuple irakien que *sayed* Qusai a accepté la proposition américaine.

C'était un peu grandiloquent, mais exact. Avant d'être un abominable et sanguinaire dictateur, Saddam Hussein avait été un tyran éclairé. Malko se força à revenir aux détails concrets de l'opération.

— Monsieur Rasim, vous savez que les craintes des Américains étaient qu'on substitue à Saddam Hussein un de ses sosies. C'est la raison pour laquelle ils ont réclamé un test ADN de son cadavre. Qu'avez-vous prévu à ce sujet ?

Mohammad Rasim ne marqua pas la moindre hésitation.

— Dès l'annonce de la mort du raïs, *sayed* Qusai invitera une délégation américaine à se rendre à Bagdad pour entamer des discussions sur l'avenir du pays. Elle pourra comporter des spécialistes de médecine légale qui auront accès à la dépouille du raïs. Exceptionnellement, il ne sera pas inhumé immédiatement, selon la tradition musulmane. Je suggère que cette délégation ne soit pas

conduite par un militaire. Cela pourrait froisser l'orgueil des Irakiens.

— Vous avez un nom ?

Mohammad Rasim regarda Malko droit dans les yeux.

— Donald Rumsfeld serait un bon choix. Il est déjà venu ici en 1983 et connaît l'Irak.

C'était de l'humour particulièrement noir. Donald Rumsfeld, secrétaire d'État à la Défense, était l'avocat le plus enragé de la destruction du régime de Saddam Hussein. Mais ce n'était pas l'affaire de Malko. Celui-ci avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas d'autre problème à résoudre. De toute façon, le timing de « Bagdad Express » laissait les mains libres aux Américains. Si l'élimination de Saddam Hussein échouait pour une raison quelconque, il serait toujours temps d'envoyer les B-52 et les *cruise missiles*.

— Donc, conclut-il, je rencontrerai Qusai Hussein dans les quarante-huit heures et il me confirmera ce que vous venez de me dire ?

— Absolument, vous serez prévenu par le chauffeur, Haida. En attendant, je pense qu'il serait mieux que vous vous installiez ici jusqu'à votre départ. Allez prendre vos affaires au *Mansour*. C'est plus discret.

— Mais Tania Serafian ne semblait pas de cet avis.

Mohammad Rasim eut un sourire onctueux et lui tendit un trousseau de deux clefs.

— Je l'ai convaincue. Dès que vous aurez rencontré *sayed* Qusai, vous quitterez le pays, par avion ou par la route. Nous vous procurerons un véhicule et une escorte.

Le silence retomba, puis Mohammad Rasim se leva, imité par Malko. L'Irakien lui tendit la main, puis l'embrassa trois fois, à l'irakienne. Malko le raccompagna jusque dans la rue. Il faisait presque froid. Haida attendait à côté de la Cadillac.

Malko regagna ensuite le salon, ayant encore un peu de temps avant son rendez-vous avec Lili Gehlen. Partagé entre l'excitation et le doute. Cela paraissait presque trop beau. Et en même temps d'une logique parfaite : une solution qui arrangeait tout le monde, sauf Saddam Hussein et quelques autres, dont devait faire partie Oudai Hussein. Mais qui éviterait des effusions de sang et un avenir incertain... Les guerres, on sait comment ça commence, mais rarement comment cela finit... Il allait être félicité par Frank Capistrano, héros de l'ombre dont le rôle passerait non pas à la postérité mais à la trappe. Ce qui était le jeu dans le monde parallèle où il vivait. Des espions, on ne connaissait que les échecs, leurs succès étaient toujours récupérés par ceux qui les avaient envoyés au massacre.

C'était la vie.

Provisoirement rassuré, Malko se dit qu'il avait droit à un peu de

détente, après son séjour à Abu Gharib. Lili Gehlen serait peut-être à même de la lui apporter.

*

**

Un musicien installé sur un podium, au fond de la salle, grattait une guitare, égrenant un chant mélancolique. L'éclairage était tamisé, il y avait des femmes – sexy, très maquillées, vêtues à l'européenne – et de l'alcool sur les tables. On se serait cru à Beyrouth. *Al Finjan* tranchait sur ce que Malko avait vu jusque-là à Bagdad. Il repéra les cheveux roux de Lili Gehlen en face d'une table d'Irakiens en compagnie de deux femmes jeunes et belles. Il gagna la table de l'agente du BND et s'inclina sur sa main, avec un sourire.

— *Grüss Gott, Fraulein Lili*⁽⁴⁹⁾.

Elle lui adressa un sourire ravageur, son regard planté dans le sien.

— *Grüss Gott, Herr Linge. Wie geht's*⁽⁵⁰⁾ ?

Il prit place en face d'elle. Ses cheveux roux relevés en chignon, son maquillage léger, sa bouche charnue et sa robe noire modérément décolletée lui donnaient un petit air provincial. Mais provincial *très* sexy. Elle décrypta le regard de Malko et demanda ironiquement.

— Il y a longtemps que vous n'aviez pas vu de femme ?

— Je sors d'une épreuve qui a aiguisé mon appétit de vie, répliqua-t-il.

— Autrement dit, vous avez envie de me baiser, laissa tomber Lili Gehlen d'un ton amusé. *D'abord*, racontez-moi ce qui vous est arrivé.

Ils commandèrent. En dehors du cadre, *Al Finjan* offrait exactement le même menu que les autres restaurants de Bagdad. Ils se retrouvèrent avec une table recouverte de mészés et s'y attaquèrent, tandis que Malko racontait sa mésaventure. Même le vin, d'origine incertaine, était buvable. Lili Gehlen jouait avec une boulette de pain. Quand Malko eut terminé, elle dit simplement :

— Je comprends votre envie de vivre. Vous avez droit à des compensations.

Elle se pencha soudain à travers la table et posa sa bouche sur la sienne, pour un baiser très fugitif qui enflamma Malko. Mais déjà Lili s'était reculée.

— Je ne vous demande pas pourquoi tout cela est arrivé, dit-elle. Je suppose que vous n'êtes pas autorisé à me le dire.

— En effet, avoua Malko. Peut-être plus tard. Beaucoup plus tard.

Lili Gehlen termina le houmouz et dit :

— Moi, j'ai quelque chose pour vous. Je vous ai dit ce que je faisais ici. Amer al-Hani, le garçon que je « traite », est revenu de Beyrouth et il est très inquiet. Oudai Hussein l'avait envoyé là-bas avec une *shopping-list* qu'il n'a pu ramener et il a cru qu'il allait se retrouver dans un des cachots de son palais.

— Que s'est-il passé ?

— Oudai l'avait envoyé sans argent au Liban. Il devait récupérer les « contributions volontaires » de businessmen libanais qui travaillent avec l'Irak. Seulement, ceux-ci se sont fait tirer l'oreille : il se disent que le régime va disparaître et ne veulent pas investir dans le vide.

— On peut les comprendre, fit Malko. C'est de cela que vous vouliez me parler ?

— Non. Amer veut quitter l'Irak. Mais il a un cousin qui veut également être exfiltré. Un certain Louei al-Khattab. Il est dans le Moukhabarat, à un échelon très élevé.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu avant-hier avec Amer. Il est comme un tonneau, avec une voix d'outre-tombe, une queue de cheval, des cheveux gris et une barbe. Et il a un *Thuraya*. Il semble très intelligent et très méfiant, il m'a fait peur.

— Vous en avez parlé à votre Centrale ?

— Je ne peux pas facilement communiquer avec eux et je sais ce qu'ils vont me dire. Trop compliqué.

— Pourquoi pensez-vous que mon côté pourrait être intéressé ?

Elle se pencha à travers la table, si près que leurs visages se frôaient à nouveau. Malko réprima l'envie d'écraser violemment sa bouche contre la sienne.

— Ce type veut un visa américain et pas mal d'argent, dit à voix basse Lili Gehlen. Il prétend être en possession d'une information de la plus haute importance pour les Américains.

Malko regarda le kebab qui venait d'arriver. Perplexe. Ce n'était pas sa mission, mais il pouvait peut-être vérifier qui était ce Al-Khattab. Par l'intermédiaire de Krzysztof Garlinski qu'il devait voir de toute façon.

— O.K., dit-il. Je vais déjà essayer de savoir qui il est. Ensuite...

Il s'interrompit. Trois hommes venaient de pénétrer dans le restaurant. Tous en noir. L'un d'eux était un monstre, une montagne de chair, avec des traits brutaux disparaissant sous une épaisse barbe noire. Ils passèrent devant leur table, jetant des regards intéressés à Lili, puis s'installèrent au fond, posant sur la table des Motorola.

— Vous les connaissez ? demanda Malko.

— J'ai déjà vu le gros ici. Il fait partie du groupe secret des Fedayin de Saddam, l'armée privée d'Oudai, « The Ghosts⁽⁵¹⁾ ». Ce sont des hommes de main tout-puissants, mouillés dans tous les trafics, spécialistes de la liquidation des ennemis d'Oudai. Ils ont le pouvoir d'arrêter les gens et personne n'ose rien leur dire.

Le gros homme en noir téléphonait, son Motorola collé à l'oreille. Malko se demanda si Oudai Hussein faisait partie des gens devant être mis à l'écart à la suite de l'élimination de Saddam Hussein. Cela ne

faisait guère de doute. Lili Gehlen venait de regarder sa montre.

— Il faut que je rentre, fit-elle.

— Où ?

— Au *Rachid*. Amer m'attend. Je lui ai dit que je dînais avec des gens de l'ONU.

Devant la déception visible de Malko, elle ajouta aussitôt avec un regard complice :

— Nous allons nous revoir. Essayez de voir votre Polonais demain et venez me retrouver après-demain matin à la piscine du *Rachid*. Vers dix heures.

Quand ils sortirent, les trois hommes en noir les suivirent des yeux avec insistance. Malko se demanda si leur présence n'était qu'une coïncidence. *Al Finjan* était fréquenté par tous les apparatchiks du régime, donc, cela laissait planer le doute. En regagnant la Cadillac, il aperçut sur le siège arrière d'une Mercedes bleue deux Kalachnikov. Probablement l'équipement des « Ghosts ».

— J'ai ma voiture, dit Lili Gehlen.

— Renvoyez-la, lança Malko, je vais vous raccompagner.

Ils se retrouvèrent sur la spacieuse banquette arrière de la Cadillac. La jupe de Lili Gehlen découvrait des jambes fines gainées de noir et Malko ne put s'empêcher de les fixer. Frustré. Soigneusement, la jeune Allemande restait dans son coin. Malko allongea la main et la posa sur son genou. Comme pour le narguer, Lili Gehlen ouvrit très légèrement les jambes et demanda :

— À quoi pensez-vous ?

Haida s'engagea si brutalement sur la place Al-Fatah, face au ministère de l'Air, que Lili Gehlen fut projetée contre Malko qui la retint et murmura à son oreille :

— Je pense que je suis en train de vous faire l'amour. Que je suis derrière vous, fiché au fond de votre ventre. Votre robe est enroulée autour de votre taille, et je vais jouir.

La Cadillac s'engagea dans Saadoun Street et Lili regagna son coin, murmurant d'une voix quand même altérée :

— Arrêtez ! Faites attention au chauffeur. Nous nous reverrons.

De toute évidence troublée, elle sortit un paquet de Marlboro et Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo, sans se satisfaire de sa promesse.

Autant promettre un bon repas lointain à un affamé. Malko, profitant de l'ombre, posa une main possessive en haut des cuisses de Lili, sentit le renflement de son sexe et crispa ses doigts dessus. Pour célébrer sa victoire sur la mort, il aurait donné n'importe quoi pour s'enfoncer jusqu'à la garde dans le ventre d'une salope consentante. Lili Gehlen ne chercha pas à ôter sa main. Et tandis que la Cadillac filait dans les avenues presque désertes, tournant autour de la place Al-

Tahrir, puis franchissant le pont Al-Jamarihiya, Malko en profita pour masser doucement Lili Gehlen. Il sentait son ventre vivre sous ses doigts, mais ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au *Rachid*.

Lili Gehlen lui tendit alors ostensiblement la main.

— Bonsoir. Je vous attends après-demain à la piscine.

Malko la regarda marcher sur le paillason représentant George Bush et pénétrer dans l'hôtel. Il était si excité que son sexe lui faisait mal. Quelle allumeuse ! Bêtement, lorsque Lili l'avait embrassé au début du repas, il avait pensé que c'était le début d'une soirée agréable. Il n'en était que plus désappointé. Mansour Street était déserte et ils furent tout de suite arrivés.

— *What time tomorrow*⁽⁵²⁾ ? demanda Haida.

— Dix heures, fit machinalement Malko.

Il se servit des clefs données par Mohammad Rasim pour entrer. Il n'y avait qu'une voiture dans la cour : la Honda. Une des deux sœurs était là. Si c'était Malayeen, il se sentait capable de la violer.

Dans le hall, il tendit l'oreille. Aucun bruit. Ce fut plus fort que lui. À pas de loup, il se lança dans l'escalier. Au premier, il ouvrit doucement la première porte à sa gauche, et découvrit une chambre éclairée, avec des vêtements de femme un peu partout. Il allait refermer lorsque son regard tomba sur un objet posé sur le lit.

Un petit magnétophone.

Il revit dans un flash Karima Serafian sortir quelques heures plus tôt du salon où il allait recevoir Mohammad Rasim et bondit jusqu'au lit. Le magnétophone auquel étaient encore fixées des bandes de tissu adhésif noir était ouvert et il manquait la bande. Malko sentit son estomac se remplir de plomb. Non seulement sa conversation avec l'Irakien concernant la liquidation de Saddam Hussein avait été enregistrée, mais cet enregistrement se trouvait vraisemblablement entre les mains d'Oudai Hussein, l'amant de Karima.

CHAPITRE XIV

Malko ne pouvait détacher les yeux du magnétophone. Les bandes adhésives noires avaient dû servir à le fixer sous la table basse du salon où il avait reçu Mohammad Rasim al-Tikriti. Ensuite, pendant qu'il était sorti dîner avec Lili Gehlen, Karima Serafian était venue le récupérer et avait porté la bande à son amant, Oudai Hussein. Lequel désormais connaissait tous les détails de « Bagdad Express ». S'il était à l'origine des attentats précédents, cela allait le déchaîner encore plus et, dans le cas contraire, il risquait de prévenir Saddam Hussein.

Dans les deux cas, c'était une catastrophe.

La maison était toujours aussi silencieuse. Malko ressortit de la chambre, sa libido définitivement gelée. Même si Malayeen dormait dans la chambre à côté, ce n'était pas le moment d'aller faire des gâlipettes. Il fallait d'abord se mettre à l'abri.

Il redescendit dans le hall, hésitant sur la conduite à tenir. Le premier réflexe d'Oudai pouvait être de venir le cueillir chez Tania Serafian et de le plonger ensuite dans un bain d'acide. Il n'avait même pas une arme pour se défendre. Impossible de prévenir Mohammad Rasim, qu'il ne pouvait joindre que par l'intermédiaire de Tania ou du chauffeur, Haida. Il sortit de la villa, traversa le jardin et se retrouva dans l'allée sombre. Mansour Street était à quelques centaines de mètres. Là, il trouverait un taxi pour se rendre au *Mansour*. Pour l'instant, c'était encore ce qu'il y avait de moins dangereux.

L'allée n'était pas éclairée. Il se glissa comme un fantôme le long des villas sombres ou en construction. Vingt mètres avant le croisement avec Mansour Street, il aperçut les phares d'un véhicule qui venait de tourner dans l'allée. Instinctivement, il plongea dans le chantier d'une villa en construction. Son poulx grimpa brutalement quand il vit passer devant lui un pick-up sur le plateau duquel un homme se tenait debout, accroché aux poignées d'une mitrailleuse de 12,7. Plusieurs autres silhouettes sombres étaient assises contre les ridelles. Un commando des « Ghosts » d'Oudai Hussein. Il repartit en courant dans la direction opposée et déboucha sur Mansour Street, brillamment illuminée. Il n'avait pas beaucoup de temps : les hommes d'Oudai, ne le trouvant pas à la villa, risquaient de se mettre à sa recherche.

Il y avait peu de circulation mais à peine fut-il au bord du trottoir qu'une « Brasília » essoufflée s'arrêta à sa hauteur. Son conducteur lui

posa une question en arabe et Malko répondit aussitôt :

— *Al-Mansour Hotel*.

L'Irakien lui fit signe de monter. Malko ne se détendit vraiment qu'à Damascus Square, en se perdant dans la circulation filant vers le pont Sinak. Arrivé au *Mansour*, il donna mille dinars au chauffeur et fonça à sa chambre. Après avoir verrouillé sa porte, il fit le point. La première chose à faire était de prévenir Mohammad Rasim, qui risquait, *lui aussi*, d'avoir de sérieux problèmes. Un seul moyen : Haida, qui l'avait déposé une demi-heure plus tôt à la villa. Pourvu qu'il soit là.

Malko composa le numéro du chauffeur, l'estomac noué. On répondit à la cinquième sonnerie. Une voix de femme endormie.

— Haida, *please* ? demanda Malko.

La femme bougonna quelques mots indistincts, il y eut un court silence puis la voix du chauffeur fit :

— Allô, *aiwa* ?

— C'est *sayed* Malko, annonça Malko, soulagé.

— *You have a problem* ? demanda aussitôt Haida.

— Non, non, affirma Malko, mais demain matin, venez me chercher au *Mansour*, pas à la villa.

— O.K., O.K., dit aussitôt le chauffeur, visiblement soulagé. *Same time* ?

— *No, nine o'clock*. Et j'ai un message pour *sayed* Mohammad. Je dois le rencontrer d'urgence. Demain.

Il répéta « *boukrah* » pour être certain que le chauffeur avait bien compris. Ce dernier gromela « *aiwa, aiwa* » sans que Malko sache s'il allait vraiment s'en préoccuper. On était au Moyen-Orient, où « oui » ne voulait pas forcément dire oui.

Il s'allongea ensuite, essayant de trouver le sommeil, sans y parvenir. Au moment où sa mission semblait se conclure positivement, tout était remis en question. Si Saddam Hussein était mis au courant, il ne sortirait jamais vivant d'Irak.

Pourvu que Krzysztof Garlinski, le diplomate polonais de l'ambassade américaine et son seul lien potentiel avec l'extérieur, soit à son poste demain matin.

*

**

Haida s'engagea dans Harasat Street, en direction du sud, puis tourna dans la seconde rue à gauche, qui partait vers le Tigre. Malko se retourna pour la centième fois depuis son départ du *Mansour*. Haida avait été ponctuel et il n'avait repéré aucune présence suspecte dans le *lobby* de l'hôtel. Bêtement, il se sentait plus en sécurité dans ce grand hôtel, tout en sachant que les hommes d'Oudai Hussein pouvaient frapper où ils voulaient. Il aperçut un bâtiment blanc de deux étages au toit plat hérissé d'antennes de toutes sortes, sur la droite, au fond de la

rue condamnée dans sa dernière portion par des chicanes gardées par des soldats. L'ambassade américaine, abandonnée par les Américains depuis douze ans. Des plots de ciment empêchaient le stationnement en face, un mur de béton érigé sur le trottoir dissimulait l'entrée, mais les soldats nonchalants les laissèrent approcher sans difficulté.

Malko lança son nom dans l'interphone et la porte s'ouvrit. Il demanda à un civil irakien – sûrement un « moukhabarat » – qui trônait dans une cage de verre blindée de prévenir le chargé d'affaires polonais. On l'installa dans un petit salon poussiéreux qui sentait le renfermé, où traînaient quelques très vieux magazines. Et quelques minutes plus tard, une porte s'ouvrit sur un homme mince au visage aristocratique, chaussé de lunettes à fine monture de métal, qui lui tendit la main.

– Je suis Krzysztof Garlinski, annonça-t-il d'une voix presque inaudible. On m'a prévenu de votre visite. Venez.

Malko le suivit dans les couloirs déserts de l'ambassade, jadis occupée par plusieurs dizaines de diplomates. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que trois, tous polonais. C'était le château de Marienbad. Krzysztof Garlinski semblait perdu dans son immense bureau décoré du drapeau américain. Il invita Malko à s'asseoir et prit place en face de lui, son visage à quelques centimètres du sien.

– Il y a des micros partout, annonça-t-il de son filet de voix. C'est pour cela que je parle très bas. De cette façon, les Irakiens n'entendent pas, parce que leurs micros ne sont pas de très bonne qualité. Que puis-je faire pour vous ?

– Vous avez une liaison protégée avec Washington ?

– Oui.

– Vous êtes certain que les Irakiens ne peuvent pas l'écouter ?

– Oui, quand je m'en sers moi-même. Vous avez un message à transmettre ?

– Deux, précisa Malko.

Le Polonais se leva et alla chercher un bloc.

– Ne parlez pas, écrivez-les ici. C'est plus sûr.

Malko se mit au travail. D'abord un message pour Frank Capistrano, annonçant qu'il était sorti de prison et qu'en principe, tout serait bouclé dans les quarante-huit heures. Il fallait être optimiste. Le second était destiné à George Tenet. Une demande d'information sur Louei al-Khattab, le défecteur en puissance. Il remit les deux textes avec les numéros des destinataires au diplomate polonais qui s'installa à son fax « protégé ». Dix minutes plus tard, il revenait.

– Grâce au décalage, annonça-t-il, j'aurai peut-être une réponse de Langley en fin de journée. Que faites-vous pour déjeuner ?

– Rien, avoua Malko.

– Déjeunons ensemble, dans ce cas. Je dois aller au ministère des

Affaires étrangères ce matin, ensuite je vous retrouve ici. Vers une heure.

*

**

La terrasse du restaurant *Kamir Al Zamar*, chauffée par le soleil, était déserte, à part le diplomate polonais et Malko. Au déjeuner, les restaurants d'Harasat Street étaient vides. Malko avait attendu à l'ambassade où il se sentait en sécurité le retour du Polonais, qui avait transmis au ministère des Affaires étrangères irakien une liste de détenus irakiens emprisonnés à Guantanamo. La commande prise, Krzysztof Garlinski soupira.

— J'ai hâte de partir ! Ma famille m'attend en Jordanie. À vous, je peux le dire : j'ai reçu l'ordre de fermer l'ambassade dans une semaine.

Malko marqua le coup. Si l'ambassade US fermait, c'est que le gouvernement américain avait décidé de faire la guerre. À quoi servait donc sa dangereuse manip' ? Il se persuada que cette nouvelle n'était pas déterminante et s'attaqua aux éternels mézés, s'attendant à chaque seconde à voir surgir les tueurs d'Oudai Hussein. Haida ne lui avait pas reparlé du rendez-vous demandé à Mohammad Rasim et Malko s'angoissait à mesure que les heures passaient. Où allait-il dormir en sécurité ? Le diplomate polonais lui jeta un regard incisif.

— Vous semblez soucieux ?

Malko ne pouvait pas *tout* lui dire mais lâcha quand même :

— J'ai des raisons de croire qu'Oudai me veut du mal...

Krzysztof Garlinski eut un sourire froid.

— Alors, dépêchez-vous de quitter l'Irak. C'est un chien fou. Même s'il n'a plus de pouvoir politique, c'est quand même le fils de son père. Il a sa propre milice, ses prisons, sa chaîne télé, Chebab, et le quotidien *Babel*. Mais surtout, c'est un dangereux psychopathe. Il est responsable de dizaines de meurtres, simplement parce qu'il estimait qu'on lui avait manqué de respect. Le jour du référendum en faveur de Saddam, il est venu voter dans sa Rolls rose et a demandé à un *chebab*⁽⁵³⁾ de porter son bulletin dans l'urne, pour ne pas quitter sa voiture. En récompense, il lui a offert un bon pour une voiture. Les gens ont été choqués. C'est sûrement l'homme le plus haï d'Irak. Plus que Saddam.

Tout cela n'était pas fait pour rassurer Malko. Ils terminèrent leur repas par un café turc et la Cadillac vint se garer le long du trottoir.

— Je vous retrouve où ? demanda Malko.

— Venez chez moi. Je vais expliquer au chauffeur où se trouve ma maison. Pas avant six heures.

*

**

À peine Malko fut-il installé dans la Cadillac qu'Haida se retourna vers lui avec un large sourire.

— *We go see sayed Mohammad*⁽⁵⁴⁾ !

Malko l'aurait embrassé. Le chauffeur descendit Karrada jusqu'au pont du 14-Juillet, empruntant ensuite successivement deux autoroutes urbaines pour déboucher au sud du quartier Mansour, dans une zone encore peu construite, traversée par le périphérique qui allait de la route de Kut à celle de Mossoul. Les dômes bleus d'une mosquée apparurent sur la gauche et Haida annonça :

— Umm el-Marek mosquée.

Apparemment, c'est là qu'ils allaient. Une immense mosquée toute neuve dont les différents corps de bâtiment étaient séparés par de grands bassins. Tout était neuf et désert. Haida gara la Cadillac dans le parking vide, à l'exception d'une Mercedes déjà assez ancienne. Malko le suivit jusqu'à l'entrée principale et, après s'être débarrassé de ses chaussures, pénétra à l'intérieur. La salle de prière, immense, était éclairée par un lustre descendant de l'atrium digne du château de Versailles.

Mohammad Rasim surgit de derrière une imposante colonne et le rejoignit.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Il m'a été très difficile de me libérer.

Il semblait vraiment contrarié.

— Quelque chose de grave, répondit Malko.

Il lui relata l'affaire du magnétophone et la venue plus que probable chez Tania Serafian d'une équipe de tueurs d'Oudai, le soir même. L'Irakien ne fit aucun commentaire, puis se contenta de dire :

— Je vais m'en occuper. Ne craignez rien. Ce soir, retournez coucher à la villa.

Il ne semblait pas bouleversé et Malko crut bon d'insister :

— Vous saviez que la fille de Tania est la maîtresse d'Oudai ? Pourquoi avoir pris ce risque ?

— Je n'avais pas pensé à une manœuvre de ce type, avoua l'Irakien.

Soudain, Malko fut frappé par quelque chose : Mohammad Rasim ne semblait pas effrayé ! Or, il aurait dû être mort de peur à l'idée que Saddam Hussein découvre, par Oudai, le complot tramé contre lui. Il voulut en avoir le cœur net :

— Vous ne craignez pas qu'Oudai fasse écouter cette bande à son père ?

Mohammad Rasim demeura silencieux d'interminables secondes, puis affirma :

— Non, je ne crois pas. *Sayed* Oudai déteste *sayed* Qusai. Il sait que son père ne peut pas se passer de son frère, qu'il a projeté de lui laisser le pouvoir en Irak. Même s'il écoute cette bande, *sayed* Qusai le convaincra que c'est une façon de mentir aux Américains pour gagner du temps. Et *sayed* Oudai peut être sûr que son frère se vengera. Il va

plutôt essayer d'obtenir quelque chose de lui.

Il regarda ostensiblement sa montre.

— Je dois vous quitter. Je crains qu'il ne faille attendre un peu plus pour voir *sayed* Qusai. Pas avant la fin de la semaine. En attendant, je vais vous assurer une protection. Dès demain matin, quatre hommes veilleront sur vous.

— Pourquoi pas dès ce soir ? objecta Malko.

Mohammad Rasim eut un sourire d'excuse.

— C'est un peu compliqué, mais j'essaierai. Je vous recontacte dès que j'ai obtenu le rendez-vous avec *sayed* Qusai.

Le premier, il se glissa hors de la mosquée. Malko remarqua alors une femme qui les observait près d'un pilier. Étonné, il se tourna vers Haida.

— Les femmes vont dans les mosquées, en Irak ?

Le chauffeur sourit.

— Celle-là, c'est une chrétienne, elle s'occupe de faire marcher l'électricité. C'est très délicat.

Malko sortit à son tour et vit Mohammad Rasim qui s'éloignait. Ce n'est que dans la Cadillac qu'une évidence fâcheuse le frappa : si le complice de Qusai Hussein était si détendu, c'était peut-être parce que Saddam Hussein était au courant de cette manip' depuis le début. Et qu'il l'approuvait. Autrement dit, les craintes des faucons du Pentagone étaient peut-être fondées : si Saddam était d'accord, c'est qu'il y avait un piège dans l'offre irakienne. Malgré le test ADN.

Un piège que Malko n'arrivait pas à déceler. Or, s'il repartait d'Irak sans avoir résolu ce problème, les conséquences risquaient d'être catastrophiques pour lui, comme l'en avait prévenu Frank Capistrano. Tandis que la Cadillac filait sur le périphérique, il récapitula ce qu'il savait. La seule certitude était qu'on avait essayé de le tuer à Amman. Très probablement Oudai. Donc *lui* voulait vraiment que « Bagdad Express » échoue. Mais si Saddam était au courant, cela signifiait que toute l'histoire n'était qu'une façon astucieuse d'« enfumer » les Américains.

Il fallait absolument qu'avant de repartir d'Irak, Malko démonte cette manip'.

*

**

Il faisait nuit lorsque Haida arrêta la Cadillac devant la guérite d'un poste de garde veillant sur le domicile de Krzysztof Garlinski, dans une petite rue calme du quartier d'Al-Wahada. Un homme poussant une charrette à bras remplie d'eau où baignaient quelques poissons les doubla en psalmodiant son cri à l'adresse des habitants de la rue.

Le Polonais vint l'accueillir devant sa maisonnette blanche entourée d'une pelouse verdoyante. Ils gagnèrent le salon où passait une bande

de musique cubaine. Krzysztof Garlinski sortit une feuille de papier de sa serviette et la tendit à Malko.

— C'est un « client » intéressant, votre Louei al-Khattab, remarquait-il. Si vraiment il veut faire défection, c'est que le régime fout le camp !

Malko lut le texte communiqué par la CIA.

« Louei Zuhair al-Khattab, né en 1954 près de Tikrit, membre de la tribu des Al-Khattab, a commencé par être sélectionné dans le corps de l'Himayat al-Rais, les gardes personnels de Saddam Hussein. Après deux ans à ce poste, il a été muté dans le Jihaz Al-Ahn Al-Khass de Qusai Hussein, où il a occupé différents postes jusqu'en 1998. À cette date, il a été nommé au *Presidential Secretariat*, un corps d'une centaine de personnes qui a la responsabilité de la sécurité de Saddam et contrôle toutes les questions relatives aux Services, à la Défense et à la Sécurité. Le chef du *Presidential Secretariat* est le lieutenant-général Abid Hamid Mahmoud al-Tikriti, qui contrôle l'accès à Saddam Hussein et décide des postes à remplir dans le gouvernement. D'après des sources techniques⁽⁵⁵⁾, il semble que Louei Zuhair al-Khattab soit devenu le bras droit de Mahmoud al-Tikriti. »

Le reste du message était en rouge.

« Si un contact avec Louei Zuhair al-Khattab est envisageable, il faut le poursuivre de toute urgence. Jamais nous n'avons été aptes à recruter une source à ce niveau de l'establishment irakien. »

Malko replia le papier. Les choses se compliquaient. Il avait été envoyé en Irak pour conclure l'opération « Bagdad Express », pas pour recruter un défecteur. Seulement, le profil de Louei Zuhair al-Khattab l'interpellait. Si ce dernier possédait, comme il l'avait fait savoir à Lili Gehlen, des informations vitales pour les Américains, cela pouvait être lié à « Bagdad Express ». Donc, Malko était obligé d'explorer cette voie-là.

C'est-à-dire qu'il lui fallait mener de front trois choses : échapper aux tueurs d'Oudai, vérifier la sincérité de Qusai et « ausculter » ce supposé défecteur, à moins qu'il ne s'agisse d'un piège supplémentaire.

— Ça ne va pas ? demanda Krzysztof Garlinski.

— Si vous avez de la vodka, dit Malko, j'en prendrais bien une.

CHAPITRE XV

— Voulez-vous dormir ici ? proposa de sa voix douce Krzysztof Garlinski.

Malko en était à sa troisième vodka. Peu à peu, sa tension était retombée et il voyait les choses plus clairement. Jusqu'au lendemain matin, il n'avait rien à faire que de rester en vie. Bien sûr, il croyait à la promesse de Mohammad Rasim de le protéger. C'était son intérêt. Mais on était en Irak, dans un univers tortueux, et pas toujours rationnel. Aussi, la proposition du diplomate polonais le ravit-elle.

— Avec plaisir, accepta-t-il. Je n'ai rien à faire jusqu'à demain matin où j'ai rendez-vous à la piscine du *Rachid*.

Le Polonais eut un sourire entendu.

— Ne me dites pas que c'est avec la ravissante petite pacifiste rousse qui se fait sauter par un des copains d'Oudai !

— Si, dit Malko. Vous la connaissez ?

— Nous avons échangé quelques mots, car je vais moi aussi souvent nager à la piscine du *Rachid*. La seule chauffée de Bagdad. Cette fille fait partie des pacifistes manipulés par le gouvernement irakien. Ils sont trois ou quatre à demeurer ici, qui gèrent les vagues successives d'activistes de la paix. On les voit manifester un peu partout. En plus, ajouta-t-il, j'ai l'impression que celle-là a pris goût à l'Irak. Normalement, elle habite *Al Fanar*, mais son amant irakien l'a installée dans l'une des suites réservées aux filles qu'Oudai importe de Roumanie ou de Russie pour ses orgies. Vous êtes sur le coup ?

— Non, affirma Malko. Elle est allemande et je l'ai rencontrée par hasard. Il m'a semblé qu'elle possédait pas mal d'informations.

— C'est possible, admit Krzysztof Garlinski, cela fait un moment qu'elle est à Bagdad. Bon, allons dîner. Que diriez-vous du *Nabil* ?

De toute façon, les restaurants étaient tous pareils.

— Va pour le *Nabil*, fit Malko.

Il avait hâte d'être au lendemain.

*

**

Un soleil radieux brillait sur Bagdad. Malko ouvrit la porte du *lobby* donnant sur la piscine et le jardin, et aperçut immédiatement la tête rousse de Lili Gehlen au milieu du bassin. Il se rapprocha et elle le vit à son tour. Quelques minutes plus tard, elle émergeait, moulée dans un

maillot une pièce très convenable. Le regard espiègle, elle proposa aussitôt :

— Je me change et on va prendre un thé au *Shéhérazade*.

Le bar était désert à cette heure matinale. Lili le rejoignit, rhabillée, en pull et pantalon, le chignon de guingois, et commanda un thé.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle.

— Je veux rencontrer le cousin de votre ami, Louei al-Khattab. Le plus vite possible.

Lili but un peu de son thé et dit simplement :

— Amer est encore en haut. Je vais le voir, attendez-moi ici.

Malko patienta près d'une demi-heure. Il commençait à croire que Lili Gehlen ne reviendrait jamais quand elle surgit, se rassit et lui glissa à l'oreille :

— Aujourd'hui. Vers six heures, à l'Al-Mezzan Art Gallery. Il y a un vernissage. C'est juste à côté du *Al Fanar*. Vous passerez me prendre un peu avant.

— Votre ami sera là ?

— Non, mais son cousin me reconnaîtra. Nous avons rendez-vous dans la salle du premier étage.

Elle termina son thé et soupira.

— Il faut que je vous laisse. J'ai une délégation de Verts qui arrive dans une heure. Des gens importants. Il faut que je les installe et que je les emmène à l'abri d'Amiriya.

Malko n'avait plus qu'à regagner le *Mansour* pour se raser et se doucher. Pourvu qu'il n'ait pas de mauvaise surprise avec Oudai. De nouveau, il était suspendu au bon vouloir de Qusai Hussein pour le rendez-vous décisif. Finalement, son retard l'arrangeait. Il pourrait peut-être tirer au clair les zones d'ombre du jeu irakien.

*

**

Oudai Hussein écoutait pour la dixième fois la traduction de la cassette apportée par Karima. C'était la jeune femme qui s'en était chargée. Il voulait tout simplement vérifier qu'on ne parlait pas de lui. Il le savait pourtant déjà, mais ce n'était pas assez pour le rassurer. Depuis qu'on l'avait mis au courant de la négociation avec les Américains, il était persuadé, même si on lui jurait le contraire, d'en être une des victimes. Son père le méprisait et son frère le détestait. Il ne disposait d'aucun soutien en Irak, à part son nom. Il avait si mal traité ses collaborateurs qu'ils ne pensaient qu'à le trahir ou le quitter. Sans compter les centaines d'ennemis qu'il avait accumulés au cours des ans. Seulement, il était presque intouchable : le fils aîné du rais... dans un pays arabe, on ne plaisante pas avec ces choses-là. Après l'attentat dont il avait été victime, son père l'avait sermonné. Il connaissait les coupables mais leur donnait raison. Oudai avait

déshonoré leur tribu. S'il ne s'était pas appelé Oudai Hussein, c'est dans la tête qu'ils auraient tiré, pas dans les jambes.

Il avait tout fait pour que les contacts entre les Américains et son frère échouent. En vain. Désormais, il savait que les choses s'accéléraient et il avait peur. Atrociement peur. Jusqu'où ses tueurs des « Fedayin Saddam » lui seraient-ils fidèles ? C'étaient des brutes qui obéissaient au plus fort.

Depuis que Karima lui avait apporté la cassette, il ne décolérait pas. D'autant que l'expédition punitive qu'il avait lancée le soir même avait fait chou blanc. Et depuis, il avait reçu un ordre qu'il ne pouvait pas discuter : ne pas toucher à l'envoyé des Américains. Du coup, il n'avait pas laissé Karima repartir chez elle. Il était tellement furieux, la veille au soir, qu'ils n'avaient pas fait l'amour. Il avait bu, s'était bourré de pilules d'ecstasy ramenées de Beyrouth et avait ruminé sa haine et sa rancœur.

Assise sur un pouf, à côté du lit où il était allongé face à un immense écran de télé à cristaux liquides, Karima posa la main sur la cuisse couturée de cicatrices de son amant. À un endroit justement encore douloureux. Oudai sursauta, poussa un cri de douleur.

— Chienne ! Tu le fais exprès !

Terrifiée, Karima se confondit en excuses et vint poser sa tête sur la cuisse blessée. Sortant aussitôt sa langue pour effleurer l'endroit sensible.

— Je vais te soigner, fit-elle de la voix de petite fille qui excitait tellement Oudai.

Dans ses périodes d'angoisse, il plongeait des jours durant dans la drogue, l'alcool et le sexe. Depuis son plus jeune âge, il n'avait jamais pu se rassasier de femmes. C'était presque du priapisme. Elles étaient des centaines à être passées dans son lit. En dépit des orgies de Polonaises, de Russes et d'Ukrainiennes qui attendaient son bon plaisir dans les suites du *Mansour*, il revenait toujours à cette petite salope bien vicieuse de Karima. Pendant qu'elle léchait avec douceur le tissu cicatriciel de sa cuisse, il allongea le bras, écarta son peignoir de soie et tordit méchamment la pointe de son sein gauche. C'était pour Karima le signal qu'elle devait lui donner du plaisir. Elle avança un peu et sa bouche atteignit le sexe endormi de son amant. Le prenant entre deux doigts, elle l'introduisit lentement dans sa bouche. Oudai poussa un râle. L'ecstasy multipliait ses sensations.

— *Aiwa, aiwa*, gémit-il.

La nature lui avait donné un membre épais et long, dont Karima connaissait chaque centimètre pour l'avoir accueilli dans tous les orifices de son corps. L'idée d'avoir comme amant l'un des hommes les plus puissants d'Irak lui faisait frissonner les ovaires.

Progressivement, elle enfonça toute la longueur du membre entre

ses lèvres, le sentant grossir dans sa bouche. Oudai suivait son manège dans le grand miroir qui lui servait de ciel de lit et cela doublait son plaisir. Il avait dépucelé Karima lorsqu'elle avait quinze ans, lors d'une visite à sa mère, qu'il comptait alors parmi ses maîtresses. Quelques jours plus tard, Oudai n'avait pu résister au plaisir de la sodomiser, qui plus est dans son lit de jeune fille. Karima avait un peu pleuré mais une magnifique montre Breitling pleine d'émeraudes et de diamants, achetée à Beyrouth, avait séché ses larmes.

Depuis, Oudai s'en servait à intervalles réguliers, entre deux arrivages de putes russes ou ukrainiennes, car elle possédait un talent qu'il appréciait particulièrement, ce qu'on appelait à la cour de Louis XIV le casse-noisette. C'est-à-dire que Karima possédait le contrôle des muscles internes de son vagin, ce qui lui permettait de « traire » un homme, sans même qu'il ait à bouger, une fois fiché en elle.

Très vite, elle eut fait grossir le membre d'Oudai. À cause de l'ecstasy, son épiderme était hypersensible et, très vite, même le contact de la langue de Karima lui fut insupportable. Il se mit à gémir, à l'insulter, puis l'attrapa finalement par les cheveux et l'arracha à son sacerdoce. D'elle-même, Karima se débarrassa de son peignoir et vint s'empaler avec précaution sur le membre dressé. Aussitôt, Oudai pesa sur ses hanches pour se visser en elle jusqu'au dernier millimètre. Empalée sur lui, Karima demeura rigoureusement immobile mais la présence dans son ventre du long sexe qui remontait très loin réveilla ses muqueuses.

— *Schway ! Schway*⁽⁵⁶⁾ ! grogna Oudai.

C'était une sensation tellement extraordinaire qu'il voulait en profiter le plus longtemps possible. Il empoigna les seins de Karima et s'empara de leurs pointes pour les tordre. Les yeux clos, Karima commença son « massage » invisible. Elle adorait qu'on lui maltraite les seins pendant qu'elle avait cette grosse et brûlante cheville au fond du corps. Elle devait se retenir pour ne pas frotter son clitoris contre le ventre de son amant, ce qui l'aurait fait jouir en quelques secondes. Mais ce n'était pas la règle du jeu.

— *Yallah*⁽⁵⁷⁾ ! murmura d'une voix cassée le fils de Saddam Hussein.

Karima avait accéléré son manège. Il sentait son sexe comprimé, puis relâché par la muqueuse interne qui agissait comme des doigts, en beaucoup plus doux. Une sensation inouïe qui faisait de Karima une partenaire irremplaçable. Oudai crispa ses doigts sur ses seins, ne pensant même plus à les tordre. Cette petite salope était en train de lui aspirer la moelle épinière, les yeux fermés, les traits figés comme si elle était en catalepsie, la respiration régulière. Seul un léger tic au coin de la bouche de Karima dénotait l'effort de ses muscles secrets.

— Ahahahahah !

Oudai poussa un hurlement en sentant son sperme jaillir, son sexe pressé comme par des doigts invisibles. Son éjaculation déclencha l'orgasme de Karima qui cria à son tour, puis se laissa glisser en avant. Oudai avait l'impression que son cœur s'était arrêté. Il sentit à peine la jeune femme s'arracher à lui et se remettre debout.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Il faut que je rentre, dit Karima. Maman va s'inquiéter.

Oudai se dressa, les yeux injectés de sang. L'ecstasy le rendait fou. Terrifiée, Karima s'immobilisa, mais la crise était déjà déclenchée.

— Je t'interdis de bouger d'ici ! hurla-t-il, tu m'appartiens ! Et ta chienne de mère, je vais m'en occuper.

De toute la force de ses poumons, il appela :

— Yussuf !

Quelques secondes plus tard, un homme jeune, barbu, les traits creusés, le regard brillant, surgit et s'arrêta à côté du lit, sans un regard pour Karima, encore nue.

— Vous m'avez appelé, *sayed* Oudai ? dit-il, la tête légèrement inclinée, avec une expression abjectement servile.

Yussuf était le patron des « Ghosts », son homme de main préféré depuis longtemps déjà. Lorsqu'il avait bien travaillé, Oudai l'envoyait en vacances à Dubaï ou à Beyrouth pendant une semaine, avec une valise pleine de dollars.

— Yussuf, dit Oudai, voilà ce que tu vas faire.

Glacée d'horreur, Karima écouta les ordres d'Oudai. Celui-ci se tourna ensuite vers elle.

— Je vais dormir un peu. Tu ne bouges pas.

*

**

Malko avait à peine frappé à la porte du 805 que le battant s'ouvrit sur Lili Gehlen, superbe dans sa petite robe noire toute simple, le chignon roux bien refait.

— Vous êtes sûre que ce n'est pas un piège ? demanda-t-il dans l'ascenseur.

— Non, avoua-t-elle, mais il est encore temps de se défilier...

Hélas, il n'en était pas question. Ils parcoururent deux cents mètres à pied. La galerie occupait le coin d'une rue. Un petit bâtiment blanc en face d'un restaurant de poisson aux néons flamboyants. Une foule compacte se pressait au rez-de-chaussée, admirant des tableaux abstraits aux couleurs vives, œuvres d'un peintre irakien. Lili et Malko se frayèrent un chemin jusqu'au fond. Un escalier desservait le premier. Ils débouchèrent dans une pièce dont le calme contrastait avec la cohue du rez-de-chaussée. Il y avait des tableaux un peu partout et un homme fumait, appuyé à un établi. Une panse gargantuesque, un visage carré, avec une barbe grisonnante, de longs cheveux réunis en

une queue-de-cheval, des yeux globuleux pétillant d'intelligence.

— Vous êtes Louei al-Khattab ? demanda Malko.

— Exact. Et vous ?

Sa voix était encore plus rocailleuse que celle de Frank Capistrano. Malko sortit un papier de sa poche et le lui tendit.

— Dites-moi si cela correspond.

C'était la « bio » d'Al-Khattab établie par la CIA. L'Irakien la parcourut rapidement et la rendit à Malko.

— Tout cela est exact, dit-il. Vous ne m'avez pas dit *qui* vous étiez.

— Mon nom est Malko Linge, répondit Malko, et je suis ici en mission pour le gouvernement américain. Lili Gehlen m'a dit que vous souhaitiez me rencontrer.

— Oui, confirma l'Irakien. J'ai une proposition à faire au gouvernement américain.

— Laquelle ?

— En échange de certaines informations, continua Louei al-Khattab, je demande à être exfiltré de ce pays ; ensuite, je veux un visa américain de longue durée et, enfin, dix millions de dollars.

Il ne ressemblait pas aux défecteurs classiques. Il était calme, sûr de lui, le regard direct. Une force de la nature. Malko réprima une griserie passagère : il avait en face de lui un membre du premier cercle de Saddam Hussein prêt à changer de camp. Ce qui n'était jamais arrivé, sauf en 1995, lorsque les deux gendres de Saddam avaient fui en Jordanie. Malko affronta son regard.

— Vous savez que vous faites partie des gens qui, en cas de changement de régime, se retrouveront devant la justice internationale.

Cela ne sembla pas impressionner Louei al-Khattab, qui dit simplement :

— Vous ne m'avez pas répondu. Êtes-vous intéressé ?

— Que se passera-t-il si je dis non ?

Louei al-Khattab plongea d'un geste naturel la main droite sous sa veste et la ressortit, tenant un pistolet automatique, un PPK calibre .32.

— Je vous tuerai tous les deux et il ne restera aucune trace de cette conversation.

Soudain, le tumulte du bas parut assourdissant à Malko. Il regarda le canon du pistolet braqué sur lui et se dit que l'Irakien n'hésiterait pas une seconde à tirer. Il ne risquait *rien*, étant donné sa position, à tuer deux espions. Lili Gehlen était livide. Le regard de Malko croisa celui de Louei al-Khattab et il sentit qu'il avait en face de lui un tueur qui n'allait pas se payer de mots.

CHAPITRE XVI

Malko comprit qu'il ne pouvait pas différer sa réponse. L'homme qu'il avait en face de lui était un fauve, froid et déterminé, en dépit de sa bonne bouille.

— Bien entendu, votre proposition m'intéresse, répondit-il, mais vous comprenez sûrement que je n'ai pas le pouvoir d'en décider moi-même. Avant de la soumettre, il me faut des précisions sur les informations que vous prétendez fournir.

— Ne me prenez pas pour un imbécile ! laissa tomber l'Irakien de sa voix rauque, cassée, comme s'il avait eu un cancer des cordes vocales. Une fois que je vous aurais dit ce que je sais, je ne vaudrai plus rien à vos yeux, même si vous me faites toutes les promesses du monde.

En bas, le brouhaha continuait. Il y eut des pas dans l'escalier et la tête ébouriffée d'un jeune homme surgit, puis disparut avec un sourire d'excuse. Louei al-Khattab n'avait pas lâché son arme, laissant simplement son bras tomber le long de son corps. Si seulement des gens avaient pu venir les arracher à ce tête-à-tête de cauchemar, à ce mortel poker menteur... Malko reprit calmement :

— Je dois donner des éléments *précis*. Vous êtes un professionnel, vous le savez très bien. Tous ceux à qui vous ferez la même offre vous feront la même réponse.

Louei al-Khattab semblait réfléchir, peser le pour et le contre. Malko se dit que s'il voulait *vraiment* changer de camp, les tuer ne l'avancerait à rien. Au contraire. Il n'y avait pas beaucoup de représentants de la CIA à Bagdad, en ce début 2003. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Louei al-Khattab répliqua de sa voix traînante et rauque :

— D'accord. Je vais vous dire *pourquoi* vous êtes à Bagdad. On vous a promis d'éliminer Saddam Hussein et de le remplacer par son fils Qusai. C'est exact ou non ?

Lili Gehlen semblait frappée de stupeur. Malko n'en revenait pas. Comme il l'avait espéré, le retournement de Louei al-Khattab se télescopait avec sa mission. Soulevant une myriade de problèmes.

— C'est exact, reconnut-il.

L'Irakien eut un sourire satisfait.

— Eh bien, disons que pour dix millions de dollars et le reste, vous éviterez à vos chefs beaucoup de problèmes. Je pourrais vous

demander le double.

— Il faut que je transmette votre proposition.

— Vos amis de l'ambassade américaine vont s'en charger, fit ironiquement l'Irakien. Avant de fermer boutique.

Décidément, il savait beaucoup de choses. Malko se força à sourire.

— Bon, je vois que nous avons trouvé un terrain d'entente. Quand nous revoyons-nous ? Voulez-vous passer par votre cousin ? Miss Gehlen est en contact permanent avec lui, je crois.

Louei al-Khattab ne broncha pas.

— Miss Gehlen vient avec moi. Elle sera la garante de votre bonne foi. C'est moi qui vous contacterai. Soit au *Mansour*, soit chez Tania Serafian. Bien sûr, si vous décidez de quitter l'Irak sans me revoir, il y a de fortes chances pour que mademoiselle, elle, ne le quitte jamais. Voilà. Dépêchez-vous de faire ce que vous avez à faire.

Il rempocha son pistolet, passa devant Malko et prit Lili Gehlen par le bras, la poussant dans l'escalier. Malko vit disparaître les cheveux roux, crispé de rage mais impuissant. Il s'était bien fait manipuler. Désormais, Louei al-Khattab avait un otage et, si la CIA tergiversait, c'est Lili Gehlen qui paierait l'addition. Il avait honte de s'être fait ainsi piéger. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : foncer voir Krzysztof Garlinski. Lorsqu'il redescendit, Al-Khattab et Lili avaient bien entendu disparu. Il marcha jusqu'à la Cadillac qui l'attendait en face du *Al Fanar*.

— On va à l'ambassade américaine, lança-t-il à Haida.

*

**

— *Mister Garlinski is gone*, annonça l'employé de l'ambassade. *You come tomorrow*⁽⁵⁸⁾.

Demain, il aurait perdu une précieuse journée, à cause du décalage horaire. Il se tourna vers Haida.

— Vous pouvez retrouver la maison de M. Garlinski ?

— *No problem*, assura le chauffeur.

Dix minutes plus tard, ils étaient dans la rue calme où demeurerait le chargé d'affaires. Bref conciliabule avec les gardes à l'entrée, et Haida revint.

— M. Garlinski est parti. *Go jogging !*

Ça voulait dire qu'il était en tenue de sport. Malko pensa immédiatement à la piscine du *Rachid*.

— On va au *Rachid* ! ordonna-t-il.

Pourvu que le Polonais y soit encore : il faisait nuit depuis presque une heure. Malko trépinait intérieurement tandis qu'ils retraversaient Bagdad, croisant des volontaires de l'armée « Al-Qods » qui défilaient mollement dans Damascus Street. Des territoriaux flapis, visiblement peu motivés, qui tenaient leurs vieilles Kalachnikov comme des

manches à balai. Quand on pensait à la puissance américaine, c'était risible.

Malko traversa le *lobby* du *Rachid* comme une flèche, sous les regards intrigués des « moukhabarat » embusqués pratiquement dans chaque fauteuil. Il n'eut même pas à aller à la piscine : Krzysztof Garlinski était au bar *Shéhérazade* avec deux créatures qui portaient « pute » écrit sur le front en lettres de feu. Une blonde, une brune, le sein agressif et des minis qui les auraient fait lapider en Iran. Le « moukhabarat » de garde devant les ascenseurs n'arrêtait pas de leur jeter des regards humides. Le diplomate polonais sembla sincèrement surpris de voir Malko débarquer.

— J'essayais de me rappeler mon russe, dit-il en souriant. Ces deux jeunes filles sont en voyage culturel en Irak, invitées par le Comité olympique irakien. Elles s'appellent Natacha et Elena. Vous prenez un peu de champagne avec nous ?

Une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, probablement la seule de Bagdad, trônait dans un seau à glace. Malko prit sur lui de s'asseoir et sourit aux deux créatures qui lui adressèrent des regards bovins mais intéressés.

— Nous allons partir dîner, dit Krzysztof Garlinski. J'espère que vous vous joignez à nous...

— Avec plaisir, assura Malko, mais auparavant, j'ai un petit service à vous demander. Il faut absolument que nous retournions quelques minutes à l'ambassade.

— À cette heure-ci ? Cela ne peut pas attendre demain matin ? objecta le Polonais, visiblement contrarié.

— Non, fit simplement Malko, mais nous n'en aurons pas pour longtemps.

Il se tourna vers les deux jeunes Russes et leur dit dans leur langue :

— Nous avons une course à faire. Finissez cet excellent champagne, laissez-nous les numéros de vos chambres et nous revenons vous chercher.

Ravie de parler russe, Natacha donna le numéro de la chambre qu'elles partageaient : 921. Trente secondes plus tard, Malko entraînait le diplomate polonais, toujours en short et en baskets.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Krzysztof Garlinski. Il y a la guerre ?

— Non, dit Malko. J'ai besoin d'urgence de communiquer avec Washington. Vous êtes absolument certain de votre ligne protégée ?

— Totalement. Vous êtes autorisé à me dire de quoi il s'agit ?

Malko avait réfléchi : il suffisait qu'il soit seul lorsqu'il parlerait à Frank Capistrano pour conserver un semblant de confidentialité sur « Bagdad Express ».

— Non, avoua-t-il avec un sourire d'excuses.

Krzysztof Garlinski ne se formalisa pas.

— Pas de problème, je vous abandonnerai mon bureau.

*

**

Le vigile de l'ambassade américaine eut l'air surpris en voyant le diplomate polonais débarquer dans sa tenue de sport. Tous les employés irakiens étaient partis et c'était vraiment Marienbad. Ils gagnèrent le grand bureau du chargé d'affaires et celui-ci désigna à Malko un téléphone satellite Immarsat.

— Vous savez comment ça marche ? À tout à l'heure.

Dès qu'il fut seul, Malko composa le numéro de la ligne directe de Frank Capistrano à la Maison-Blanche. Là-bas, il était midi pile. C'est la secrétaire du *Special Advisor* qui décrocha au bout d'un moment. Malko s'identifia et demanda :

— Où est M. Capistrano ?

— Chez le Président.

— Il en a pour longtemps ?

— Je l'ignore, *sir*, cela ne fait que dix minutes qu'il est sorti. Et, bien entendu, je ne peux pas le déranger.

— Très bien, fit Malko, qu'il me rappelle au 870 762 212 7632. C'est une *emergency*.

L'Immarsat sonna dix-sept minutes plus tard et Malko bondit de son fauteuil. La voix rocailleuse de Frank Capistrano lui fit du bien.

— Vous avez de bonnes nouvelles ? demanda l'Américain.

— J'ignore encore si elles sont bonnes, avoua Malko. Mais elles sont intéressantes.

Quand il eut terminé son récit, Frank Capistrano eut une violente quinte de toux et grommela : « Je fume trop » avant de dire :

— Il y a plusieurs problèmes. D'abord, vous êtes sur le terrain, je fais confiance à votre jugement. J'accepte les conditions de ce type. On a gaspillé beaucoup plus de dollars à retourner des « scientifiques » qui savaient tout juste lire et écrire. Seulement, vous êtes à Bagdad et la banque la plus proche est à mille kilomètres, à Amman. Vous savez que l'Irak est coupé du monde. Donc, il faut convaincre ce type qu'il sera payé à l'extérieur. Je ne vois qu'une solution : dès que vous avez le rendez-vous avec Qusai, vous l'exfiltrez, et vous avec. Puisque vous avez un Immarsat, vous pouvez arranger cela avec nos gens d'Arzak.

— Vous m'autorisez donc à accepter sa proposition ! insista Malko.

— Positivement, confirma Frank Capistrano. À partir du moment où il aura franchi la frontière, c'est *nous* qui aurons le dessus. Essayez de lui vendre ça.

— Et s'il refuse ?

— Vous filez.

— Et Lili Gehlen ?

— C'est regrettable, mais elle ne travaille pas pour nous.

Malko n'avait pas envie de discuter et Frank Capistrano n'était pas un sentimental. Il se jura néanmoins de faire l'impossible pour sauver la jeune Allemande.

Krzysztof Garlinski frappa à la porte et passa la tête dans le bureau.

— J'ai fini, annonça Malko.

*

**

Le *Shéhérazade* était vide. Le diplomate polonais se rua sur un des *housephones*, demanda la chambre 921.

— On ne peut pas déranger le 921, annonça la standardiste avant de raccrocher.

— Bon, on va les chercher, suggéra Krzysztof Garlinski.

Juste avant d'atteindre les ascenseurs, un « moukhabarat » épais, moustachu et souriant, leur barra le chemin.

— Vous êtes à l'hôtel ? demanda-t-il.

— Non, dit Malko.

— *Sorry*, vous n'avez pas le droit de monter dans les chambres, sauf si vous êtes invités. Adressez-vous à la réception, ou au standard.

Dix minutes et vingt essais plus tard, ils eurent compris : les deux Russes étaient définitivement inaccessibles ; réservées à Oudai Hussein.

— Elles m'ont dit qu'elles nageaient le matin, dit tristement le diplomate polonais. J'essaierai demain. Il n'y a plus qu'à dîner en tête à tête. On va à l'*Hamidari* ?

Malko n'avait même pas faim. Dire qu'il avait pensé passer la soirée avec Lili Gehlen ; et terminer dans son lit.

*

**

Lili Gehlen, allongée sur le lit, essayait de s'intéresser aux programmes ineptes de la télé irakienne. En sortant du *Al Fanar*, Louei al-Khattab l'avait amenée directement au *Rachid*, dans une suite du douzième étage, voisine de celle qu'occupait son cousin Amer al-Hani. À quelques différences près : la porte-fenêtre du balcon était condamnée, la porte verrouillée et la ligne de téléphone sans tonalité. Une prison confortable. Il l'avait prévenue avant de la quitter :

— Ici, c'est l'étage réservé. Il est protégé par le Moukhabarat. Même si tu enfonces la porte, tu ne dépasseras pas le bout du couloir. Sois sage et il ne t'arrivera rien.

Elle alla se servir du scotch dans le minibar, priant pour que Louei al-Khattab n'ait pas envie de profiter d'elle : elle était entièrement entre ses mains. Elle repensa à Malko, sans même lui en vouloir. Elle avait décidé ce soir-là de le ramener à l'hôtel *Al Fanar*.

*

Pendant tout le dîner, Malko avait feint le détachement, mais ses pensées n'avaient pas quitté Lili Gehlen. Où pouvait-elle se trouver ? Avec la férocité des Irakiens, le pire était à craindre. Il avait beau se torturer le cerveau, il n'arrivait pas à trouver où était le loup dans l'affaire « Bagdad Express ». Les Irakiens ne pouvaient pas truquer un ADN, de surcroît prélevé par les Américains. Personne ne pouvait le faire, d'ailleurs. Pourtant, son instinct lui disait que Louei al-Khattab ne bluffait pas. Il savait évidemment des choses que Malko ignorait, et pas seulement au sujet de « Bagdad Express ». Quelle raison le poussait à changer de camp alors qu'il occupait un poste extrêmement important ?

Si seulement il avait pu le joindre ce soir même ! Mais il fallait patienter jusqu'au lendemain et attendre son bon vouloir. Il ignorait comment Al-Khattab le contacterait. Après le dîner, il avait regagné la villa de Tania Serafian dans la Cadillac de Haida. Deux voitures étaient garées dans le patio. La Mercedes blanche de Tania et une petite BMW grise, mais lorsqu'il entra, il n'entendit aucun bruit : tout le monde devait dormir. Aucune trace de la protection promise par Mohammad Rasim. Il essaya de se vider le cerveau pour trouver le sommeil. Le lendemain, il aurait besoin de toute sa lucidité pour négocier avec Al-Khattab. Parce que, même avec le feu vert de Frank Capistrano, il y avait encore beaucoup de problèmes à résoudre.

*

**

Le pick-up s'arrêta juste en face du portail de la villa de Tania Serafian. Il était près de deux heures du matin, et les rues de Bagdad étaient désertes, même sans couvre-feu. Yussuf, le chef des « Ghosts » d'Oudai, sauta à terre, tandis que l'homme debout sur le plateau braquait la mitrailleuse sur le portail. Yussuf frappa quelques coups légers : il savait que le jardinier dormait dans un appartement voisin. Effectivement, quelques instants plus tard, une voix chuchota une question de l'autre côté de la paroi d'acier.

— Ouvre ! lança Yussuf. Contrôle.

À cette heure, ce ne pouvait être que le Moukhabarat. Le portail coulisssa silencieusement et le jardinier aperçut le pick-up et la mitrailleuse. Il sut immédiatement à qui il avait affaire. Terrifié, il s'effaça sans un mot.

— Ouvre-nous l'autre porte et va te recoucher, ordonna Yussuf.

Sans discuter, le jardinier le précéda jusqu'à la porte de la villa, l'ouvrit avec sa clef et fila dans l'ombre. Ceux-là avaient tous les pouvoirs. Ils pouvaient l'emmener pour un mot ou un regard de travers, et on ne le reverrait jamais.

Yussuf demeura quelques instants immobile dans le hall. Le silence

était absolu. Oudai lui avait expliqué la topographie de la maison. Aussi s'engagea-t-il silencieusement sans hésiter dans l'escalier menant au premier, après avoir vérifié d'un geste machinal que le long poignard, effilé comme un rasoir, collé à sa jambe droite était bien là.

Arrivé dans la galerie qui desservait les chambres, il poussa la première porte : la chambre était vide. C'était sûrement celle de Karima.

Dès qu'il poussa la porte voisine, il entendit le bruit régulier d'une respiration et s'immobilisa. Le temps de s'orienter dans l'obscurité, il se rapprocha du lit, guidé par la respiration. Il se baissa et empoigna son poignard, l'arrachant de sa gaine. Ensuite, de la main gauche, il réunit dans son autre main une poignée de cheveux de la dormeuse. Celle-ci se réveilla en sursaut et poussa un cri terrifié. Elle alluma à tâtons et découvrit Yussuf. Celui-ci posa la pointe de son poignard sur sa gorge et dit à voix basse :

— Si tu cries encore, je t'égorge.

Malayeen s'immobilisa, les yeux agrandis de terreur, ne sachant trop ce qu'il voulait. Yussuf la détailla avidement. Sa chemise de nuit avait glissé, découvrant un sein rond. Elle croisa son regard et se dit qu'elle avait une chance de s'en sortir. Sans un mot, elle agrippa des deux mains la ceinture de son agresseur, la défit et descendit le Zip du jean. Yussuf en avait chaud au cœur. Il n'avait même pas eu à menacer. Cette petite salope comprenait vite... Comme une folle, Malayeen se mit à le sucer avec toute sa science. On n'entendait plus dans la chambre que le bruit de succion et le souffle court de Yussuf. Celui-ci, très vite, se déversa dans la bouche de Malayeen, qui, un peu rassurée, laissa sa tête retomber sur l'oreiller. Mais Yussuf la tira par le bras.

— Viens.

— Où ?

— Viens, répéta-t-il.

Malayeen se leva et Yussuf, la tirant par ses cheveux réunis en natte, l'entraîna hors de la pièce.

— Où est la chambre de ta mère ? souffla-t-il.

— Là.

Elle désignait la porte voisine.

— Ouvre et allume.

Malayeen obéit et Yussuf pénétra dans la chambre au moment où elle allumait le lustre de cristal. Tania Serafian dormait sur le côté, en partie découverte. La lumière la réveilla en sursaut et elle se dressa sur son lit. Apercevant sa fille et Yussuf, elle poussa un cri.

— Tais-toi ! lança Yussuf, j'ai un message de *sayed* Oudai.

— Quoi ? Où est Karima ?

Cela se passa si vite que Tania Serafian vit à peine Yussuf tirer de la main gauche la tête de Malayeen en arrière et lui trancher la tête

comme à un animal. La lame acérée entra dans la chair de la jeune femme comme dans du beurre, sectionnant le larynx, les cordes vocales, les deux carotides, puis tous les muscles, s'arrêtant à la colonne vertébrale. Deux jets de sang jaillirent à l'horizontale à près d'un mètre de distance, inondant le tapis persan.

Tania Serafian poussa un cri dément au moment où Yussuf lâchait les cheveux de Malayeen dont le corps encore agité de soubresauts tomba comme une masse sur le tapis.

Les yeux hors de la tête, Tania Serafian se leva d'un bond, fonça à sa coiffeuse, ouvrit un tiroir et se retourna, brandissant un petit revolver. Elle n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente. D'un bond, Yussuf s'était rué sur elle. Il lui envoya un coup de genou dans le ventre et, comme elle se pliait en deux sous l'effet de la douleur, il promena sous son menton la lame effilée de son poignard.

De nouveau, le sang jaillit, éclaboussant le jean de Yussuf, et Tania Serafian s'effondra, la tête presque détachée du corps. Yussuf se pencha, s'accroupit à côté d'elle et acheva de détacher la tête, en désarticulant les vertèbres cervicales avec l'habileté d'un boucher.

Puis, tranquillement, il fit de même avec Malayeen, et sortit de la chambre, tenant les deux têtes par les cheveux.

*

**

Malko, dressé dans son lit, le poulx à 200, guettait les bruits de la maison. Un hurlement effroyable l'avait arraché à son sommeil, mais devant ce silence minéral, il en était à se demander s'il n'avait pas fait un cauchemar. Il sauta de son lit, enfila un pantalon, cala une chaise contre la porte et ouvrit la porte-fenêtre donnant sur le jardin, pour se glisser dans l'obscurité. Si c'étaient les « Ghosts » d'Oudai Hussein, il ne pouvait que fuir. Réfugié dans l'ombre d'une haie derrière la piscine, il attendit en grelottant. Une porte claqua et quelques instants plus tard, il entendit un bruit de moteur. Puis, de nouveau, le silence. Malgré le froid, il attendit encore dix minutes avant de se hasarder jusqu'à sa chambre. Rien n'avait bougé. La chaise était toujours calée devant la porte. Il la déplaça et se glissa dans le hall plongé dans l'obscurité. En le traversant, il faillit s'étaler en glissant sur quelque chose d'humide. Il alluma et sentit son estomac se retourner. Il avait marché dans une grande flaque de sang !

Des taches moins importantes maculaient les marches de l'escalier où il s'engagea. La lumière brillait dans deux chambres. La première était vide, le lit défait. Dans la seconde, il découvrit les corps décapités de Tania Serafian et d'une de ses filles, Malayeen. Une boucherie. Il allait ressortir lorsqu'il aperçut, coincé sous le corps de Tania Serafian, un petit revolver. Un Deux-Pouces, calibre .32. Dans le tiroir ouvert de la coiffeuse, il y avait une boîte de cartouches. Il prit les deux,

redescendit, regagna sa chambre et s'habilla.

Que signifiait ce massacre ?

Pourquoi avait-il été épargné ?

De toute façon, il ne voulait pas rester une seconde de plus dans cette villa envahie peu à peu par l'odeur fade du sang. Et surtout, ne pas se trouver là lorsque le massacre serait découvert. Il sortit dans le patio. En passant devant les deux voitures, il eut une idée et essaya d'ouvrir la portière de la petite BMW. Il y arriva sans mal : elle n'était pas fermée à clef. Il se glissa à l'intérieur et découvrit les clefs sur le contact.

Il lança le moteur. Les tueurs avaient laissé le portail ouvert et il sortit, recula, effectua un demi-tour et fonda vers Mansour Street. La circulation était quasi nulle. Désormais, il connaissait assez bien Bagdad pour retrouver l'hôtel *Al Mansour*. Aucun barrage de police. Seules quelques voitures blanches du Moukhabarat veillaient aux carrefours stratégiques. Il gara la BMW dans le parking du *Mansour*, au milieu d'une vingtaine d'autres, et fila dans sa chambre. Heureusement qu'il avait gardé la clef.

Après avoir dissimulé le revolver et les cartouches dans sa trousse de toilette, faute de mieux, il fit le point. Le havre de la villa de Tania Serafian, c'était fini. Il lui restait, comme contact avec Mohammad Rasim, Haida, le chauffeur.

Quelque chose l'intriguait. De toute évidence, même s'il n'était toujours pas protégé, il n'était pas visé par les tueurs. Probablement des gens d'Oudai. Ce qui signifiait que ce dernier, comme Mohammad Rasim le lui avait laissé entendre, avait reçu l'ordre de ne pas toucher un cheveu de Malko. Étant donné le caractère incontrôlable d'Oudai Hussein, une seule personne pouvait lui faire vraiment peur : son père, Saddam Hussein.

Ce qui confirmait une hypothèse qui prenait de plus en plus forme dans le cerveau de Malko, confirmée par les demi-révélation de Louei al-Khattab : toute l'opération « Bagdad Express » n'était qu'un leurre, où les Américains et Malko allaient se faire « enfumer ». Or, si le timing fixé pour la rencontre avec Qusai Hussein était respecté, Malko n'avait plus guère que quarante-huit heures pour découvrir la vérité. Ou plutôt l'arracher à Louei al-Khattab *avant* de quitter l'Irak.

CHAPITRE XVII

La sonnerie du téléphone arracha Malko à un sommeil tardif et lourd. Perturbé par le massacre de la veille, il n'avait pas dû s'endormir avant cinq heures du matin. D'un coup d'œil, il vérifia l'heure à sa Breitling. Onze heures dix. Le soleil pénétrait à flots dans la chambre. Il décrocha.

— *Good morning*, *sayed* Malko, fit la voix musicale de Haida. Je suis en bas, je vous attends.

Comme un zombie, Malko se dirigea vers la douche, de nouveau assailli de questions. Comment Haida l'avait-il retrouvé au *Mansour* ? Que s'était-il passé après son départ de la villa. Comment contacter Louei al-Khattab ? Vingt minutes plus tard, il se retrouvait dans l'ascenseur au son du *Parrain*, trop contracté pour prendre un petit déjeuner. Haida était en bas du perron, impavide, souriant, à côté de la Cadillac briquée comme un sou neuf.

— *Sayed* Mohammad veut vous voir, glissa-t-il à Malko en lui ouvrant la portière.

Il prit la direction du sud et Malko crut qu'il allait au *Rachid*. Mais ils continuèrent tout droit, passant devant la gigantesque statue de Saddam Hussein, le bras tendu vers un avenir riant. Les vieilles voitures se pressaient toujours dans les grandes avenues, guidées par des policiers à l'uniforme approximatif, des petites carioles chargées de bouteilles de gaz se frayaient tant bien que mal un chemin au milieu de la circulation. Deux Mirage passèrent dans le ciel, à basse altitude, spectacle assez rare, car aucun signe de guerre n'était visible dans cette immense ville plate comme la main, couleur du désert qui l'entourait. Malko se raidit : ils descendaient Mansour Street. Arrivés au croisement de Ramadan, Haida revint sur ses pas. Le terre-plein séparant les avenues en deux ne simplifiait pas la circulation. Cette fois, c'était sûr : ils allaient chez Tania Serafian. Mohammad Rasim al-Tikriti était-il au courant de ce qui s'était passé ?

Sa vieille Mercedes était garée devant le portail fermé. Haida donna un coup de klaxon et il coulisssa silencieusement. La Mercedes blanche de Tania était toujours au même endroit. La même bonne ouvrit la porte. Malko jeta un coup d'œil sur le sol du hall. Pas une tache de sang. À croire qu'il avait rêvé. Par la porte ouverte du salon, il aperçut Mohammad Rasim al-Tikriti qui se leva pour l'accueillir. Ils

échangèrent une longue poignée de mains et la bonne apporta du thé.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça l'Irakien. *Sayed* Qusai vous donne rendez-vous après-demain, vers dix-sept heures. Après l'avoir rencontré, vous prendrez l'avion de 19 h 30 pour Amman. Votre place est déjà réservée.

Avant sa rencontre avec Louei al-Khattab, Malko aurait sauté de joie devant cette proposition. Il se dit seulement qu'il fallait coûte que coûte s'entendre avec le defecteur en puissance, récupérer Lili Gehlen et, seulement ensuite, sortir d'Irak. La situation se compliquait du fait que Louei al-Khattab allait sûrement vouloir être exfiltré. Exfiltration que Malko devait organiser avant son propre départ.

Un vrai casse-tête chinois.

— Cette solution ne vous satisfait pas ? demanda onctueusement Mohammad Rasim al-Tikriti.

Le vieux monsieur semblait en pleine forme. Patelin, souriant et sûr de lui.

— Si, absolument, affirma Malko, mais je suis perturbé par ce qui s'est passé ici cette nuit. Je suppose que vous êtes au courant ?

Les différents « moukhabarat » passant leur vie à s'espionner les uns les autres, le contraire eût été étonnant. Le visage de l'Irakien se rembrunit et il baissa la voix.

— Je suis au courant. Il s'agit de deux meurtres horribles. J'avais beaucoup d'affection pour Tania Serafian et sa fille.

— Qui a commis ces crimes ?

Mohammad Rasim al-Tikriti eut un geste évasif.

— Nous ne le savons pas encore. Le jardinier a parlé de plusieurs hommes cagoulés, venus au milieu de la nuit. L'enquête a été confiée au Jihaz Al-Ahn Al-Khass.

— Vous ne pensez pas qu'Oudai a voulu se venger de Tania qui a facilité nos contacts ? suggéra Malko.

Depuis leur première rencontre, l'Irakien n'avait jamais levé l'ambiguïté sur le rôle du fils aîné de Saddam Hussein dans les attentats destinés à saboter « Bagdad Express ». Jamais il n'avait même prononcé le nom d'Oudai. Pourtant, par déduction, Malko était arrivé à la conclusion que ce dernier était le seul à posséder le « profil » du coupable potentiel. Il en avait le pouvoir et la motivation, persuadé que son frère profiterait du changement de régime pour l'éliminer.

— Tout est possible, avoua Mohammad Rasim al-Tikriti, qui, visiblement, ne souhaitait pas s'étendre sur ce sujet.

Malko n'osa pas demander où se trouvait Karima, la maîtresse d'Oudai. L'Irakien observa d'une voix douce :

— Vous avez dû subir un choc terrible. Je comprends que vous vous soyez enfui dans la voiture de la fille de Tania Serafian. Il faudra remettre la clef à Haida quand vous reviendrez au *Mansour*, pour

qu'elle reprenne sa place ici. Désormais, c'est Karima Serafian qui hérite de tout ce qui se trouve dans cette maison.

Malko dissimula sa déconvenue. C'était pourtant bien pratique de disposer d'une voiture en plaque irakienne.

— Je lui donnerai la clef, promit-il.

Mohammad Rasim al-Tikriti termina son thé, visiblement satisfait et se leva.

— Passez à l'hôtel *Palestine* prendre votre billet, suggéra-t-il. Il y a un bureau de la Royal Jordanian et, en ce moment, les avions sont toujours pleins. Je ne voudrais pas que vous soyez obligé de gagner Amman par la route, c'est très long.

Il était vraiment plein d'attentions. Malko se leva à son tour.

— Je ne reste pas ici, dit-il.

— Vous ne craignez plus rien, affirma Mohammad Rasim al-Tikriti. *Sayed Qusai* a décidé de vous attribuer une protection afin qu'il ne puisse rien vous arriver de fâcheux.

— Je croyais que cet accord était secret ? objecta Malko. Ses hommes ne vont pas s'étonner de protéger un étranger ?

— Oh, *sayed Qusai* rencontre beaucoup de gens en ce moment, affirma l'Irakien. Il ne dit évidemment pas à ses subordonnés pourquoi. L'incident de cette nuit montre qu'on n'est jamais assez prudent.

Ils gagnèrent la rue et Malko aperçut derrière la Cadillac de Haida une Ford Sierra toute neuve blanche, avec quatre hommes à bord, à l'air patibulaire. Son escorte. Lorsque la Cadillac démarra, ils suivirent, à courte distance. Malko sentit son sang se glacer. Comment allait-il pouvoir rencontrer Louei al-Khattab avec ces « moukhabarat » collés à lui, qui relateraient tous ses faits et gestes à leur chef ?

Il n'avait pas résolu le problème quand la Cadillac s'arrêta dans Saadoun Street, face au vieil hôtel *Palestine*. L'agence de la Royal Jordanian se trouvait dans une petite galerie commerciale du rez-de-chaussée. En cinq minutes, pour 180 dollars cash, Malko se trouva en possession d'un billet Bagdad-Amman, pour le surlendemain soir.

Lorsqu'il arriva au *Mansour*, Haida se retourna, souriant mais ferme :

— *Sayed* Malko, je peux monter avec vous prendre la clef de la BMW ?

Difficile de refuser. Il était piégé. Sans moyen de transport, épié par des « moukhabarat », il allait pourtant falloir qu'il trouve le moyen de parler à Louei al-Khattab.

*

**

Depuis le moment où Yussuf était revenu au palais de Jadiriya avec les têtes de sa mère et de sa sœur, Karima Serafian buvait. Tout ce qui

lui tombait sous la main. Elle avait commencé par finir une bouteille de Defender, continuant ensuite au cognac. Elle ne voulait pas penser, tout en sachant qu'il faudrait bien, à un moment donné, reprendre contact avec la réalité. Oudai boudait dans sa chambre, d'une humeur de chien. La rage qu'il avait éprouvée contre Tania Serafian, parce qu'elle avait aidé l'agent de la CIA, était retombée. Lorsque Yussuf lui avait apporté les têtes des deux femmes, il les avait à peine regardées, lui jetant simplement :

— Débarrasse-t'en. Ensuite, va passer trois jours à Dubaï.

Il y avait dans un appentis une cuve d'acide qui servait à différents usages. Karima se maudissait aussi d'être la responsable de la mort de sa sœur. C'est elle qui, pour rire, avait appris à Oudai que Malayeen avait couché avec leur hôte. Ce qui lui avait valu d'être associée, dans l'esprit malade d'Oudai, à l'homme des Américains.

La porte s'ouvrit soudain. Oudai, décoiffé, vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise bleue, lui jeta un drôle de regard.

— Demain, nous avons une grande soirée à mon club, annonça-t-il. Il faudra que tu ailles chercher une robe.

Karima le fixa, partagée entre la stupéfaction et l'horreur. Mais c'était tout à fait lui. Se montrer dans un dîner mondain avec la femme dont il venait de faire assassiner la mère et la sœur signifiait au monde qu'il était intouchable. Que personne ne lui résistait.

— Je n'irai pas ! cria Karima. Je ne veux plus jamais qu'on me voie avec toi.

Oudai marcha vers elle et, brutalement, emprisonna son cou dans sa main droite, lui cognant la tête contre le mur.

— Tu viendras ! gronda-t-il. Et après, je te baiserais.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Karima se révolta. Elle avait tout supporté de lui : le viol, les coups, les humiliations, lorsqu'il la forçait à des orgies avec ses putes d'Europe de l'Est. Il lui inspirait une sorte de terreur viscérale, à cause de sa violence et de son absence totale de contrôle. Et puis, sexuellement, elle y était attachée, n'ayant jamais osé le tromper. Il avait des espions partout et, à la première infidélité, il était capable de la tuer. Même s'il restait parfois des mois sans la toucher.

À moitié assommée, les yeux pleins de larmes, la tête bourdonnante, Karima referma la main droite sur l'entrejambe d'Oudai. Ses ongles transpercèrent la toile du pantalon, s'enfonçant dans les testicules. Il hurla de douleur et lui lâcha le cou. Déchaînée, Karima le repoussa, resserrant encore plus ses doigts sur lui, et siffla :

— Je vais te rendre impuissant !

Quand il vit son regard, Oudai eut peur. C'était celui d'une folle. Ses ongles toujours enfoncés dans sa chair, Karima le repoussa jusqu'à la porte, et ne le lâcha qu'une fois dans l'autre pièce. Claquant le battant,

elle s'enferma dans sa chambre et se laissa tomber sur le lit. Tremblante de tous ses membres et terrifiée à l'idée de ce qu'elle venait de faire. Oudai était capable de la tuer. Peu à peu, sa panique fit place à une froide lucidité.

Désormais, elle était seule dans la vie, son père ayant depuis longtemps quitté l'Irak. Elle ignorait comment allait évoluer le régime, mais Oudai était incapable de vivre ailleurs qu'à Bagdad. Il ne parlait qu'arabe, n'était jamais sorti de son pays et, surtout, avait des ennemis partout. Lui ne s'en sortirait pas, en cas de troubles. Il ne restait qu'une solution à Karima.

Fuir. D'abord ce palais entouré d'une zone interdite au commun des mortels, à la pointe sud du quartier de Jadiriya. Mais il y avait des gardes partout et on ne la laisserait pas s'enfuir. Il n'y avait qu'une solution : amadouer Oudai et accepter de sortir le lendemain soir à son club. En espérant lui fausser compagnie. Ensuite, elle ne voyait qu'une personne susceptible de l'aider : celui par qui le malheur était arrivé, l'agent des Américains. Aucun Irakien, tant que le régime ne se serait pas effondré, n'accepterait de lever le petit doigt contre Oudai.

Elle se leva et alla se regarder devant la glace, passant la main sur les marques rouges de son cou. Ensuite, elle gagna la salle de bains, se lava et commença à se maquiller. Quand elle serait prête, elle irait demander pardon à Oudai. De la seule façon qu'il comprenne. Avec son sexe. Comme il y avait des bombes « intelligentes », elle avait un sexe intelligent. Tout en se faisant les yeux, elle se mit à regretter que l'intérieur de son vagin ne soit pas tapissé de pointes acérées pour déchiqueter le membre de son amant.

*

**

La voix calme de Krzysztof Garlinski était absolument égale, mais Malko sentit que le diplomate polonais voulait lui dire quelque chose.

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir ? proposa-t-il, j'ai invité une amie des Nations unies qui s'en va bientôt, Karen Nilstrup.

— Avec plaisir, accepta Malko.

— Alors, à neuf heures, au *Al Finjan*.

La nuit était tombée et, dans le lointain, le ministère de l'Industrie, situé au bord du Tigre, brillait de toutes ses fenêtres. Une belle cible pour les *cruise missiles*, mais il était probablement vide comme le ministère de l'Information qui se trouvait juste en face du *Mansour*. Par mesure de sécurité, la rue y menant était condamnée dès la nuit tombée. En dépit de tout, Bagdad était toujours d'un calme olympien. Les gens vaquaient à leurs occupations, en apparence indifférents, répétant automatiquement les slogans à la gloire de Saddam Hussein, omniprésent par les milliers de portraits accrochés partout.

De nouveau, le téléphone sonna et cette fois, le poulx de Malko

grimpa comme une fusée en reconnaissant la voix de Lili Gehlen.

— Bonsoir, dit la jeune agente du BND. Je ne vous dérange pas ?

— Où êtes-vous ?

Elle ne répondit pas mais proposa aussitôt :

— S'il fait beau demain, vous voulez venir nager avec moi à la piscine du *Rachid* ? C'est samedi et ils servent un brunch à la cafétéria.

— Bien sûr, dit aussitôt Malko. À quelle heure ?

— Onze heures. À demain.

Elle avait raccroché.

Ce coup de fil signifiait que Louei al-Khattab se servait d'elle pour transmettre un rendez-vous. Où Malko risquait de traîner les « moukhabarats » qui le « protégeaient » désormais.

*

**

Krzysztof Garlinski leva sa coupe de champagne avec un sourire ambigu. Il avait demandé à un maître d'hôtel d'aller lui acheter une bouteille de Taittinger à une des boutiques vendant de l'alcool, ouvertes jusqu'à dix heures du soir. Le champagne était tiède, mais Malko le savoura religieusement. Si Karen Nilstrup, la fonctionnaire de l'ONU, était à peu près aussi sexy que Mère Teresa, elle semblait très sympa. Le type baba cool, avec ses lunettes, ses vingt kilos de trop et sa jupe longue, fumant d'infects cigarillos qu'elle allumait avec un Zippo frappé du sigle des Nations unies. Un *Thuraya* était posé sur la table et Malko demanda :

— C'est à vous ?

— Oui, expliqua-t-elle. Nous gérons les inspecteurs de la Cocovinu. Moi, je protège une équipe de missiliers et je dois toujours être à même d'entrer en contact avec eux.

— Je croyais qu'ils habitaient à l'hôtel *Bordj Al Hayat* ? remarqua Krzysztof Garlinski.

— Ils y habitent mais viennent tous les matins prendre leur feuille de route au *Canal Hotel* où je travaille, expliqua Karen Nilstrup.

Le *Canal Hotel* tenait son nom d'un ancien canal militaire comblé depuis longtemps, qui courait au nord de Bagdad, le long du périphérique. Entouré de barbelés et de soldats et siège de la Commission de contrôle, il avait été surnommé Guantanamo par les Irakiens...

— À propos, dit Malko, qu'est-ce qui nous vaut ce champagne ?

— Mon départ, annonça Krzysztof Garlinski. Je quitte Bagdad demain matin par la route jusqu'à Amman. Et ensuite Varsovie !

— C'était prévu ? demanda Malko.

— Je n'avais pas la date exacte. Le State Department m'a prévenu hier. Je ferme l'ambassade.

Malko trouva tout à coup un drôle de goût au champagne. Le

diplomate polonais parti, il n'avait plus de moyen de liaison protégé avec l'extérieur. Comment allait-il organiser l'exfiltration de Louei al-Khattab et, éventuellement, la sienne ? Krzysztof Garlinski parti, il se retrouvait piégé à Bagdad comme un rat au fond d'une bouteille.

CHAPITRE XVIII

Malko traversa le *lobby* du *Rachid*, l'estomac noué. Quelques « moukhabarat », vautreés dans les fauteuils en face de la réception, dévisageaient tous les nouveaux arrivants, cherchant de quoi nourrir leur rapport quotidien. Ils étaient des millions dans tout le pays à quadriller les villes et les villages, à parfois s'espionner mutuellement, sans même savoir à quoi étaient utilisées leurs informations. Les six ou sept services qui contrôlaient étroitement la population irakienne s'enchevêtraient tellement qu'il leur arrivait de se dénoncer les uns les autres. Il faut dire que leur travail n'était pas épuisant. Depuis longtemps, l'opposition à Saddam Hussein était au cimetière ou à l'étranger. Il n'y avait aucun mouvement de résistance, aucune organisation structurée qui s'oppose au régime. Sauf dans le Sud, chez les chiïtes, grâce à la proximité de l'Iran, chiïte lui aussi. Ce maillage, à Bagdad, avait surtout pour but de prévenir tout glissement de la pensée. Déjà privée d'information indépendante, de télévisions étrangères, de journaux libres et de partis politiques, la population irakienne ingurgitait les médias officiels et les slogans creux propagés par le parti Baas. Abrutis de mensonges qu'on leur serinait à longueur de journée, les Irakiens étaient, en plus, soumis à la pression des « moukhabarat » qui maintenaient un couvercle de terreur sur le pays. Simplement pour s'être abstenu d'applaudir le raïs, et avoir été dénoncé par son voisin, on pouvait se retrouver en prison pour des mois. Un mélange de Kafka et de Big Brother. Pour l'Irakien moyen, tout contact avec un étranger était prohibé, sauf autorisation expresse.

Personne n'avait confiance en personne. Par peur, on pouvait en venir à dénoncer sa propre famille.

C'est en pensant à tout cela que Malko poussa la porte donnant sur la piscine. Au fond du *Shéhérazade*, des jeunes pianotaient sur Internet car c'était aussi un cybercafé. Mais avec des sites soigneusement sélectionnés, encadrés. Un mélange de système stalinien et cubain, parfaitement au point après un quart de siècle.

Plusieurs personnes s'ébattaient dans la piscine, dont Lili Gehlen, en train de nager une brasse lente. Quand elle aperçut Malko, elle lui adressa un signe joyeux mais continua à nager plusieurs minutes encore. Tandis qu'il l'observait, il repéra trois moustachus qui ne la lâchaient pas des yeux. Elle était en liberté surveillée... Enfin, la jeune

Allemande sortit de l'eau et vint vers lui.

— Allons boire un verre, proposa-t-elle.

Aussitôt, les trois « moukhabarat » s'installèrent à la table voisine. Lili Gehlen et Malko échangèrent un long regard.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui.

— Où êtes-vous ?

— Ici, au douzième étage. Avec eux...

Elle désignait du regard les trois Irakiens. Son sourire était un peu figé et Malko en eut le cœur serré.

— Tout va s'arranger, promit-il. De mon côté, j'ai du nouveau, positif.

Comme tous les Irakiens, ils avaient pris l'habitude de parler bas. Une seconde nature. Un des « moukhabarat » regarda la jeune Allemande et tapota du doigt le cadran de sa montre orné d'un portrait de Saddam Hussein.

— Il va falloir que je remonte, dit Lili. J'ai un message pour vous. Aujourd'hui, vers cinq heures, allez à l'église Saint-Joseph. Il sera là. Tout le monde connaît.

Déjà elle était debout et s'éloignait, encadrée par les trois moustachus. Malko réalisa qu'il n'avait même pas eu le temps de l'avertir de la « protection » dont il était désormais l'objet. Cela aurait peut-être changé les plans de Louei al-Khattab. Trop tard : elle venait de disparaître dans l'ascenseur.

Il resta encore un bon moment à siroter son eau minérale. En ce moment, Krzysztof Garlinski roulait vers Amman et Malko n'avait plus aucun havre de sécurité à Bagdad.

*

**

L'église Saint-Joseph était entourée d'un mur rose crénelé orné de petites croix. La grille d'entrée noire, encadrée de piliers de marbre, donnait accès à un bâtiment moderne sur la façade duquel on pouvait lire ST-JOSEPH CHALDEAN CHURCH. Dans un quartier principalement chrétien, c'était la plus grande et la plus ancienne église de Bagdad. Tous les dimanches, lorsqu'il était en ville, Tarek Aziz, le ministre des Affaires étrangères, venait y écouter la messe. L'église était souvent bondée : rien qu'à Bagdad, il y avait plus de 600 000 chrétiens, la plupart de rite chaldéen. Haida ne semblait pas étonné de voir Malko s'y intéresser. En Irak, il n'y avait aucune acrimonie entre musulmans et chrétiens. La Sierra blanche s'arrêta un peu plus loin. Il pénétra dans la petite cour ornée d'une crèche située entre la rue et l'église, et grimpa le perron. Les portes de l'église étaient ouvertes. Un panneau annonçait que les lieux étaient à la disposition des croyants tous les jours de quatre heures et demie à six heures et demie. Malko

pénétra dans la nef vide. Quelques enfants jouaient sur les marches, surveillés par une jeune fille à la tête couverte d'un foulard. Cela sentait l'encens et il fut frappé par le nombre de ventilateurs pendant du plafond. C'est vrai qu'il faisait 60°C l'été à Bagdad.

Il fit le tour de la nef sans voir personne, puis s'assit sur un banc, s'armant de patience. Des gens entraient et sortaient sans arrêt. Un prêtre apparut, fit le tour de l'église, saluant poliment Malko. Celui-ci commençait à s'impatisser. Haida devait se demander pourquoi il s'attendait si longtemps. La nuit était tombée et il restait cinq minutes avant la fermeture lorsqu'il vit enfin Louei al-Khattab surgir par une petite porte, accompagné du prêtre ! Ils bavardèrent quelques instants, puis l'Irakien s'agenouilla sur un prie-dieu. Malko attendit que le prêtre se soit éloigné pour venir s'approcher.

— Vous avez du nouveau ? demanda Louei de sa voix rauque.

— Oui, répondit Malko. J'ai pu parler à Washington.

— Alors ?

— Ils acceptent vos conditions, mais, en ce qui concerne l'argent, il faudra attendre d'être sorti d'Irak. Il n'y a aucune possibilité ici. Pour les papiers aussi, bien entendu.

L'Irakien ne parut pas surpris.

— Et l'exfiltration ? demanda-t-il.

— J'ai besoin de deux choses, dit Malko à voix basse. D'abord pouvoir sortir de Bagdad, avec un 4 x 4.

— Pourquoi un 4 x 4 ?

— Pour aller dans le désert. Nous serons récupérés par un hélicoptère qui viendra de Jordanie, dans la *no flying zone*. Il faudra parcourir une centaine de kilomètres sur des pistes.

— Et la seconde chose ?

— Un *Thuraya*. J'aurai besoin de communiquer avec ceux qui viendront nous récupérer.

Louei al-Khattab tourna ses yeux globuleux vers Malko.

— Vous êtes certain que cela marchera ? Parce qu'après avoir quitté Bagdad avec vous, je ne pourrai plus y revenir.

— Il n'y a pas de problème, affirma Malko.

Ils se turent un moment. Le prêtre était revenu et s'affairait près de l'autel.

— Vous êtes chrétien ? demanda Malko.

— Oui, je viens souvent ici avec Tarek Aziz, répondit l'Irakien. C'est pour cela que je vous y ai donné rendez-vous.

— Dites-moi maintenant quelle est votre information.

Louei al-Khattab tordit sa bouche en ce qui pouvait ressembler à un sourire.

— Nous ne sommes pas encore sortis d'Irak, remarqua-t-il. Je pense que nous pouvons partir demain. Inutile d'attendre plus.

— J'ai rendez-vous avec Qusai Hussein demain en fin de journée, souligna Malko. Si, à l'arrivée, vous ne me dites rien, j'aurai perdu sur les deux tableaux... Ou vous me révélez de quoi il s'agit avant, ou j'attends mon rendez-vous et nous partirons ensuite. Je ne peux pas prendre de risque. Rien ne me dit que vous ne voulez pas tout simplement trouver un moyen de sortir d'Irak.

— Je suis déjà souvent sorti.

— Oui, mais désormais, vous ne pouvez plus, lança Malko au hasard.

Il vit l'expression de son interlocuteur changer. À voix basse, l'Irakien jappa :

— Comment le savez-vous ?

Pour la première fois, Malko lut de la peur dans ses yeux globuleux. Évasif, il enchaîna :

— Dites-moi plutôt pourquoi vous changez de camp. Même si votre dossier est lourd, vous pourriez vous en sortir en restant ici.

Louei al-Khattab demeura un long moment la tête dans les mains. Priant ou réfléchissant. Enfin, il se tourna vers Malko.

— Je vais vous livrer une *partie* de mes informations. J'ai un rôle actif dans la manip' qu'on est en train de vous vendre. Un rôle tellement actif que l'on a décidé de m'éliminer quand ce sera terminé. Il ne doit pas rester de témoins.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— J'ai des amis au bureau des passeports. Je devais faire renouveler le mien, car je vais souvent à Dubai ou en Jordanie. Je l'ai fait porter par quelqu'un de mon bureau, avec cent dollars. Normalement, je devais l'avoir dans la journée. Mais on ne me l'a pas rapporté. So-disant le chef de bureau n'était pas là pour signer. Alors, je suis allé voir moi-même et j'ai découvert qu'il y avait des ordres pour ne pas renouveler mon passeport. Des ordres venant du cabinet du raïs. Ensuite, il y a quelques jours, mon *Thuraya* est tombé en panne. Je l'ai donné à réparer et quand j'en ai demandé un autre, on m'a dit qu'il n'y en avait pas de disponible.

Ça, c'était une mauvaise nouvelle.

— Donc, vous n'avez plus de *Thuraya* ?

— Non.

— Tout ce que vous me racontez n'est pas lié à ma présence ?

— Non, c'est arrivé avant que je parle à mon cousin Amer al-Hani. Vous comprenez maintenant ?

— Oui, dit Malko.

Louei al-Khattab voulait tout simplement sauver sa peau, ce qui était une motivation tout à fait honorable, même si, aux yeux de beaucoup, elle ne valait pas grand-chose. Seulement, sans *Thuraya*, Malko ne pourrait pas donner rendez-vous aux « rugueux » de la CIA.

— Nous avons absolument besoin d'un *Thuraya*, insista-t-il. Vous ne pouvez pas vous en procurer un ?

— J'ai peur que non.

Malko repensa soudain à celui de Karen Nilstrup, la fonctionnaire de l'ONU. Peut-être aurait-il une chance de ce côté-là. Louei al-Khattab manifesta sa nervosité.

— Il faut faire vite, conclut-il. Demain, c'est dimanche. Il y a une messe à huit heures et demie. Beaucoup de monde. Je viendrai et il faudra me dire quand nous partons.

Visiblement, il avait peur.

— Je serai là, promit Malko, mais sans *Thuraya* je ne peux rien vous promettre. Je dois aussi vous apprendre quelque chose.

— Quoi ?

Avec sa voix rauque, cela ressemblait vraiment à un aboiement. Malko dit à voix basse :

— Mohammad Rasim al-Tikriti m'a donné une protection depuis hier. Ils ne me lâchent pas d'une semelle. Quatre « moukhabarat ».

— Ils sont là ?

Les yeux de l'Irakien étaient devenus fixes, presque vitreux.

— Oui.

Louei al-Khattab demeura silencieux quelques secondes, puis jeta un coup d'œil en direction de la porte : il faisait nuit.

— Allez-y maintenant, dit-il simplement, je vais voir le père Louis. Je sortirai plus tard.

Malko fila vers la porte encore entrebâillée par une jeune femme et se glissa à l'extérieur. Le lourd battant se referma et du coin de l'œil il aperçut l'Irakien entraîner le prêtre vers la sacristie. Ses quatre protecteurs n'avaient pas bougé de leur voiture, qui démarra dans le sillage de la Cadillac. Donc, ils ne verraient pas Al-Khattab sortir de l'église.

— *Al Mansour* ? jeta Haida.

— Oui, dit Malko.

Il avait sérieusement besoin de faire le point dans un endroit calme. Au *Mansour*, sous la protection des « moukhabarat », il se sentait en sécurité.

*

**

Malko regardait les voitures défiler sur le pont Sinak. Il cherchait à résoudre la quadrature du cercle. Il lui restait un peu plus de vingt-quatre heures avant son rendez-vous avec Qusai Hussein. Or, à partir du moment où il serait pris en main par cette équipe, il n'aurait plus aucune liberté de manœuvre et se retrouverait directement à l'aéroport, en partance pour Amman. Laissant derrière lui Lili Gehlen et Louei al-Khattab avec son secret.

Autant dire qu'il ne le reverrait jamais. Si ce que l'Irakien lui avait confié était vrai, il serait liquidé en même temps que Saddam Hussein. Si ce dernier était lui-même vraiment liquidé. La solution alternative consistait, entre huit heures et cinq heures le lendemain, à trouver d'abord un *Thuraya* et, ensuite, à prendre le risque de partir sans avoir vu Qusai Hussein, ce qui condamnait « Bagdad Express » et faisait une croix sur des semaines de risques et quelques morts.

Impossible. Frank Capistrano ne lui pardonnerait jamais d'avoir choisi la parole d'un défecteur contre un verrouillage solide de l'opération avec le propre fils de Saddam Hussein.

La conclusion était donc simple : à la messe du lendemain, il exigerait de Louei al-Khattab la seconde partie de l'information qu'il voulait vendre à la CIA. Ce qui le laissait seul juge de la décision à prendre. Mais si l'Irakien refusait, les ponts étaient rompus et Lili Gehlen risquait de payer les pots cassés. Malko se dit que Louei al-Khattab était, lui aussi, dans l'impasse : si Malko quittait l'Irak sans le revoir, sa mort était programmée, sauf s'il parvenait à s'enfuir. Mais dans ce cas, il n'aurait pas eu besoin de Malko.

Des youyous bruyants interrompirent sa réflexion. Toute une famille attendait dans le couloir que le jeune couple installé dans la suite voisine consomme sa nuit de nocces. Comme tous les samedis soir, le *Mansour* bruissait de youyous, de chansons, de tambourins. Des dizaines de mariées et d'accompagnatrices endimanchées occupaient le *lobby*. Et la nuit ne faisait que commencer... Malko n'avait même pas faim, trop concentré sur ses choix. Dîner seul ne lui disait rien. Il n'y avait plus qu'à compter les heures jusqu'au lendemain. Il ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur le balcon-terrasse. Un raffut d'enfer montait du parking où les familles des mariés faisaient la fête à peu de frais. À tel point qu'il entendit à peine qu'on frappait à sa porte. Comme on n'avait pas encore fait son lit, ce devait être la femme de ménage.

Il alla ouvrir.

Une jeune et très jolie femme en robe du soir noire, maquillée comme la reine de Saba, avec une grosse bouche rouge vif, se tenait dans l'embrasure. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'une erreur et que l'inconnue se trompait de chambre. Puis, stupéfait, il reconnut Karima Serafian, la maîtresse d'Oudai. Celle qui avait déclenché le massacre de sa mère et de sa sœur dans la villa de Mansour en remettant à son amant l'enregistrement de sa conversation avec Mohammad Rasim.

*

**

La jeune Irakienne se jeta littéralement dans la chambre et repoussa la porte à la volée pour se laisser tomber dans l'unique fauteuil. À peine assise, elle prit son visage entre ses mains et, à ses épaules qui tressautaient, Malko comprit qu'elle sanglotait.

Son cerveau tournait à toute vitesse. Que venait-elle faire dans sa chambre ? Comment l'avait-elle trouvé, d'abord ? Et surtout, Oudai, son amant, savait-il où elle se trouvait ? Étant donné son caractère, cela pouvait donner lieu à des développements fâcheux... Et ce n'était pas vraiment le moment pour Malko de s'attirer des problèmes supplémentaires.

Il lui laissa quelques minutes pour se reprendre et s'approcha. Elle avait posé un sac de cuir fauve à terre et il aperçut des liasses de billets : pas des « Monopoly » irakiens, mais des coupures de cent dollars.

— Vous parlez anglais ? demanda-t-il.

Si ce n'était pas le cas, la communication allait être difficile. Karima écarta les mains de son visage, dévoilant ses yeux rouges et les larmes qui délayaient son maquillage.

— Yes, dit-elle d'une voix faible.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

De nouveau, elle éclata en sanglots et, après quelques mots en arabe, bredouilla :

— Il a tué ma mère et ma sœur ! C'est un monstre. Je ne veux plus jamais le voir.

Malko supposa qu'elle parlait d'Oudai, mais la vie sentimentale du fils de Saddam Hussein ne le concernait pas vraiment. Même si elle voulait quitter son amant, pourquoi Karima était-elle venue se réfugier dans sa chambre ? En robe du soir de surcroît...

— Je comprends, dit-il ; je suis au courant pour votre mère et Malayeen, c'est affreux. Où voulez-vous que je vous emmène ?

Karima leva un visage strié de larmes et renifla. Malgré son chagrin, elle était encore très belle, avec ses immenses yeux noirs et son épaisse bouche vermillon.

— Je veux rester ici, martela-t-elle entre deux sanglots. Et ensuite que vous me fassiez sortir d'Irak. J'ai de l'argent.

Elle se pencha et prit une liasse de billets de cent dollars qu'elle brandit devant Malko. Celui-ci, estomaqué, s'assit en face d'elle. Il ne manquait plus que cela !

— Pourquoi vous adresser à moi ? demanda-t-il. Je ne vous ai aperçue qu'une fois. Je vous aiderais volontiers, mais...

Elle l'interrompit et cria :

— Vous vous êtes servi de ma mère et vous avez couché avec ma sœur ! Elle me l'a dit. C'est à cause de vous que tout est arrivé. Si je ne quitte pas l'Irak, je vais me tuer. Ou il me tuera.

En attendant de démêler cet imbroglio, Malko se dit qu'il valait mieux baliser, et reprit :

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Depuis trois jours, il me tient enfermée dans son palais,

pleurnicha Karima. Ce soir, il y avait une soirée au Jadiriya Club et j'ai accepté de l'accompagner. J'ai dit que j'allais aux toilettes et je me suis sauvée. Avant, quand je suis passée à la villa chercher une robe, j'ai pris de l'argent.

— Vous avez une voiture ?

— Non. Elle est restée à la maison.

— Oudai sait où vous êtes ?

— Non.

— Personne ne vous a suivie ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas.

— Je ne peux pas vous garder, dit Malko. Il va venir ici et il y aura un drame. Il faut vous réfugier ailleurs.

Karima lui jeta un regard de commisération.

— Vous ne le connaissez pas ! *Personne* n'osera m'aider. Ils ont trop peur. Ici, il n'y a pas de police, il est tout-puissant. Vous ne voulez pas me garder ?

— Je ne peux pas, protesta Malko.

Sans dire un mot, elle fonça à la porte-fenêtre, l'ouvrit, et du même élan, commença à escalader la rambarde du balcon ! Malko la rattrapa de justesse par la taille et la jeta sur le lit. Il ne manquait plus qu'il se retrouve avec un suicide sur le dos. Il fallait absolument sortir de cette histoire de fou. Assis en face de Karima, il tira son mouchoir et sécha le plus gros de ses larmes. Elle était vraiment dans un état second.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrais vous aider à sortir d'Irak ? demanda-t-il.

— Vous travaillez pour les Américains.

— Je dois prendre l'avion demain soir, objecta Malko. J'ai déjà mon billet.

— Moi, je ne peux pas prendre l'avion, sanglota-t-elle, d'ailleurs, je n'ai pas de passeport.

De toute évidence, elle était venue là pour rester. Malko en avait le tournis : ce n'était plus une exfiltration, c'était une agence de voyages. Lili Gehlen, Louei al-Khattab et maintenant Karima... C'est vrai que, quelque part, il se sentait un peu responsable du massacre. Mais de là à se charger de Karima, il y avait un pas qui pouvait se révéler fatal. Avant tout, il fallait l'éloigner.

— Pourquoi ne prenez-vous pas une chambre ici ? suggéra-t-il. Vous vous y enfermez et vous appelez l'ami de votre mère, Mohammad Rasim, il vous protégera.

Il eut l'impression d'avoir parlé à un mur...

Un violent tumulte éclata soudain dans le couloir, des interjections en arabe, des bruits sourds, comme si des éléphants s'y battaient. Le poulx de Malko grimpa en flèche. Oudai venait récupérer son bien. Une courte rafale d'arme automatique fit trembler les murs, puis des coups

violents furent frappés à sa porte. Il y eut un nouveau coup de feu, puis un raclement, comme si des ongles griffaient le bois de la porte. Tétanisée, Karima regardait le battant. Finalement, elle fonça dans la salle de bains et s'y enferma.

De nouveau, on cogna à la porte.

Malko entrouvrit et aperçut un de ses « moukhabarat », une Kalachnikov à bout de bras, visiblement très énervé.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

Du coin de l'œil, il vit dans le couloir le corps allongé d'un homme cagoulé, revêtu d'une combinaison noire, et deux autres hommes dans la même tenue, un peu plus loin, tenus en respect par les « moukhabarat » chargés de sa sécurité. Ils avaient dû voir les « Ghosts » d'Oudai monter à l'assaut et étaient intervenus.

Le « moukhabarat » allongea le cou pour voir l'intérieur de la chambre et de la *sitting-room* et demanda :

— *Girl* ?

Probablement son seul mot d'anglais.

— *No girl*, affirma Malko avec une assurance d'enfer et un large sourire.

L'Irakien n'insista pas et se détourna avec un grognement. À peine Malko eut-il refermé la porte qu'il entendit les échos d'une violente dispute en arabe. Ses « moukhabarat » devaient être en train d'expliquer aux « Ghosts » qu'ils faisaient fausse route. La question était de savoir qui avait le pas sur l'autre, hiérarchiquement. Comme les SS et la Wehrmacht qui se disputaient jadis les mêmes prisonniers pour les fusiller.

Il tendit l'oreille. Peu à peu, les éclats de voix diminuèrent, puis le silence retomba. Il entrouvrit la porte : le cadavre avait disparu. *Al Mansour* était probablement un des rares hôtels au monde où on puisse évacuer un cadavre par l'ascenseur.

Malko avait gagné involontairement la première manche, mais le problème demeurerait entier. Le lendemain matin, il avait rendez-vous avec Louei al-Khattab pour décider d'une exfiltration dont il n'avait pas les éléments. Comment allait-il se débarrasser de Karima ? Et comment arracher Lili Gehlen à l'Irakien sans l'exfiltrer ? Bien sûr, s'il n'allait pas au rendez-vous de l'église Saint-Joseph, les choses se simplifiaient considérablement. Sauf pour Lili Gehlen.

Le verrou de la salle de bains tourna et Karima réapparut. Un peu moins dévastée, mais le regard vide, comme un animal traqué. Le silence sembla la rassurer. Malko se dit qu'il avait trop d'importance aux yeux de Qusai Hussein pour que ce dernier laisse son frère le tailler en charpie. Les « moukhabarat » avaient sans doute rendu compte, et Oudai croirait peut-être que Karima s'était enfuie ailleurs. Mais tout cela était bien fragile.

À son tour, il alla dans la salle de bains. Quand il revint, Karima s'était endormie tout habillée sur le lit.

Malko mit la chaîne et le verrou et se dit que quelques heures de sommeil ne lui feraient pas de mal. La journée du lendemain risquit d'être longue. Très longue.

*

**

À travers la baie vitrée donnant sur le Tigre, Louei al-Khattab contemplait la torchère rougeoyante de la raffinerie de Daura, qui brûlait jour et nuit à quelques kilomètres de là. Seule lueur dans le paysage, ce qui signifiait une coupure de courant. Il n'occupait cet appartement, face à la boucle sud du Tigre, que depuis trois ans. La récompense de sa nomination. Son voisin était Tarek Aziz et les demeures officielles s'alignaient dans cette partie de Jadiriya en principe interdite aux étrangers. Un poste de garde veillait à l'entrée de chaque voie. Seuls une centaine d'apparatchiks de haut niveau avaient droit à cet Eldorado. Avec l'appart, Louai avait également reçu un 4 x 4 Chevrolet et à un *Thuraya*. Tous les attributs du pouvoir.

Il se retourna et décrocha à nouveau le téléphone : pas de tonalité. À Bagdad, c'était courant : le téléphone était capricieux. Mais là, Louei avait un mauvais pressentiment. Cela faisait trop de petites choses accumulées : le passeport, le *Thuraya* et maintenant sa ligne terrestre. Une inquiétude le taraudait. Lorsqu'il avait gagné l'église Saint-Joseph, il était à pied, ayant garé son 4 x 4 plus loin. Mais, même à pied, les « moukhabarat » surveillant l'agent américain avaient pu le voir et le reconnaître. Cela faisait vingt ans qu'il occupait divers postes dans les services de sécurité et il était connu comme le loup blanc. D'autant que son physique ne passait pas inaperçu.

Il alla se verser un verre de scotch, se maudissant de ne pas avoir vu le coup venir. Il aurait pourtant dû savoir que la férocité était la règle de base de ce régime. On laissait le moins de traces possibles des crimes commis.

Quand on lui avait confié cette mission, il en avait d'abord été très fier. Ayant galéré dans des postes de confiance, mais subalternes, il avait dû à son dévouement total de grimper les échelons. Comme lui, jadis, Saddam Hussein avait été garde du corps, et il aimait bien pousser ceux qu'il avait testé de près. Quitte à les éliminer ensuite sans le moindre état d'âme. Si Louei n'avait pas eu ce sixième sens de survie, il n'aurait peut-être pas senti le danger. Sa décision avait été prise très vite, grâce à son cousin qui, lui, ne risquait que des broutilles. Louei al-Khattab n'avait aucune conviction politique. Irakiens, Russes, Américains, il s'en moquait éperdument. Changer de camp pour demeurer en vie ne lui posait aucun problème de conscience.

Il retourna à la contemplation de la nuit. Aller coucher ailleurs ? À

quoi bon ? S'il était déjà sous surveillance, il entraînerait ses suiveurs avec lui. Autant passer la nuit chez lui. Il gagna sa chambre, la bouteille de Defender à la main, et posa son pistolet, un Sig automatique à quinze coups, sur un guéridon, avant de retirer ses bottes. Sa décision était prise : de l'église Saint-Joseph, il disparaîtrait directement, quitte à se cacher quelques jours dans Bagdad, le temps que son exfiltrateur trouve un *Thuraya*.

*

**

Malko rêvait qu'il nageait dans de l'eau très chaude. Des poissons le frôlaient et c'était une sensation plutôt agréable. Ils le mordillaient aussi, de minuscules coups d'épingle, puis un plus gros poisson s'approcha, la gueule ouverte, et commença à l'avaler... Il se réveilla en sursaut et mit quelques secondes à réaliser où il se trouvait. La sensation confuse qu'il avait éprouvée durant son sommeil se mua en quelque chose de beaucoup plus précis : son sexe encore endormi couissait à l'intérieur d'une bouche soyeuse, humide et tiède. Lovée contre lui, Karima lui administrait une fellation d'une douceur irréaliste.

D'un coup, il lui sembla que toute la tension accumulée dans son corps prenait le chemin de son sexe qui durcit. Il n'avait pas envie de lutter contre cette parenthèse exquise. Demain serait un autre jour. Karima avait failli lui apporter assez de problèmes pour qu'il en profite sans retenue.

Ravie de son brusque réveil, elle acheva de le « formater », pour parler comme un technocrate, puis, rampant sur lui, s'installa à califourchon sur son ventre. Après s'être soulevée légèrement, tenant le membre raidi dans sa main gauche, elle s'empala avec douceur et ne bougea plus. À croire qu'elle s'était rendormie. Enfoncé dans son ventre jusqu'à la garde, Malko se laissait faire. Soudain, il commença à ressentir une sensation extraordinaire : le sexe de Karima s'animait, vivait. Sa paroi se resserrait autour de celui de Malko, puis se relâchait, sans arrêt. Hiératique, le torse droit, les mains appuyées légèrement sur son ventre, Karima semblait en catalepsie. Mais, invisible, sa diabolique mécanique interne accélérail, « trayant » Malko de plus en plus vite. Celui-ci aurait voulu que cela dure très, très longtemps. Il haletait. Ses mains empoignèrent les seins de la jeune femme, comme on se raccroche à quelque chose. Il sentait un plaisir fabuleux monter de ses reins. La muqueuse de Karima palpitait désormais à toute vitesse, comme le cœur d'un tout petit animal essoufflé. Tous les « moukhabarat » du monde auraient pu surgir, rien n'aurait pu arracher Malko à ce sexe magique. Il se sentit partir et hurla sauvagement, enfonçant ses doigts dans la chair tendre des seins de Karima. Avec l'impression qu'elle lui avait vidé d'un coup la moelle épinière. Son cœur battait la chamade. Foudroyé de plaisir, laissant ses

maines retomber, il ferma les yeux pour revivre intérieurement ce moment inouï. Toujours empalée sur lui, Karima eut l'intelligence de ne rien dire, de ne rien faire, affalant simplement son torse sur le sien.

Elle avait payé d'avance son exfiltration.

*

**

Une foule compacte se pressait dans la grande nef de l'église Saint-Joseph. Tous les bancs étaient occupés et les fidèles étaient massés sur les marches et même dans le jardin. Malko se demanda comment, dans une foule pareille, il allait retrouver Louei al-Khattab. Jouant des coudes et du sourire, il parvint à se faufiler à l'intérieur et remonta la travée de gauche, afin que l'Irakien, s'il était dans la foule, puisse l'apercevoir.

Arrivé à l'autel, il fit demi-tour et redescendit pour s'adosser à un des piliers blancs, bien en vue. Il était neuf heures moins le quart et la messe venait tout juste de commencer. Pour tromper son anxiété, Malko se repassa le film de la nuit. Karima était douée pour la survie. Dès son réveil, elle lui avait montré les deux cent mille dollars en billets récupérés dans le coffre de sa mère. Il l'avait laissée, enfermée dans la chambre, protégée par un écriteau « *Do not disturb* ». Évidemment, cela n'arrêterait pas les « Ghosts » d'Oudai Hussein, mais c'était la seule protection qu'il pouvait lui offrir. D'autant que ses « moukhabarat » l'avaient suivi à l'église Saint-Joseph.

Beaucoup plus tard, il baissa les yeux sur sa Breitling : neuf heures et demie. Encore un quart d'heure et la messe serait terminée. Il commença à s'angoisser sérieusement. L'absence de Louei al-Khattab était de mauvais augure. Ou il avait changé d'avis pour une raison inconnue, ou il avait été démasqué. Dans ce dernier cas, si Qusai soupçonnait Malko d'avoir découvert le piège tendu par les Irakiens aux Américains, il ferait tout pour l'éliminer. Avec quatre « moukhabarat » sur ses talons, ce n'était pas trop difficile.

Malko était si absorbé dans ses pensées qu'il sursauta quand quelqu'un lui tapota le bras. C'était le prêtre de la veille. Il hissa sa bouche à la hauteur de l'oreille de Malko et chuchota :

— Venez. Quelqu'un vous demande au téléphone dans mon bureau.

CHAPITRE XIX

Noué jusqu'à l'os, Malko suivit le prêtre qui poussa une porte latérale débouchant directement dans un minuscule bureau carré encombré de piles de dossiers, aux murs recouverts d'affiches, de tableaux, de portraits. Un récepteur téléphonique était posé sur un agenda ouvert. Le prêtre le tendit à Malko. D'abord celui-ci n'entendit qu'une succession de bruits bizarres, comme une respiration sifflante, entrecoupée de gargouillements.

— Allô ! lança-t-il sous le regard intrigué du prêtre.

Encore quelques secondes de gargouillis, puis la voix encore plus rauque que d'habitude de Louei al-Khattab bredouilla :

— C'est vous, *sayed* Malko ?

— Oui. Qu'est-ce qui se passe ?

Se servir d'un téléphone en Irak était suicidaire. Malko perçut quelques mots incompréhensibles ; pourtant, ce devait être de l'anglais. Enfin, Louei al-Khattab parvint à articuler une phrase claire et terrifiante !

— *I am dying*⁽⁵⁹⁾, dit-il. Je saigne. Il s'interrompt pour une affreuse quinte de toux et enchaîna : Hier, ils m'ont vu quand j'arrivais. Ce matin, j'ai été convoqué au Republican Palace, à mon bureau. Ils m'attendaient. J'ai pu venir ici, m'enfermer. Mais je n'en ai pas pour longtemps.

Il parlait par courtes phrases hachées de gargouillements et de sifflements. Malko se dit qu'il devait avoir été touché au poumon. Que dire à un homme en train de mourir ?

— Et ce que vous deviez me révéler ? demanda-t-il quand même, comme on lance une bouteille à la mer.

À son immense surprise, Louei al-Khattab, après un long souffle rauque et un gargouillis particulièrement atroce, fit d'une voix lasse :

— Je vais vous le dire. Ils vont se servir d'un des demi-frères de Saddam, Warban. Il est en mauvaise santé et il ne bouge pas de chez lui. C'est moi qui avais été chargé de l'opération. Je l'ai arrêté et il a été transféré dans un local secret au Republican Palace.

— Là où vous êtes ?

— Oui. Mais pas au même étage, précisa dans un halètement et sans humour Louei al-Khattab. On l'a mis au secret. Lui-même ne sait pas pourquoi. Le jour décidé, on devait le sortir, l'habiller avec des

vêtements que Saddam a portés, un uniforme, ses chaussures faites sur mesures, une chaîne dont il ne se sépare jamais.

Il se tut, essoufflé, et Malko en profita pour objecter :

— Mais ce Warban ne peut pas être confondu avec Saddam ?

Louei al-Khattab étouffa une longue quinte de toux et reprit :

— Vivant, non, bien qu'ils aient la même taille. Mais mort, à demi brûlé, il ne restera que l'ADN pour l'identifier. Ils se sont renseignés. Les Américains possèdent l'ADN de Barzan, l'autre demi-frère de Saddam. Ils vont le comparer à de l'ADN prélevé dans les os ou les dents du mort, comme ils ont fait au Kosovo pour identifier les cadavres des fosses communes. Normalement, il faut deux membres de la famille, mais là, ils n'auront pas le choix. Ens...

Il s'interrompt. Malko entendit des bruits sourds, puis trois coups de feu rapprochés qui lui déchirèrent les tympans.

— Allô ! Allô !

La voix sifflante de Louei al-Khattab reprit, encore plus faible :

— Ils essaient d'entrer mais j'ai encore un chargeur... Vous savez tout, maintenant.

— Non, dit Malko. Que vont-ils faire ? Maquiller le demi-frère ?

— Non, fit la voix rauque et chuintante. D'abord lui tirer une balle de Kalach dans le visage, pour enlever le grain de beauté de Saddam, sur la joue gauche. Ça se passera dans le bureau que le raïs occupe parfois, au troisième étage du Republican Palace, face au Tigre. C'est moi qui devais le faire. Il y aura un autre mort, un des gardes du corps. L'assassin supposé. Et une grenade incendiaire pour que tout brûle, y compris le cadavre de Saddam. Mais il en restera toujours assez pour l'ADN.

Il se tut. Malko n'entendait plus dans le récepteur que la respiration sifflante. Désormais, tout était clair. Les Irakiens avaient retourné à leur profit le piège américain.

— Et Saddam, ensuite ? demanda-t-il.

La seule réponse fut une explosion assourdissante, suivie de rafales de plusieurs armes. Il entendit des gens s'apostropher, des bruits divers puis une voix inconnue cria dans l'appareil.

Il raccrocha et fixa le prêtre qui l'observait.

— Que se passe-t-il ? demanda celui-ci d'une voix inquiète.

— Votre ami Louei al-Khattab a de graves ennuis, dit Malko. Priez pour lui.

— C'est un homme juste, bredouilla le religieux. Il a toujours protégé notre communauté. Nous aimons tous Saddam Hussein. C'est notre protecteur. Que Dieu le garde.

Là, on retombait dans le discours officiel. Malko lui adressa un sourire teinté d'amertume.

— Je vous souhaite bonne chance pour l'avenir. Et je vous remercie

pour le téléphone.

Il poussa la porte donnant dans l'église. La messe était finie et il se mêla à la foule des fidèles. La Cadillac était garée juste en face. Il s'y installa et lança à Haida d'un ton volontairement léger :

— Nous retournons au *Mansour*.

Il aperçut derrière eux la Sierra blanche des « moukhabarat » qui décollait à son tour du trottoir. Son cœur tapait contre ses côtes comme s'il avait voulu s'en échapper. Désormais c'était une lutte à mort contre la montre. L'information qu'il avait recueillie auprès du mourant était vitale pour les États-Unis, même s'il lui manquait quelques éléments : la date de la « mort de Saddam » et comment le dictateur pensait gérer la période avant sa réapparition, une fois l'Amérique démobilisée. Mais il connaissait l'essentiel. Des informations inestimables, à condition de pouvoir les transmettre.

Le coup de fil de Louei al-Khattab, c'était le baiser de la Mort. Car le téléphone du prêtre était sûrement écouté. Comme celui utilisé par Al-Khattab. Dès que les Irakiens découvriraient que Malko était au courant de leur agenda secret, ils remueraient ciel et terre pour l'empêcher de quitter Bagdad et surtout de communiquer avec l'extérieur. Selon leurs méthodes d'écoutes, son avance se comptait en minutes ou en heures. De toute façon, une chose était certaine : il devait disparaître avant le rendez-vous avec Qusai Hussein. Sans véhicule, sans issue et sans moyen de communication avec le monde extérieur.

— *What time I come*⁽⁶⁰⁾ ? demanda Haida.

Ils étaient arrivés. Malko bredouilla *two o'clock* et se rua dans l'ascenseur. Réalisant enfin qu'il n'avait pas eu le temps de s'inquiéter du sort de Lili Gehlen. Hélas, c'était un souci dépassé : il fallait d'abord sauver sa peau.

*

**

Karima, enroulée dans une serviette, se frottait furieusement les cheveux. Malko s'assit et lui fit face.

— Karima, dit-il en détachant bien les mots pour être certain qu'elle comprenne. Je vais essayer de vous faire sortir d'Irak. Avec moi. Mais pour l'instant, nous sommes dans une situation *très* dangereuse.

Il lui expliqua tout. Y compris le complot de Qusai et la trahison avortée de Louei al-Khattab, et conclut :

— D'abord, il faut quitter cet hôtel sans que les « moukhabarat » attachés à mes pas s'en rendent compte. Ensuite, trouver une voiture. Vous avez une idée ?

La jeune femme réfléchit quelques instants.

— Pour sortir, dit-elle, nous pouvons passer par le fond du parking qui donne dans la rue menant à Sinak Bridge. Pour les piétons, c'est

très facile.

C'était jouable, les « moukhabarat » surveillant surtout la Cadillac, dans le parking réservé aux VIP, à l'opposé au grand parking.

— Bien, approuva Malko, mais vous ne pouvez pas sortir en robe du soir.

Karima plongea la main dans son sac et en sortit un jean clouté et un pull.

— J'ai ça. Pour la voiture, j'ai de l'argent. Il suffit d'aller en acheter une au marché aux voitures à Al-Jaish.

— C'est long ?

Elle sourit.

— Si on a des dollars, non. Une demi-heure au maximum. Il faut en prendre une d'occasion. On fait les papiers après.

Malko regarda sa Breitling. Dix heures et demie. À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir les « moukhabarat ». Avant tout, il fallait fuir le piège du *Mansour*.

— Il faut que dans cinq minutes, nous soyons partis, dit-il.

Il alla récupérer le petit revolver trouvé sous le corps de Tania Serafian, le glissa dans sa ceinture, ramassa tout l'argent qui lui restait et ses papiers. Karima réapparut. En pull et en jean, elle passait quand même plus inaperçue, surtout avec un foulard noué sur la tête.

— Vous allez sortir la première, fit Malko, et gagner le fond du parking.

— C'est là où les familles jouent de la musique le soir ?

— Oui.

— O.K., je vois.

— Je vous rejoins là-bas.

Il ouvrit la porte et Karima fila dans le couloir, son sac à la main, semblable à toutes les employées du ministère de l'Information voisin. Malko attendit trois minutes et sortit à son tour, fermant sa porte à clef. Au moment où il s'éloignait, il entendit le téléphone sonner. Il se hâta jusqu'à l'ascenseur qui arriva pour une fois assez rapidement. L'angoisse lui bloquait la respiration et la musique du *Parrain* lui semblait d'une ironie parfaite. Il traversa le hall sans se presser et, du haut du perron, jeta un coup d'œil en direction du parking des VIP. Haida, appuyé à la Cadillac, était plongé dans une discussion animée avec un des « moukhabarat ».

Malko descendit le perron et tourna à gauche, se dirigeant vers le grand parking. Il était à peu près au milieu quand il entendit un appel derrière lui. Le poulx à 200, il se retourna : le « moukhabarat » du parking VIP courait comme un dératé derrière lui.

*

**

Malko était presque arrivé au fond du parking. Il aperçut Karima

qui l'attendait en bordure de l'avenue menant au pont Sinak. Il se retourna. L'homme qui le poursuivait avait tiré un gros pistolet et le brandissait dans sa direction en vociférant.

C'était la minute de vérité.

S'il se laissait prendre, il savait ce qui l'attendait. Au mieux, une balle dans la tête, au pire, une cuve d'acide. Les gens de Qusai mettraient son élimination sur le dos d'Oudai. Il lui restait quelques secondes. Le « moukhabarat » déboulait, sûr de son autorité. Malko sortit le petit revolver de sa ceinture et appuya sur la détente. Deux fois. Noyées dans le bruit de la circulation, les deux détonations s'entendirent à peine. Le « moukhabarat » tituba, continua à courir quelques mètres puis tomba en avant, d'abord sur les genoux, puis sur le côté, et demeura immobile. Cette fois, Malko avait brûlé ses derniers vaisseaux. Il se baissa pour franchir la barrière séparant le parking de la rue et rejoignit Karima. Celle-ci était blanche comme un linge.

— Vous l'avez tué ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dit Malko, mais cela ne change pas grand-chose. Éloignons-nous vite.

Profitant du feu rouge en face de la mosquée qui servait parfois de fond à CNN, ils traversèrent. Dès que le flot des voitures repartit, Karima leva la main et une vieille « Brasilia » rougeâtre s'arrêta à leur hauteur. La jeune femme s'entendit rapidement avec le chauffeur et ils prirent place à l'intérieur.

— Nous allons au marché aux voitures ? demanda Malko.

— Oui. C'est ce que vous m'avez dit, non ?

— Exact. Mais il vaut mieux changer de taxi. On ne sait jamais.

Ils descendirent un kilomètre plus loin, pour monter dans un autre véhicule, une Toyota conduite par une femme qui échangea quelques mots avec Karima.

— Elle va tout près d'Al-Jaish, expliqua la jeune femme. Pour mille dinars, elle va nous déposer là-bas. Je lui ai dit que vous étiez à l'ONU où je travaillais aussi.

Ils montaient vers le nord, traversant les quartiers de Palestine et de Thawra. Le paysage changeait complètement : on entrait dans la partie chiite de Bagdad. De grandes avenues se croisant à angle droit, bordées de clapiers couleur désert à perte de vue, ne dépassant pas un étage. Avec un grouillement de petits commerces et, à chaque carrefour, un portrait géant de Saddam. Ils franchirent le périphérique qui marquait la limite de Saddam City et leur conductrice tourna à droite, puis stoppa sur un large trottoir encombré de marchands en plein air. Plusieurs allées s'ouvraient à partir de l'avenue. Malko aperçut des voitures de toutes espèces, des camions, des engins agricoles même. Dans chaque allée, il y avait une dizaine de garages en plein air. Karima le mena jusqu'à une petite boutique dans la vitrine de laquelle tournait

un *chawerma*. Quelques bancs étaient installés dans la poussière du trottoir, ainsi que des tables rudimentaires.

— Il vaut mieux que j'y aille seule, dit Karima. Prenez un thé en m'attendant. Je dois acheter un 4 x 4, n'est-ce pas ?

— Si possible.

Malko s'installa sur un banc, après avoir commandé un thé et un *chawerma*. Quelques instants plus tard, un jeune homme lui apporta le tout.

— *Ameriki* ? demanda-t-il avec un sourire.

Il prenait peut-être Malko pour l'avant-garde de l'armée américaine, mais cela ne semblait pas le bouleverser.

*

**

Chaque fois qu'une voiture de police passait devant lui, Malko avait envie de rentrer sous terre. À l'heure actuelle, tous les « moukhabarat » de Bagdad étaient à sa recherche.

Il finit son *chawerma*. Bourratif mais nourrissant. Karima était partie depuis presque une heure et il commençait à s'inquiéter, lorsqu'il vit une grosse Jeep Cherokee grenat cahoter sur le trottoir et s'arrêter un peu plus loin. Il n'en crut pas ses yeux. Heureusement, Karima s'était arrêtée assez loin pour que le jeune homme du café ne la voie pas. Malko la rejoignit.

— C'est une 1992, dit-elle. Je l'ai eue pour 17 000 dollars.

Malko en fit le tour : elle semblait en parfait état et portait une plaque verte de Bagdad. Il se hâta d'y monter, laissant le volant à Karima. Elle s'engagea dans un immense boulevard qui traversait le marché où se retrouvait une partie des denrées offertes par les Nations unies. Un super Rungis à la puanteur effroyable. Arrêtée à un feu, Karima se tourna vers Malko.

— Où allons nous ?

C'était la question qu'il se posait depuis qu'ils avaient cette voiture. Bien qu'il n'y ait pas dans Bagdad de *check-points* systématiques, ils étaient à la merci d'un policier curieux. En plus, à certains carrefours stratégiques, il y avait parfois des barrages volants. Or, à cette heure, tout ce que Bagdad comptait d'agents et de mouchards devait être à leur recherche. Seul atout : cette voiture anonyme. Mais il fallait, coûte que coûte, fuir Bagdad et l'Irak.

— Nous sommes loin du *Canal Hotel* où se trouve le siège de l'Unscm ? demanda Malko.

— « Guantanamo » ? Non, c'est tout près.

— Allons-y.

Karima tourna à gauche, suivant une sorte d'autoroute urbaine construite sur l'ancien Army Canal, comblé depuis belle lurette. Là, il y avait encore beaucoup d'espaces non construits. Une sorte de *no man's*

land pouilleux. Dans le lointain, il aperçut un bâtiment étrange. Comme une coupole de mosquée posée au ras du sol, coupée en deux par un sabre géant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Le monument aux morts, dit Karima.

Un grand bâtiment blanc de deux étages enjolivé de bandes bleues, entouré de barbelés, de clôtures, de miradors, et gardé par des grappes de soldats irakiens, apparut sur leur gauche. Karima tendit la main.

— Voilà « Guantanamo ».

Ils tournèrent plus loin pour retrouver l'autre voie où se trouvait l'entrée défendue par un poste de garde. Des voitures onusiennes entraient et sortaient sans arrêt : c'est de là que partaient tous les matins les 111 inspecteurs de l'Unmovic et de l'IAI chargés du désarmement de l'Irak, bien qu'ils soient regroupés beaucoup plus au sud à l'hôtel *Bordj Al Hayat*. Karima stoppa avant l'entrée et Malko descendit seul, gagnant à pied le poste de garde.

— Je viens voir Mme Karen Nilstrup, annonça-t-il.

L'employé consulta son registre et composa un numéro intérieur, échangea quelques mots en arabe avec un interlocuteur invisible et revint à Malko.

— Mme Nilstrup ne travaille pas aujourd'hui, annonça-t-il. C'est dimanche.

— Vous avez son adresse ?

— Nous ne sommes pas autorisés à donner les adresses personnelles, répondit le vigile. Revenez demain.

La fin d'un beau rêve. Malko s'était dit que s'il parvenait à convaincre Karen Nilstrup d'utiliser son *Thuraya*, il aurait pu appeler les « rugueux » de la CIA en Jordanie et préparer son exfiltration. Les services irakiens n'étaient pas techniquement capables d'intercepter les *Thuraya*. Il regagna le 4 x 4.

— Karima, dit-il, il faut que nous trouvions un endroit où nous réfugier au moins jusqu'à demain. Avez-vous une idée ? Évidemment pas un hôtel.

La jeune femme avait dû y penser.

— Peut-être, répondit-elle aussitôt. J'ai une très bonne copine qui possède la clef d'un petit appartement qu'elle utilise pour retrouver son amant. Je pense qu'elle me le prêtera parce qu'il n'est pas à Bagdad en ce moment.

Malko tiqua.

— Si c'est une de vos amies, c'est dangereux.

— L'appartement est au nom de son amant, précisa aussitôt Karima et je vais seulement lui dire que je veux l'utiliser pour rencontrer quelqu'un.

C'était mieux que rien et ils n'avaient guère le choix.

— Où habite-t-elle ?

— Elle déjeune tous les jours dans un petit snack de la rue 62. Pas loin de l'avenue Nidhal. Je peux essayer de la voir là-bas.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling. Presque une heure de l'après-midi.

— O.K. Allons-y.

*

**

Le *Saj Al Reef* tenait de la pizzeria et du bistrot branché. Une trentaine de voitures, nettement plus luxueuses que la moyenne, étaient garées en épi devant sa terrasse en plein soleil, bondée. Il y avait une petite salle à l'intérieur, au premier étage, tout aussi pleine, et des garçons sortaient sans cesse, amenant des dizaines de pizzas à des clients à l'extérieur. Garé en face, Malko rongeait son frein. La copine de Karima n'était pas encore là et celle-ci s'était installée à la terrasse pour l'attendre.

À chaque voiture qui ralentissait, il sentait son poulx s'envoler. Pourtant, sous le soleil momentanément brûlant, l'atmosphère semblait particulièrement détendue.

Il cherchait de la musique à la radio lorsqu'il vit Karima se lever et embrasser une jeune femme qui venait d'arriver avec deux copines. Presque aussitôt, Karima et son amie disparurent à l'intérieur. Cinq minutes plus tard, elles ressortirent, Karima embrassa sa copine et rejoignit Malko.

— Ça y est ! lança-t-elle. J'ai la clef.

Malko eut l'impression que le rocher qui lui écrasait la poitrine venait de se dissoudre.

— Où est-ce ? demanda-t-il.

— Dans le quartier Al-Mansour. Pas loin de la mosquée en construction.

Ils descendirent l'avenue Masbah puis Karrada pour rejoindre le pont du 14-Juillet. Comme d'habitude, plusieurs voitures de police stationnaient sur le grand rond-point avant le pont, mais il n'y avait pas de barrage. Il longèrent ensuite l'interminable mur d'un des palais de Saddam, passèrent devant la tour de la télévision et s'engagèrent dans Mansour Street. Malko réalisa que le siège du Moukhabarat était juste derrière eux. C'était le quartier de Bagdad le plus fliqué. Il retint son souffle pendant que Karima filait sur Mansour Street. Juste avant d'arriver à la mosquée, elle tourna à gauche dans Al-Amirat Street, qui longeait le chantier de la mosquée. Tout au fond, Malko aperçut un panneau cloué à un poteau électrique : « Arkan Buildings », avec une flèche indiquant la rue suivante.

Karima y tourna. À gauche, elle était bordée par un grand terrain vague piqueté de quelques palmiers rachitiques, à droite par différents

petits immeubles. En face d'une barrière blanche, il vit un nouveau panneau « Arkan Buildings New Appt for rent ». Cela ressemblait à un motel américain bon marché. Un rez-de-chaussée et un étage, en béton nu. Au fond, on devinait un second bâtiment. Karima se tourna vers Malko.

— C'est ici. L'appartement de ma copine est au fond, au premier étage, numéro 18. À droite, devant, c'est la loge du gardien. Il est juste là pour répondre au téléphone et faire visiter les appartements. Il ne demande jamais rien à personne, car il sait bien qu'il y a beaucoup de couples illégitimes et on lui donne des bakchichs. Même des gens du Moukhabarat viennent ici. Je vais entrer la première, et quand je serai dans l'appartement, je lui demanderai d'aller m'acheter une bouteille de scotch. Pendant ce temps, vous entrerez.

— Et la voiture ?

— On la laisse dehors. Un peu plus loin. Personne ne la connaît. Ici, il y a beaucoup de 4 x 4, à cause des humanitaires qui louent des appartements dans l'Arkan Building. Ce n'est pas cher : 50 ou 60 dollars par mois. Le gardien est habitué à voir des étrangers.

— O.K, approuva Malko, allez-y.

Il regarda Karima passer devant le petit bâtiment du gardien puis franchir la voûte menant au second corps de bâtiment. Cinq minutes plus tard, elle revenait et entra dans la loge. Elle en ressortit en même temps qu'un jeune homme qui s'éloigna à pied vers Al-Amirat Street. Malko attendit qu'il ait tourné le coin pour entrer à son tour. Après être passé sous la voûte, il trouva un petit patio avec une fontaine sans eau et gagna la galerie desservant les appartements du haut. À peine eut-il gratté à la porte n° 18 que celle-ci s'ouvrit sur Karima.

C'était un petit meublé de deux pièces qui sentait le renfermé. Il y avait des taches partout, un mobilier bancal, mais cela parut à Malko plus beau qu'une suite au *Ritz*. Il se laissa tomber dans le vieux canapé, vidé par la tension nerveuse.

— Maintenant, conclut-il, il faut que vous m'expliquiez comment nous pouvons sortir de Bagdad.

Karima se rembrunit.

— Cela va être très dangereux, avoua-t-elle après un court silence. Toutes les sorties de Bagdad sont gardées par des *saytara*⁽⁶¹⁾. Parce que le raïs veut que les gens restent à Bagdad, qu'ils ne se sauvent pas dans leur village. Toutes les voitures sont contrôlées.

Le soulagement de Malko d'avoir trouvé un endroit pour se poser s'évanouit d'un coup. À quoi bon chercher un *Thuraya* s'ils ne pouvaient pas sortir de Bagdad ?

— Il n'y a pas de routes secondaires ? insista-t-il.

— Si, mais les *saytara* se trouvent à une quinzaine de kilomètres de Bagdad. Après que ces routes ont rejoint les voies principales.

D'ailleurs, il n'y en a pas beaucoup. Au sud, la route n°6 vers Kut et Bassorah, au nord, la n° 2 vers Kirkouk, la n° 1 vers Mossoul et surtout la n° 10, vers Ramadi et la Jordanie.

— Et celle qui va à l'aéroport ?

— La Matar-Saddam-Husseïn-al-Duri ? C'est une impasse, elle s'arrête à l'aéroport.

— Mais pour la Jordanie, il n'y a qu'une *seule* route ? insista Malko.

— Non, deux : l'Abu-Gharib Expressway, qui part de la place Sahat-l'Ilka et l'ancienne route, Jordan Street, qui traverse Yarmouk et rejoint l'Abu-Gharib Expressway *avant* le *check-point*.

Malko, accablé, ne trouva rien à répondre.

CHAPITRE XX

Oudai Hussein, livide de fureur, tripotait nerveusement son collier de barbe tandis que Yussuf, les yeux baissés, lui rendait compte de sa traque infructueuse de Karima. Traque qui avait déjà coûté un mort aux « Ghosts », de surcroît abattu par les « moukhabarat » de son frère chargés de protéger l'agent américain. En plus, ils s'étaient fait rouler dans la farine en ne trouvant pas Karima dans la suite de l'homme qu'ils étaient chargés de protéger. Depuis, la situation avait changé. L'agent de la CIA était pourchassé par le Jihaz Al-Ahn Al-Khass, donc Oudai pouvait exercer une vengeance contre lui sans problème. Mais l'idée que Karima, connue de tous comme sa maîtresse, se soit enfuie avec cet homme le rendait fou. Son orgueil en morceaux, il aurait donné n'importe quoi pour retrouver les fugitifs et se venger.

— Vous êtes retournés à la villa ? aboya-t-il.

— *Sayed* Oudai, fit timidement Yussuf, elle n'y a pas remis les pieds depuis que je l'ai emmenée sur vos ordres chercher une robe hier soir.

— Il faut fouiller la maison, insista Oudai, elle y est peut-être cachée. Allons-y.

Il prit lui-même le volant de sa Porsche, suivi par un 4 x 4 plein de ses hommes et un pick-up équipé d'une mitrailleuse lourde. Vingt minutes plus tard, le petit convoi stoppait devant la villa de Tania Serafian. Yussuf tambourina au portail jusqu'à ce que celui-ci s'écarte devant le visage terrifié du vieux jardinier. Oudai l'apostropha aussitôt :

— Où est *oum* Karima ?

— Je ne sais pas, *sayed* Oudai, elle n'est pas revenue depuis hier soir. Il n'y a personne.

Tout à coup, Oudai fut balayé par une vague de fureur aveugle. Lui, le tout-puissant fils du raïs, était en train de demander à un simple jardinier où était sa maîtresse ! Ce dernier vit la folie monter dans les yeux du fils de Saddam Hussein. Affolé, il fit demi-tour et s'enfuit. Oudai n'hésita pas : tirant son pistolet de son étui, il se mit à lui tirer dans le dos jusqu'à ce que le jardinier s'effondre. Ses hommes observaient la scène en silence. Il rengaina son arme et lança à la cantonade :

— Il m'a menti ! C'est pour cela qu'il s'est enfui.

Il se tourna d'un bloc vers Yussuf, le foudroyant du regard.

— Tu vas prendre tous tes hommes et fouiller chaque hôtel, chaque restaurant, partout où cette chienne peut se cacher. Celui qui la retrouvera aura 10 000 dollars.

Sans attendre de réponse, il fit demi-tour, remonta dans sa Porsche et démarra en laissant la moitié de ses pneus sur le gravier de l'allée. Jamais de sa vie il n'avait été aussi humilié.

*

**

Lili Gehlen n'en revenait pas. Vers midi, un « moukhabarat » inconnu avait débarqué dans sa chambre, au *Rachid*, et commencé à la questionner sur ses rapports avec Amer al-Hani. Pas menaçant, mais très insistant. Il avait fallu qu'elle raconte comment elle l'avait connu, et ensuite, comment elle était devenue sa maîtresse. Évidemment, avait-elle expliqué, par attirance physique. Son interrogateur prenait des notes en l'écoutant, hochant parfois la tête.

À la fin, elle avait osé demander :

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Je suis une amie de l'Irak, à Bagdad pour témoigner de l'élan qui pousse beaucoup de gens à prendre le parti de votre pays. Amer al-Hani s'est toujours conduit très correctement avec moi. Où est-il maintenant ?

— Il a été arrêté, avait laissé tomber son interrogateur. Il a été mêlé à un vil complot contre notre pays. Il sera jugé.

— Je ne savais pas, bredouilla-t-elle.

— Bien sûr. Vous connaissiez son cousin, Louei al-Khattab ?

La question était posée d'une voix douce. Le piège... Lili Gehlen essaya de répondre de la façon la plus naturelle possible.

— Oui, un peu. C'est lui qui m'a amenée ici. Je crois qu'il voulait que je couche avec lui. Il m'a installée dans cette chambre, mais n'est jamais revenu. Il y avait des gens pour me garder.

Elle essayait de rester au plus près de la vérité. Le « moukhabarat » avait médité longuement cet aveu pour dire finalement :

— Lui aussi est un criminel. Il a été arrêté. Mais, avait-il aussitôt ajouté, vous n'êtes pour rien dans tout cela. Nous avons beaucoup d'estime et de sympathie pour vous et nous vous demandons de continuer ce que vous faites pour notre pays.

Lili Gehlen n'en croyait pas ses oreilles. Elle qui s'attendait à être arrêtée, torturée ou pire. Qu'est-ce qui lui valait cette mansuétude ? Finalement, l'homme s'était levé, proposant :

— Une voiture va vous ramener à votre hôtel. Bien entendu, vous ne devez parler de cette histoire à personne. Je crois que vous organisez un grand *sit-in* cet après-midi en face du centre de presse ?

— Oui, avait confirmé Lili Gehlen, qui avait complètement oublié cette action de Verts français, suédois et allemands.

Ce n'est qu'une fois revenue dans sa chambre au *Al Fanar* qu'elle

s'était mise à trembler de peur rétrospectivement, obligée de s'asseoir, les jambes coupées. Elle n'osait pas téléphoner à Malko, ne sachant exactement ce qui s'était passé. Après avoir pris une douche, elle avait réalisé la vérité. Si les Irakiens l'avaient traitée aussi bien, c'est qu'ils avaient encore besoin d'elle. Et pas seulement pour organiser des manifestations. Le problème, c'est qu'elle ne savait pas exactement pourquoi. Pour en avoir le cœur net, elle appela le *Mansour* et demanda Malko Linge.

— Il n'y a personne de ce nom ici, lui annonça le réceptionniste.

Cela ne voulait rien dire, étant donné la pagaille qui régnait dans les hôtels de Bagdad. Mais si Malko était toujours en liberté, elle commençait à comprendre pourquoi on la traitait si bien.

*

**

Qusai Hussein avait pris en personne la direction des recherches pour retrouver les deux fugitifs. Les trois agents qui les avaient laissés s'échapper avaient été jetés dans la prison d'Abu Gharib, pour commencer. Même si c'était grâce à eux que le complot avait été découvert, à la suite de leur rapport signalant un contact probable entre l'agent de la CIA et Louei al-Khattab, pourtant en principe insoupçonné, à l'église Saint-Joseph. Avant de s'attaquer à Al-Khattab, le Moukhabarat avait arrêté discrètement son cousin, Amer al-Hani.

Attaché à une chaise par des sangles de cuir, la chaise étant elle-même scellée dans le sol d'une salle d'interrogatoire d'un des innombrables locaux de la Special Security Organization, il n'avait pas mis longtemps à dire tout ce qu'il savait. Ses interrogateurs s'étaient contentés de verser quelques litres d'acide chlorhydrique dans le récipient où reposaient ses pieds nus. D'abord, Amer al-Hani avait hurlé à cracher ses poumons, jurant qu'il était innocent. Mais là où il se trouvait, c'était comme dans l'espace sidéral : on pouvait hurler tout son saoul, il n'y avait personne pour entendre. Et puis, la douleur de l'acide lui rongé les chairs avait été trop forte. Il avait beau savoir qu'en Irak les aveux n'étaient pas des circonstances atténuantes, il avait commencé à tout expliquer. Simplement pour ne plus se sentir rongé vivant. Même en sachant qu'au mieux, cela se terminerait pour lui par une balle dans la tête.

Muni de ses aveux, Qusai Hussein avait pu s'attaquer à Louei al-Khattab. Ensuite, les choses avaient dérapé. Al-Khattab n'était pas tombé dans leur piège et l'agent de la CIA avait pu leur filer entre les doigts. Installé dans un immeuble pas très loin du siège du Moukhabarat de la rue de Damas, évacué par crainte des bombardements, Qusai coordonnait les recherches menées par son organisation et le General Intelligence Directorate.

Depuis quelques heures, des centaines de policiers ratissaient Bagdad. Les hôtels, les cinémas, les restaurants fréquentés par les étrangers. Un moment, Qusai s'était demandé si les fugitifs ne s'étaient pas réfugiés dans une ambassade, mais il n'en restait plus beaucoup d'ouvertes et les vérifications de ce côté-là avaient été négatives.

Bien entendu, les contrôles aux sorties de Bagdad avaient été renforcés et le signalement du couple communiqué à tous. De ce côté-là, Qusai était relativement tranquille. Il avait même envoyé une équipe à la raffinerie de Daura au cas où ils auraient tenté de s'emparer d'un camion-citerne pour forcer les barrages.

Les heures passant, il en était arrivé à la seule conclusion possible : ils avaient trouvé une planque. Pourtant, les gens avaient trop peur du Moukhabarat pour prendre des risques avec des étrangers, même pour beaucoup d'argent. Ils risquaient leur peau. Bien sûr, il y avait des cellules d'opposition chiïtes dans l'immense Saddam City, mais il doutait que les fugitifs aient des connexions de ce côté-là. Alors, il avait décidé d'appliquer les bonnes vieilles méthodes. D'abord, libérer Lili Gehlen, une des rares personnes qui avaient été en contact avec Malko Linge. Il risquait de la contacter. Son téléphone sur écoutes, suivie jour et nuit, la jeune pacifiste allemande représentait un bon appât.

Mais son instinct lui disait qu'il fallait creuser du côté de Karima Serafian qui, elle, connaissait beaucoup de gens à Bagdad. Une vingtaine de « moukhabarat » avaient commencé à interroger systématiquement tous ses amis et connaissances. Il suffisait d'attendre.

*

**

Dans l'appartement voisin, des humanitaires norvégiens faisaient bruyamment la fête, avec de la musique à fond, des éclats de voix, des chants. Karima, épuisée par la tension nerveuse, dormait, roulée en boule sur le grand lit, bien qu'il ne soit que huit heures. Malko, lui, installé sur le canapé, broyait du noir. La situation lui paraissait de plus en plus sans issue. Bien sûr, il pouvait, dès le lendemain matin, foncer au *Canal Hotel* voir Karen Nilstrup. La fonctionnaire des Nations unies lui laisserait sûrement utiliser son *Thuraya*. Mais ensuite ?

Le bouclage de Bagdad devait être achevé, ce qui était relativement facile, Malko n'ayant au fond qu'une destination : la route vers la Jordanie, permettant ensuite de bifurquer vers le Sud, la *no flying zone*, où un hélico américain pourrait venir les chercher. Seulement, à cause de l'Euphrate qui coulait du nord vers le sud à environ 80 kilomètres à l'ouest de Bagdad, il y avait un point de passage obligé à sa hauteur, même si par miracle ils parvenaient à franchir les barrages à la sortie de Bagdad. Étant donné l'importance de la capture de Malko,

le Moukhabarat irakien ne prendrait aucun risque.

De plus, il ne se faisait pas d'illusion. Les Irakiens allaient explorer tous les tenants et aboutissants de Karima Serafian, sachant que Malko n'avait pas de point de chute à Bagdad. Et ils finiraient par arriver à l'appartement de l'Arkan Building. Une question de jours, ou même d'heures. Personne ne résistait à un interrogatoire du Moukhabarat. Et là, ce serait la fin.

Il repensa à Lili Gehlen. Qu'avait-elle pu devenir ? Il la revoyait émergeant gracieusement de la piscine du *Rachid*. Soudain, il se fit un déclic dans son cerveau. Prodigieusement excité, il se dit qu'il venait peut-être de trouver la solution à son impossible dilemme. Certes, une solution extrêmement difficile à mettre en œuvre, mais tout valait mieux que d'attendre comme des rats au fond d'un piège. Seulement, il revenait toujours au moyen de communication. Où dénicher un *Thuraya* ? Et, brutalement, la solution lui apparut, aveuglante. Il y avait un endroit à Bagdad où se trouvaient des dizaines de téléphones satellite : le Press-Center, « Dish-City », où des centaines de journalistes attendaient la guerre programmée. Quand on passait devant, en venant de l'hôtel *Al-Mansour*, on voyait derrière ses grilles des rangées d'Immarsat en batterie sur des tables, tous les couvercles-antennes tournés dans la même direction pour attraper le satellite. Ils étaient sans surveillance, reliés à des bureaux, à l'intérieur du bâtiment d'où les journalistes opéraient.

Malko se leva.

À cette heure-ci, la circulation était encore importante et son véhicule ne se ferait pas remarquer. Le Press-Center était sûrement l'endroit de Bagdad où il y avait le plus d'étrangers. Les dizaines de « moukhabarat » qui y traînaient en permanence ne les regardaient même plus. Malko avait une chance raisonnable d'y entrer sans se faire remarquer, d'autant que les Irakiens ne s'attendaient sûrement pas à ce qu'il se risque dans ce lieu hyperfliqué. Il alla secouer doucement Karima qui se réveilla en sursaut.

— Je crois que j'ai une idée pour trouver un moyen de communication, dit-il. J'y vais. Si je ne suis pas revenu vers onze heures, c'est que j'aurais été intercepté.

— Je viens avec vous, proposa-t-elle aussitôt.

— Non, ce serait encore plus dangereux.

Il fila avant qu'elle se lève. Il faisait très frais et les étoiles brillaient dans le ciel.

Une fois au volant du 4 x 4, il prit la direction de Mansour Street. Conscient qu'il jouait sa dernière chance.

*

**

Après avoir garé le 4 x 4 en face de « Dish-City », Malko se dirigea à

pied vers l'entrée du Press-Center, située dans la petite rue perpendiculaire. Il y avait encore pas mal de journalistes qui traînaient un peu partout et le parking était plein. Les agences de presse travaillaient très tard. Malko franchit la grille mais, au lieu de pénétrer à l'intérieur du bâtiment qui grouillait de « moukhabarat », il prit à droite le long du jardin enserré entre le bâtiment et la rue. Trente mètres plus loin, il débouchait devant les Immarsats alignés comme à la parade, posés sur des tables.

Tous opérationnels. De chacun d'eux partait un fil le reliant à un bureau. Malko en choisit un au hasard qui le mena au *Times* de Londres. La porte du bureau était fermée avec un énorme cadenas. Donc, il ne risquait pas d'interférences fâcheuses. Il revint à l'Immarsat et l'examina. Modèle classique. Un peu plus loin, un journaliste turc, debout à côté du sien, dictait un papier en criant à tue-tête. Le poulx à 200, Malko décrocha « son » Immarsat, vérifia la tonalité et sortit le bristol remis par Greg Ritter, qui portait les différents numéros des *Thuraya* utilisés par les « rugueux » de la CIA. Lentement, il tapa les quatorze chiffres de celui souligné en rouge, le P.C. d'Arzak. La petite musique des touches lui mit du baume au cœur. Il guetta, tendu comme une corde à violon, les cliquetis annonçant que l'appareil se branchait sur le satellite.

Et soudain, une sonnerie se déclencha. Quelqu'un décrocha à la seconde et Malko annonça aussitôt :

— Ici, Rabbit.

— Rabbit. *I copy*⁽⁶²⁾, répondit son correspondant.

— *Put Greg on line*, demanda Malko.

Au point où il en était, autant gagner du temps et les Irakiens, en principe, ne pouvaient pas l'écouter. Après quelques secondes, celui qui avait décroché annonça d'une voix neutre :

— *Hold on a sec*⁽⁶³⁾ !

Malko attendit, le cœur dans la gorge. Le Turc continuait à vociférer et un des lampadaires de l'avenue, en face, éclairait un très beau portrait de Saddam Hussein fixé à une façade.

— *Rabbit ! Where are you*⁽⁶⁴⁾ ?

C'était la voix chaleureuse de Greg Ritter. Malko l'aurait embrassé, malgré son énorme barbe.

— Bagdad. *I need you badly*⁽⁶⁵⁾.

— *Go ahead*⁽⁶⁶⁾ !, fit l'Américain.

Malko parla longtemps. Le Turc avait terminé et il était seul. Greg Ritter l'interrompait parfois pour demander une précision. Au bout de vingt minutes, ils eurent fait le tour du problème. Malko était indiciblement soulagé : Greg Ritter n'avait pas dit que c'était impossible. L'Américain conclut :

— Il me faut au minimum six heures pour mettre sur pied

l'opération. Cela fait trois heures du matin.

— Prenez deux heures de marge, recommanda Malko, qui connaissait les lourdeurs des militaires. Cela fait cinq heures chez vous, quatre heures du matin à Bagdad.

— Vous serez prêt ? Tout doit être bouclé en moins de cinq minutes, entre le *touch-down* et le départ.

— Pas de problème, assura Malko. Si nous ne sommes pas là, c'est que nous ne viendrons pas.

— *God help you !* fit simplement le « rugueux » de la CIA avant de raccrocher.

Malko en fit autant et reprit le chemin de la sortie, se mêlant à un groupe de journalistes libanais qui partageaient dîner. Il n'y avait plus qu'à prier pour que les Irakiens ne puissent *vraiment* pas intercepter les conversations téléphoniques par satellite.

*

**

C'est une lueur fugitive, presque impalpable, dans le regard de la jeune femme qu'il interrogeait, qui mit Nouri al-Gaylani sur la piste. Avec trois de ses hommes, il avait reçu une liste de cinq connaissances de Karima Serafian à interroger. Celle-ci, Zabila Aref, appartenait au clan des profiteurs de l'embargo et habitait une élégante villa de Jadiriya. Mariée, élégante, plutôt sexy, elle avait d'abord reçu les « moukhabarat » avec froideur. Nouri al-Gaylani était fatigué. Personne ne savait rien sur Karima. Et les gens étaient assez effrayés pour ne pas mentir... Et soudain, il pressentait quelque chose. Lorsqu'il avait demandé à Zabila Aref si elle connaissait Karima, elle avait répondu oui sans hésiter. D'ailleurs, il avait enveloppé sa question d'obséquiosité : il était chez des apparatchiks du régime... C'est en s'entendant demander « L'avez-vous vue récemment ? » que Zabila Aref avait flippé imperceptiblement, avant de répondre « *La* ».

Il lui jeta un long regard direct, insistant, et il la vit se liquéfier. Il fut aussitôt sûr qu'elle mentait.

— Vous en êtes certaine ? insista-t-il, sans élever la voix.

La jeune femme baissa les yeux et resta silencieuse.

Nouri al-Gaylani hésita quelques secondes : celle-là, il ne pouvait pas lui tremper les pieds dans l'acide *tout de suite*, mais il avait des instructions.

— Vous mentez ! lança-t-il brutalement. Vous protégez une espionne, vous allez venir avec nous...

La terreur de tout Irakien : se retrouver dans un des innombrables locaux du Moukhabarat où on pouvait vous détenir, vous torturer ou même vous tuer sans que personne vous vienne en aide. Comme si vous étiez au fond de la galaxie.

Le regard de Zabila devint vitreux de terreur.

— Non, non, protesta-t-elle, Karima n'est pas une espionne. C'est vrai, j'avais oublié, je l'ai vue hier.

Nouri al-Gaylani se sentit pousser des ailes. Il était bon pour une semaine à Dubaï avec tout l'argent qu'il voulait, s'il retrouvait Karima.

— Où ? Quand ? Pourquoi ? aboya-t-il.

Perdant toute retenue, il saisit le cou de Zabila de la main droite et la colla au mur de l'entrée.

— Au *Saj Al Reef*, bredouilla-t-elle. Dans la rue 62. Nous nous sommes croisées.

— C'est tout ? menaça le « moukhabarat ».

La jeune femme sentit ses jambes se dérober sous elle. Si son mari apprenait qu'elle le trompait, il la tuerait.

— Vous me jurez, gémit-elle, vous ne direz rien à mon mari ?

— Bien sûr, fit le policier, doux et tendre. *Wahiet Allah*, personne ne saura rien.

Socialiste et athée, il n'avait pas mis les pieds dans une mosquée depuis trente ans. Et il savait que beaucoup de bourgeoises avaient des garçonnières pour y recevoir leurs amants. Indispensable dans une ville où les hôtels étaient très surveillés.

— Je lui ai donné la clef d'un appartement, dit faiblement Zabila. Elle voulait y rencontrer quelqu'un. Mais je ne savais pas...

— Où ?

— Dans Mansour. Près de Amirat Street.

— On y va ! lança Nouri al-Gaylani en la décollant du mur.

Deux minutes plus tard, il roulait à fond vers Mansour. Il regarda son gros Motorola. Normalement, il aurait dû aviser ses chefs immédiatement. Seulement, dans ce cas, d'autres policiers, plus proches de la planque de l'agent de la CIA, risquaient d'arriver avant lui. Et adieu la prime !

Après tout, il n'était qu'à vingt minutes d'Amirat Street et les fuyitifs ne se doutaient de rien. À cette heure-ci, ils devaient tranquillement dîner. Il ferma les yeux, se voyant déjà ramener l'homme le plus recherché d'Irak à son chef suprême, Qusai Hussein.

CHAPITRE XXI

Malko sauta du 4 x 4 dans un état d'excitation extraordinaire et fonça vers l'appartement no 8. Les ONG continuaient leur vacarme et quand il ouvrit, Karima sursauta : elle ne l'avait pas entendu entrer.

— J'ai de très bonnes nouvelles ! lança-t-il. Nous partons.

— Maintenant ?

— D'ici, oui. Je vous expliquerai. Ne prenons pas de risques inutiles.

Karima le suivit dans l'escalier. Il avait deux raisons pour fuir cet endroit : d'abord le risque que le Moukhabarat remonte jusque-là. Et surtout, il voulait éviter tout contretemps de dernière minute. Car il n'aurait pas une seconde chance. Cette fois, c'est lui qui prit le volant.

— Où allons-nous ? demanda Karima.

— Au *Rachid*.

Elle sursauta.

— Au *Rachid* ! Mais vous êtes fou ! C'est le Q.G. des « moukhabarat ».

— Nous n'allons pas vraiment au *Rachid*, corrigea Malko, mais pas loin.

Un quart d'heure plus tard, il se présentait à la grille du *Rachid* et le vigile écarta la herse qui défendait l'entrée de l'hôtel. Malko tourna aussitôt à droite, pour gagner l'énorme parking aux trois quarts vide. L'hôtel, une tour de douze étages, était érigé sur un vaste terrain, avec jardin, piscine, parking, au milieu d'une zone peu construite, le long de Yafa Street, à côté de l'ancien zoo transformé en parc d'attractions et géré par Oudai Hussein.

Totalement isolé de toute habitation.

Malko alla au fond du parking et se gara entre deux autres 4 x 4 appartenant l'un à la RAI Uno italienne, et l'autre à Médecins du Monde. Il éteignit ses phares et se tourna vers Karima.

— Voilà. Nous allons passer la nuit ici. Ce n'est pas très confortable, mais personne ne viendra nous déranger.

— Mais pourquoi ? s'étonna la jeune femme. Nous étions bien à l'appartement.

— Il y avait un risque, expliqua Malko. Ici, pour quelques heures, il n'y en a pas. La surveillance s'exerce à l'intérieur de l'hôtel, pas sur le parking.

— Mais pourquoi sommes-nous ici ?

— Parce que nous quitterons Bagdad d'ici quatre heures du matin, expliqua Malko. *Inch Allah*.

— Comment ?

— Vous n'aviez pas remarqué qu'il y avait un « hélipad » ? demanda Malko. Quand vous vous dirigez vers l'entrée du *lobby*, vous tournez à gauche, comme pour aller vers les jardins. Il y a une petite galerie et, au bout, une tour de contrôle et une piste d'atterrissage pour hélicoptère. Près de cent mètres de côté. Elle devait être destinée à accueillir les VIP venant directement de l'aéroport.

— Mais qui va venir nous chercher ? demanda avec incrédulité Karima. C'est très dangereux.

— Moins que vous ne pensez, affirma Malko. Ce sera un hélicoptère militaire américain. Entre le franchissement de la ligne délimitant la *no flying zone* et Bagdad, il n'y a qu'une quinzaine de minutes de vol. Il fera nuit et il volera très bas. Il y a très peu de chances pour que les défenses antiaériennes irakiennes aient le temps de réagir. Bien sûr, il utilisera ses leurres électroniques. Et repartira de la même façon. Je pense que les Irakiens seront pris par surprise devant cette intrusion qui ne durera pas plus d'une demi-heure. De toute façon, c'est le seul moyen que nous ayons de sortir de Bagdad.

— J'ai peur ! fit soudain Karima, je ne suis jamais montée dans un hélicoptère.

Elle sortit un paquet de Hamidari et Malko lui en alluma une avec son Zippo armorié. Pendant qu'elle fumait pour oublier son angoisse, il inclina le dossier de son siège. Le 4 x 4, coince entre deux autres véhicules, était protégé des regards. Après dix heures du soir, il n'y avait pratiquement plus de circulation et aucune surveillance dans le parking. Normalement, cela devait marcher.

*

**

Nouri al-Gaylani écumait de rage. Tous les occupants de l'Arkan Building, y compris les ONG, étaient alignés devant la barrière blanche séparant le bâtiment de la rue. Tous les appartements avaient été visités, les vides en défonçant les portes. Comme un homme seulement habillé d'un caleçon et d'un pull ne se dépêchait pas assez, il se mit à le frapper sur la tête avec son Motorola. Des voitures du Moukhabarat arrivaient sans arrêt, pour interroger la quinzaine de locataires hébétés, n'y comprenant rien.

Déjà, les hommes d'Al-Gaylani avaient saisi tout l'argent en leur possession. Toujours ça de pris. Ultime frustration : une voiture venait d'emmener Zabila au Q.G. du Moukhabarat pour l'interroger *vraiment*. Nouri al-Gaylani n'aurait même pas l'occasion de la violer. Impossible de savoir quand les fugitifs s'étaient enfuis. Le gardien avait vu arriver la femme qui lui avait demandé d'acheter de l'alcool. La bouteille de

Defender était encore dans l'appartement, intacte.

Où avaient-ils pu aller ?

L'enquête recommençait à zéro et il était près de dix heures du soir. Fourbus, les « moukhabarat » se dirent qu'ils allaient passer une nuit blanche à inspecter tous les petits hôtels et les maisons de passe de Bagdad, endroits un peu moins surveillés que les hôtels réservés aux étrangers. Nouri al-Gaylani remonta dans sa voiture. Il n'y avait plus rien à faire à l'Arkan Building. La chance était passée, juste à côté de lui. Comme un billet de loterie où il manque juste *un* numéro pour gagner le gros lot.

*

**

Malko regardait les aiguilles lumineuses de sa Breitling tous les quarts d'heure, afin d'être certain de ne pas s'endormir. Trois heures dix. Le temps s'écoulait avec une lenteur exaspérante. Il n'osait pas sortir pour se dégourdir les jambes, de peur d'attirer l'attention. Il n'y avait absolument aucune activité, ni dans le parking ni autour de l'hôtel. La herse était en place à l'entrée et le vigile dormait dans sa guérite. Bagdad ne vivait plus la nuit. Les restaurants et le *Shéhérazade* fermaient vers minuit, faute de clients.

Il leva les yeux vers le ciel. Les étoiles brillaient, il n'y avait aucun vent. Le temps idéal pour ce genre d'expédition. Sauf si les Irakiens parvenaient, en moins d'une demi-heure, à faire décoller des intercepteurs d'un des aérodromes militaires ceinturant Bagdad. C'était le seul aléa. Malko était à peu près serein. Il avait communiqué à Greg Ritter le résultat de son enquête. Même si son exfiltration échouait, les Américains étaient désormais prévenus du dernier piège de Saddam Hussein. Cela vaudrait sûrement à Malko, en cas de coup dur, la *Distinguished Medal of Intelligence* et une étoile noire dans le *Wall of Honor*, le mur consacré aux héros de la CIA morts en mission.

Il tourna la tête vers Karima. Le visage tourné vers lui, la jeune Irakienne dormait, la bouche entrouverte.

Il regarda à nouveau sa Breitling. Les aiguilles lumineuses n'avaient progressé que de deux minutes et vingt-sept secondes. Encore un peu plus de quarante-sept minutes à attendre.

*

**

Le Sikorski UH-60 Black Hawk volait à cent pieds au-dessus du désert à une vitesse de croisière de 180 miles. Il venait de franchir la ligne invisible du 33^e parallèle et se trouvait désormais au-dessus de l'Irak, dans la partie interdite à l'aviation américaine. Il avait ravitaillé en plein désert irakien, au sud du 33^e parallèle, sur une base secrète établie par les S.O.G. de la CIA. Avec son rayon d'action de 360 miles, il avait largement de quoi accomplir sa mission. Le navigateur surveillait

ses écrans radars, prêt à repérer tout écho suspect. En plus, un Awacs volant beaucoup plus haut, dans la *no flying zone*, l'avertirait de tout décollage irakien suspect. Même armé de ses Stingers air-air et de ses missiles Hellfire, le Black Hawk était une cible facile pour les Mig irakiens.

— *We are nearing the zone*⁽⁶⁷⁾, annonça le pilote.

L'obscurité commençait à se piquer de lumière. Ils arrivaient au-dessus de l'agglomération de Bagdad, par le sud-ouest. Toujours aucune réaction irakienne. Le copilote lança dans la radio de bord :

— *Nearing the landing zone. Gear up*⁽⁶⁸⁾.

À l'arrière, il y avait un commando de huit Special Forces lourdement armés, au cas où ils rencontreraient une résistance au sol, plus un médecin et un infirmier.

Les lumières commençaient à se faire plus denses. Désormais, ils étaient vraiment au-dessus de Bagdad. Guidés par le GPS, ils filaient droit vers le *Rachid*. Le briefing avait duré une heure, à l'aide de photos aériennes transmises de Langley, d'une netteté incroyable. On distinguait même le grand H dessiné sur le sol de l'« hélipad » du *Rachid*.

Le pilote murmura entre ses dents ;

— *That's great*⁽⁶⁹⁾ !

Il éprouvait la même sensation d'excitation qu'avaient surement éprouvée, soixante ans plus tôt, les pilotes des B-25 du général Doolittle, lancés dans le premier raid sur Tokyo, sans vol de retour. Quelques-uns avaient pu gagner la Chine, mais la plupart s'étaient abîmés en mer. L'équipage du Black Hawk ignorait qui il allait chercher, mais dans cette guerre électronique, c'était la première mission vraiment excitante. Une *rescue* au cœur du territoire ennemi.

Maintenant, ils avaient devant eux un tapis lumineux : le centre de Bagdad.

— *No bandits in the zone*⁽⁷⁰⁾, annonça une voix anonyme, probablement l'Awacs.

Soudain, le second pilote entendit des voix arabes excitées. Un des radars irakiens venait sans doute de les repérer. Il baissa les yeux sur le plan de vol lumineux fixé à sa cuisse. Encore deux minutes. Il se remit en manuel et augmenta légèrement son altitude, avant de déclencher le klaxon avertissant le commando que l'atterrissage était imminent. Dans ses lunettes infrarouges, une minute plus tard, il aperçut l'hôtel *Rachid*.

*

**

3 h 56. Malko avait baissé la glace du 4 x 4 et tendait l'oreille. La tension était trop forte. Il ouvrit la portière et lança à Karima :

— On y va.

Ils traversèrent le parking en courant. C'est en passant devant l'entrée du *lobby* que Malko entendit le bruit caractéristique d'un hélico. Déjà, ils couraient le long de la galerie menant à « l'hélipad ». Le ronflement des deux turbines du Black Hawk augmentait. Et soudain, ils le virent. Il volait très lentement, descendant progressivement. Une silhouette impressionnante. Sans même allumer ses projecteurs, il se posa verticalement juste au milieu du H.

Courbés en deux, balayés par le souffle puissant du rotor, Karima et Malko coururent vers l'appareil. Une grappe de soldats avaient jailli du fuselage et pris position autour de l'appareil. Des lumières commençaient à s'allumer sur la façade du *Rachid*. Malko poussa Karima à l'intérieur où elle fut happée par d'autres bras et monta à son tour, plongeant sur la banquette de toile. Les hommes du commando remontaient déjà. Le Black Hawk n'était pas resté une minute sur le sol. De toute la puissance de ses turbines, il fonçait désormais vers le 33^e parallèle.

Soudain, des traits rouges commencèrent à monter du sol, de plus en plus nombreux. La DCA irakienne se réveillait. Il y avait un peu plus de dix minutes à tenir.

— Ça va ? cria Malko à Karima.

Elle hocha la tête affirmativement. Tout à coup, il vit des traits rouges qui montaient vers eux. Il y eut une explosion, un choc violent, le Black Hawk fit un brusque écart et la cabine se remplit d'une fumée âcre, puis celle-ci se dissipa et l'hélico se stabilisa. Malko chercha des yeux Karima et son poulx bondit. Elle avait glissé de la banquette de toile et gisait sur le sol métallique, un infirmier penché sur elle. À côté, un des soldats se tenait le ventre, les traits crispés par la douleur.

L'infirmier se releva, les mains couvertes de sang et regarda Malko.

— *She passed away*⁽⁷¹⁾, dit-il.

Karima avait reçu un éclat d'obus dans la gorge qui lui avait déchiré une carotide. En quelques secondes, elle était morte. Le visage calme, heureuse. Malko en eut la gorge serrée. Sans elle, il n'aurait jamais réussi à quitter l'Irak. Sa joie venait de s'évanouir d'un coup. Il n'y avait jamais de victoire parfaite. Il se pencha et lui ferma les yeux, effleurant sa peau encore tiède. La voix du pilote annonça dans le haut-parleur :

— *We just crossed the line. We are safe now*⁽⁷²⁾.

- (1) Originaires de la ville de Takrit, à 100 km au nord de Bagdad.
- (2) Bon, est-ce que vous avez avancé ?
- (3) Célèbre présentateur de CNN.
- (4) Environ 300 euros.
- (5) Tout va bien ?
- (6) Tout est absolument parfait, votre Altesse.
- (7) Voir SAS no 62, *Vengeance romaine*.
- (8) Voir SAS n° 148, *Bin Laden : la traque*.
- (9) Totalement impossible.
- (10) Espions.
- (11) Longtemps qu'on ne s'est pas vus !
- (12) Le spectacle doit continuer.
- (13) En arabe Jihaz Al-Ahn Al-Khass.
- (14) Tribunal pénal international.
- (15) Ne vous emballez pas !
- (16) Un diplomate américain assassiné à Amman.
- (17) United States Information Service.
- (18) Allez-y !
- (19) Copains.
- (20) Special Operation Group : formation para-militaire.
- (21) No official cover : agent clandestin.
- (22) Bundesnachrichtendienst : service de renseignements allemand.
- (23) Doucement ! Doucement !
- (24) Sortez de la voiture !
- (25) Monsieur, dans un sens très respectueux.
- (26) Je le jure sur Allah.
- (27) Je m'appelle Mehdi. Donnez-moi votre passeport et suivez-moi.
- (28) Vous attendez ici.
- (29) Les Combattants de Saddam.
- (30) Bonjour.
- (31) Pont de la République.
- (32) Voir SAS n° 14, *Les Pendus de Bagdad*.
- (33) Les jeunes de la nature contre la guerre.
- (34) L'argent ! l'argent !
- (35) Guide.
- (36) Vous êtes mon invité !
- (37) L'idiot du village planétaire.
- (38) Vous attendez ici.
- (39) Violation matérielle.
- (40) Un scientifique irakien de haut niveau s'enfuit de son pays.
- (41) Les Britanniques.
- (42) Vous êtes un espion. Un très grand espion pour Israël.
- (43) Juif américain espionnant pour Israël.
- (44) Non.

- (45) Oui, si Dieu le veut.
- (46) Vous avez fait un job fantastique. Je ne l'oublierai jamais.
- (47) Vous êtes libre. C'était une regrettable erreur...
- (48) C'est un cadeau de M. Mohammad.
- (49) Bonjour, mademoiselle Lili.
- (50) Bonjour, monsieur Linge, comment ça va ?
- (51) Les Fantômes.
- (52) Quelle heure demain ?
- (53) Jeune garçon.
- (54) On va voir monsieur Mohammad.
- (55) Écoutes.
- (56) Doucement.
- (57) Vas-y !
- (58) M. Garlinski est parti. Revenez demain.
- (59) Je suis en train de mourir.
- (60) À quelle heure je viens ?
- (61) Barrages.
- (62) Je vous reçois.
- (63) Attendez une seconde !
- (64) Où êtes-vous ?
- (65) J'ai vraiment besoin de vous.
- (66) Allez-y !
- (67) On approche.
- (68) On approche de la zone d'atterrissage. Préparez-vous.
- (69) C'est formidable !
- (70) Pas d'ennemis sur la zone.
- (71) Elle est morte.
- (72) On vient juste de franchir la ligne du 33e parallèle. Nous sommes désormais à l'abri.